

BENOIT BOURDEAU

LE

DÉSIR



SOLEIL NOIR

COLLECTION VOIX LACTÉE



Soleil Noir Éditions

Le désir

Benoit Bourdeau

www.soleilnoireditions.com
soleilnoireditions@videotron.ca
Collection *Voix* lactée

Illustration de la couverture : Simon Bergeron

Révision : Priscilla Girard

ISBN 978-2-924050-00-2 (epub)

ISBN 978-2-924050-01-9 (pdf)

ISBN 978-2-924050-02-6 (mobi)

Soleil Noir Éditions vous rappelle que ce livre
est un format numérique et qu'il est uniquement
dédié à votre usage personnel.

© 2011 Soleil Noir Éditions

L'offre

Seul contre tous. Ce sentiment de solitude me ronge comme un cancer. Premier arrivé au bar depuis un bon moment déjà, j'ai choisi l'un des tabourets au comptoir. C'est l'unique endroit où j'ai la certitude qu'un membre du personnel restera tout près en permanence. J'ai l'impression de déranger les employés dans leurs préparatifs, mais je m'en balance, car j'ai besoin d'évacuer ma frustration et de me changer les idées. Tout en sirotant ma bière, j'essaie de bavarder avec la serveuse. Elle m'écoute sans arrêter d'exécuter ses tâches.

— J'ai vécu la pire journée de ma vie.

— Comment ça?

Elle pose la question en même temps qu'elle compte le nombre de bouteilles dans le réfrigérateur.

— Je viens de passer en cour contre mon ex pis j'en ai mangé une sincère.

L'essentiel du jugement au terme du procès est encore frais dans ma mémoire :

Le tribunal accorde la garde de l'enfant, Laurie Turbide-Rondeau, à la mère, Johanne Rondeau. Le père aura un droit de visite une fin de semaine sur deux, deux semaines pendant l'été, à Noël (les années impaires), au jour de l'An (les années paires), à la fête des Pères et à l'anniversaire de monsieur. Le montant à verser pour la pension alimentaire sera fixé en vertu de la loi facilitant le paiement des pensions alimentaires.

Le juge se moquait de ce que je pouvais ressentir et de mes capacités parentales. Avec ses lunettes sur le bout du nez et sa frange peignée sur la droite, il me regardait avec une impartialité douteuse. Il a ainsi ignoré la totalité de mes arguments : disponibilité pour m'occuper de ma fille, implication dans les études, aptitudes pour l'éducation d'un enfant, etc. Pour lui, je suis un idiot et mon ex est une déesse.

La serveuse me considère un instant. Elle doit sûrement se dire : « Y'a des centaines d'hommes qui vivent une situation similaire chaque année, tu ne fais pas plus pitié qu'un autre, bonhomme! »

Très vrai, mais quand ça t'arrive, ce n'est pas pareil. Ça ne peut pas l'être. Je porte le goulot de la bouteille à mes lèvres. Je n'ai plus le goût de parler de mes déboires. Il n'y a rien d'honorable dans le fait de retirer une enfant à son père. J'ai agi comme un cave une couple de fois, pas au point de subir pareille injustice.

Dorénavant, Laurie ne m'accueillera plus à mon retour du travail et je n'embrasserai plus Johanne pendant qu'elle cuisine un souper délectable.

Ça aurait été moins douloureux de combattre Georges Saint-Pierre...

Mon avocate a tenté de trouver du positif, avec la somme qu'elle va me facturer, elle peut bien ravalser ses mots. Une défaite est une défaite. Jamais je ne me suis senti aussi révolté.

La serveuse ne profère rien d'offensant à mon endroit, comme me traiter de gros *loser* ou de sans

avenir. Elle doit le penser quand même. Je suis le seul client et elle doit endurer ma présence jusqu'à ce que mes amis arrivent.

J'aperçois quelques personnes s'approcher de la scène. La formation musicale de ce soir est Total Destruction, un hommage au heavy métal. Le drum est assemblé et les micros sont placés sur leur pied. J'ai hâte d'entendre le groupe et de voir ses membres à l'oeuvre. Ils sont chanceux, eux, de pouvoir jouer de la musique et de pouvoir vivre leur passion au lieu d'en rêver...

J'observe la serveuse manipuler les bouteilles et compter l'argent. Je zieute chaque courbe de son corps et surtout le tattoo au bas de son dos : des ailes d'ange ou d'un oiseau quelconque. C'est joli, mais moins que ses seins qui semblent m'ordonner de les admirer. Du même coup, j'essaie de voir la couleur de sa petite culotte.

Elle s'accroupit, j'étire le cou. Rose!

J'esquisse un sourire pour la première fois de la journée.

Quand Johanne m'a annoncé la fin de notre relation, j'ai dû m'expatrier chez ma mère. Cette dernière ne l'avouera pas, ma présence l'indispose. Ça ne l'enchant guère de reprendre avec elle son fils de trente-neuf ans. Bonne chose, car moi non plus je n'aime pas ça!

Au moins, ma mère daigne m'aider.

Peut-être qu'un jour, j'agirai de manière semblable avec Laurie, le temps qu'elle surmonte ses

problèmes. Mais la nature a été généreuse, elle est née fille et comme Johanne, elle pourra mettre son conjoint dehors, garder la maison et les enfants pour ensuite demander à un gentil juge d'officialiser tout ça par écrit.

Je prends une profonde respiration.

Je dois cesser de ressasser mes sombres pensées et m'amuser.

La serveuse revient après avoir été fumer une cigarette sur la terrasse. Plus je l'observe, plus je trouve qu'elle ressemble à ma première blonde sérieuse : Valérie Paquet. Avant cette fille, j'avais expérimenté peu de choses. J'avais tâté quelques jolies fesses et poussé ma chance jusqu'à faufiler mes mains sous le chandail de certaines filles, ça finissait par une masturbation, seul avec une revue Playboy, dans ma chambre. J'ignorais comment gérer mes pulsions. J'avais failli tomber en bas de ma chaise lorsque Valérie m'avait téléphoné pour m'annoncer qu'elle était enceinte. J'avais seize ans.

— Quoi? avais-je tonné. Tu m'avais juré que tu prenais la pilule.

— Ben, je l'ai oublié, genre.

— Pis tu me l'as pas dis?

— T'étais pas mal plus concentré à jouir.

— Voyons, Val, si tu me l'avais demandé, je me serais retiré.

Valérie avait gardé le silence. Moi qui me croyais invincible et inatteignable. Par ses propos, elle venait de fracasser cette idée. J'avais toujours

vécu comme je le souhaitais, sans me préoccuper des autres. Je ne pensais qu'à une chose : avoir du fun. Et avec un condom, c'était mission impossible. Avec mes amis et avec les filles, je voulais festoyer. À quinze ans, Val était, elle aussi, davantage intéressée aux plaisirs à partager avec le sexe opposé et à foirer qu'à se protéger. Elle n'avait aucune réponse convaincante à me fournir.

— Je sais ben, j'aimais ça moi aussi, genre.

Encore un silence. Chaque seconde d'attente augmentait mon rythme cardiaque. Je coupai cette pause :

— On fait quoi avec ça?

« Ça » signifiait le fœtus.

— Je sais pas.

Finalement, elle ne savait pas grand-chose. Comme un lâche, je lui annonçai notre rupture au téléphone. Je lui expliquai que j'étais trop jeune pour m'occuper d'un bébé. Qu'elle pouvait le garder si elle le désirait, je clamerais haut et fort que je n'étais pas le père, qu'elle m'avait trompé. Dès la fin de notre discussion, je rejoignis sa meilleure amie. Je lui donnai un rendez-vous et le soir même, je me la tapais dans le lit de ses parents. Je l'avais appelée juste pour sonder le terrain avec elle et j'ai eu droit à la totale! J'étais fier comme un paon!

Quelques jours plus tard, j'appris que mon ex se ferait avorter. J'étais soulagé. Je voulais me parader avec une beauté, pas subir les conséquences de notre négligence.

Je décide de commander une autre bière.

— Salut, *man*!

Pat s'assied à côté de moi.

— Manu et Franck sont pas là? je demande.

— Sur la banquette, là-bas.

Il les pointe avec l'index. Mes amis m'attendent avec un pichet de *draft* et cinq verres vides. Je prends place à côté de Manu. Il colle sa blonde pour me laisser un bout de banc.

— J'ai proposé à Mélissa de m'accompagner, lance-t-il, ça ne te dérange pas?

Je secoue la tête. Manu a rencontré Mélissa au dernier spectacle qu'on a donné, quelque part en Mauricie, voilà environ un an. Depuis, ils sont inséparables. Franck verse la bière et s'informe :

— Comment ç'a été ce matin avec Johanne?

— Tu veux dire contre Johanne?

J'avale d'un trait le peu de liquide qui reste au fond de ma bouteille et empoigne mon verre. Total Destruction met au point ses micros, ses instruments et ses amplis. Le visage de Franck s'allonge. Il est mal à l'aise.

— Oui, oui, contre.

— J'ai perdu sur toute la ligne. Le juge n'a retenu aucun argument amené par mon avocate.

— Je suis désolé que ça finisse de même, vous faisiez un beau couple, s'indigne Pat.

Je hausse les épaules et termine le contenu de mon verre.

— On peut changer de sujet, les gars?

— Comme celui de la serveuse? intervient Pat en la pointant du menton.

Je tourne la tête. Oh, qu'elle est jolie! De grandes pattes dans un jeans moulant avec un trou placé en dessous d'une fesse et une chemise blanche déboutonnée du cou jusqu'au début des seins. C'est magnifique. Elle se faufile parmi les gens avec son cabaret plein de bouteilles. C'est pas compliqué, le *Parallèle* est devenu mon bar fétiche. J'apprécie beaucoup le nouveau concept : des chansonniers et des groupes de la relève se produisent sur place. C'est beaucoup mieux que le boom boom cacophonique qui règne souvent à d'autres endroits.

Pat lève la main. La serveuse s'approche de notre table. Total Destruction commence à jouer *Seek and Destroy*, de Metallica. Mon ami colle sa bouche sur l'oreille de la barmaid. J'imagine la douceur de ses cheveux et le parfum qui émane de sa peau. Elle repart puis revient avec cinq *shooters*. Pat lui tend de l'argent et j'en profite pour demander un autre pichet. Elle redonne la monnaie à mon ami et s'en retourne au comptoir. L'endroit fourmille de gens qui se massent autour du *band*. On va devoir améliorer notre répertoire de Metallica, c'est toujours une valeur sûre.

Deux heures du matin. Je suis rond comme un œuf. Manu et Mélissa se minouchent quelque part. Pat a rencontré une fille et j'ignore où est Franck, il doit probablement être sorti pour fumer. Je demeure sur mon siège, trop *éméché* pour marcher. Un étran-

ger, vêtu d'un imperméable et d'un chapeau enfoncé jusqu'aux sourcils, s'assied en face de moi. Sous quel prétexte les portiers laissent-ils entrer des clients avec leur manteau sur le dos? La serveuse ignore ou ne semble pas avoir remarqué cet aspect. L'inconnu s'adresse à elle. Je n'entends rien de leur discussion. Elle acquiesce d'un hochement de tête et se dirige au bar. L'homme retire ses gants noirs en tirant sur chaque doigt et dit :

— Bonsoir, monsieur Turbide.

Comment sait-il mon nom?

— V... vous êtes qui?

— Un ami.

Un ami? Mes amis se cachent quelque part dans le bar. Quelqu'un dont j'ignore l'identité ne peut pas être mon ami. Je n'ai pas la force de protester. Il se racle la gorge et enchaîne :

— Nous vous observons depuis longtemps et nous vous connaissons très bien.

La serveuse arrive avec une *Molson Ex* pour moi et une sorte de limonade pour lui. Comment connaît-il la marque de bière que je préfère? Je prends une gorgée pendant qu'il paie les consommations.

— Lorsque l'ancien soussigné décède, continue-t-il, nous effectuons un nouveau tirage pour l'ensemble de la population mondiale. Vous courez la chance, avec des milliards d'autres participants, d'améliorer votre sort.

— Je n'ai pas participé à ça, moi!

— Pas besoin, vous étiez inclus automatiquement. Vous avez gagné et je viens vous offrir votre prix.

— Mon prix?

— Oui. Avec ce gros lot, vous pourrez réaliser tout ce que vous voulez. J'ai besoin de votre signature ici, au bas de ce formulaire.

Il sort un papier jauni et gondolé d'une poche cachée sous son imperméable et me tend une plume. J'ai bu la moitié de ma bouteille. Il n'a pas encore touché à sa consommation. J'aimerais lui retirer ce chapeau qui lui couvre le visage. Juste apercevoir son regard malicieux et avoir la confirmation qu'il me niaise. Il dépose la plume dans le creux de ma main et me dirige à la bonne ligne. Je signe.

— Félicitations! Ce contrat vous donne plein pouvoir jusqu'à votre mort et il entre en vigueur dès maintenant. Essayez-le pour, par exemple, reconquérir votre ex-femme.

— Johanne? Qu'à s'étouffe pis qu'à crève, c'est juste ça qu'à mérite!

L'homme s'approche de moi et m'explique :

— Sachez que vous devez commencer chaque demande par « je veux ». Cela dit, même les rêves les plus burlesques fonctionnent. Réessayez pour voir.

Convaincu qu'il plaisante, je modifie ma formulation comme il me l'a demandé :

— Je veux que Johanne s'étouffe et crève.

Il devait espérer une déclaration pertinente, sans méchanceté et moins vulgaire. Ce n'est pas ma faute s'il me parle de Johanne la journée où je suis en colère contre elle. Il fait craquer ses doigts et dit :

— Testez-le avec n'importe quelle dame ici.

— Je veux qu'elles aillent toutes chier!

Sur ce, je vide ma bière d'un coup. Je suis trop amer envers les femmes. Pour l'instant, les déshabiller des yeux me rassasie. L'inconnu cesse ses exemples. Il a compris que mon ivresse augmente mes divagations et diminue mon vocabulaire. Il me donne ma copie du contrat. Je plie le document et le glisse dans ma poche sans le consulter. Il remet ses gants et conclut :

— Je vous souhaite une bonne fin de soirée, monsieur Turbide.

Il s'éloigne et quitte.

Derrière lui, toutes les femmes se précipitent à la salle de bain, au sous-sol.

J'ai soif et la serveuse a disparu. Je bois la limonade abandonnée par l'homme. La veillée est rendue plate. Je rejoins les gars et leur dis :

— Il est tard pis y'a plus personne. J'y vais.

Ils m'expliquent qu'ils préfèrent attendre le retour des filles. Je n'ai pas le goût de perdre plus de temps dans ce trou. Je prends un taxi jusqu'à la maison. Ils sont corrects de tenter de me changer les idées afin que je m'amuse un peu, mais avec la quantité d'alcool ingurgitée, je n'ai qu'une envie : dormir.

Le soupçon

Le voisin d'en haut commence à taper avec son marteau. Je tire les couvertures par-dessus ma tête. J'aimerais dormir encore un peu. Quelqu'un peut me dire ce qu'il fait?

Le cadran indique quatorze heures. Je me résigne à me lever et marche vers la cuisine. Je remplis d'eau la bouilloire en fonte et la dépose sur un rond du poêle.

Maman est absente. Un vrai fantôme quand il s'agit de ne pas me réveiller. À la télé, je zappe les principales chaînes francophones. Rien d'intéressant.

On cogne à la porte. Qui ça peut être un samedi après-midi? Je regarde par le judas : deux personnes se tiennent droit comme des piquets.

— Monsieur Turbide, police municipale de Québec, veuillez ouvrir, ordonne l'homme.

La police? J'obtempère.

L'officier, chemise et cravate propres sous un manteau détaché, exhibe son badge et dit :

— Léon Quenneville, sergent-détective. Voici ma collègue, Brigitte Maltais. Nous avons une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

Je regarde l'enquêteur en appréhendant le pire.

— Johanne Rondeau a été retrouvée morte. Il semblerait qu'elle soit morte par suffocation

— QUOI?!!

— Nous aimerions vous poser quelques questions, insiste Quenneville.

— Pourquoi?

— Nous avons besoin d'éclaircissements.

— Il serait préférable de continuer cette discussion à l'intérieur, intervient Maltais.

Cette voix sans émotion me donne la nausée. On n'est jamais à l'aise lors de ce genre de visite. Je me doutais bien qu'ils ne venaient pas me vendre des calendriers, je suis stressée à la simple idée que la police puisse s'intéresser à moi. J'accepte la proposition de l'agent Maltais.

— Entrez. Désolé pour l'habillement, vous m'avez réveillé.

Ils ignorent mes excuses et pénètrent dans le logement. Ils avancent dans la cuisine et s'assoient chacun sur une chaise autour de la table. Je prépare mon café à la hâte et en offre aux officiers.

— Non merci, répond Quenneville.

Sa collègue refuse également. J'ai l'impression que deux paires d'yeux me fixent et me jugent. Je range le lait dans le frigo et demande avec crainte :

— Comment est-elle morte exactement?

Quenneville sort un cure-dent de sa poche intérieure et l'insère entre ses lèvres. Il me considère un instant, comme s'il hésitait à m'en informer :

— Pour le moment, nous savons peu de chose. Ce que je peux vous dire c'est que ce matin, vers huit heures, nous avons reçu un appel de madame Cécile Rondeau. Sa petite-fille l'avait contactée.

Cette dernière affirmait que sa mère dormait encore et qu'elle ne se réveillait pas.

— Jo ne se levait jamais tard, même lorsqu'on rentrait aux petites heures. Je doute qu'elle ait changé.

Silence. Un silence si lourd qu'on pourrait trancher au couteau.

— Quand est-elle morte?

— Le décès remonte au moins à douze heures.

Mes mains tremblent comme une feuille. Divers scénarios se dessinent dans ma tête. Le plus lugubre est celui du voleur fou qui cherche de l'argent ou des bijoux. Il remarque Johanne en train de dormir et s'approche d'elle. Elle se réveille. Surpris, il la bat, elle résiste, mais il est fort et gagne le combat. Pour la punir ou simplement profiter de la situation, il la viole et l'abandonne sans remords. Sa collègue note des trucs dans un calepin. Elle irrite ma patience.

— A-t-elle été brutalisée?

— Non.

— Des marques de doigts autour de son cou?

— Aucune trace de violences physiques.

— Comment va ma fille?

— Chez ses grands-parents, tranche Maltais.

Elle a répondu si vite que son collègue semble aussi surpris que moi. Ma question demeure en suspens. Je n'ose pas la répéter. Je suis inquiet de l'état émotionnel et psychologique de Laurie. La séparation additionnée à la découverte du corps de Johanne, c'est beaucoup. À treize ans, elle sait ce qu'est la

mort, mais c'est trop tôt pour perdre sa mère. Moi seul, je ne peux pas jouer les deux rôles. Pas maintenant, du moins. Je n'ai pas une cenne, pas d'appartement et encore moins le dévouement que Johanne peut avoir.

Quenneville retire son satané cure-dent de sa bouche, l'examine une seconde, et l'insère à nouveau entre ses lèvres. Son calme m'énerve.

— Possédez-vous un double des clefs du logement de votre ex? poursuit le sergent-détective.

— Mais non, bien sûr que non. Pourquoi vous me demandez ça?

— Il n'y a aucune trace d'entrée par infraction.

Je n'y comprends rien. Il y a trop de hasards inexplicables. Je me dirige vers la salle de bain et vomis dans la toilette. Juste de la bile, je n'ai rien mangé depuis le souper de la veille. Le miroir me renvoie l'image de mon teint cadavérique et de mes yeux rouges. Aucun médicament ne peut empêcher la venue d'un mal de tête. *Fuck* la posologie, je gobe quatre cachets. Quenneville s'approche de moi et demande, d'un ton grave :

— Où étiez-vous, hier soir, monsieur Turbide?

— Vous me soupçonnez d'avoir assassiné mon ex?

Il réitère sa question. Je garde ma langue et préfère me taire. Pourquoi m'en faire? J'ai un alibi. Je ne me souviens pas de tout, mais avec les cinq témoignages de mes amis, ils pourront constater la vérité. Maudite boisson, maudit trou de mémoire.

Pour faire comprendre au policier qu'il est dans le champ, j'insiste sur ma soirée :

— J'étais au *Parallèle* avec des chums. J'ai aucun rapport là-dedans.

— Jusqu'à quelle heure vous y êtes resté?

— Je ne m'en souviens plus, j'étais *paqueté*. Trois heures du matin, peut-être plus tôt.

Il fronce les sourcils. Comme si elle avait deviné la prochaine question, Maltais s'approche de nous, crayon en main.

— Donnez-nous les nom, adresse et numéro de téléphone de vos amis, demande-t-elle.

— Vous me croyez pas?

— Nous procéderons à des vérifications.

Bonne affaire! Je n'ai plus à m'inquiéter, tout est vrai. Quand Pat, Manu et Franck corroboreront mes dires, Quenneville va choisir une autre piste. J'écris les coordonnées sur un bout de papier et le remets à Maltais.

Ce n'est malheureusement pas terminé. Le sergent-détective me cuisine pendant une heure sans relâche. Ses questions sont posées et reposées avec une formulation différente. Je m'efforce de lui fournir des explications valables, évitant, autant que faire se peut, de me mettre les pieds dans les plats. Je crains de voir ma mère arriver et s'affoler à la vue des enquêteurs. Quenneville va-t-il comprendre que je n'ai rien à me reprocher? La boisson a effacé en grande partie la veillée. Seule la jolie serveuse de-

meure encore vivante dans mon esprit. Le reste n'est que bribes et *flashes* de lucidité.

Les deux policiers quittent le logement sans preuve accablante contre moi. Du moins, je l'espère. Quenneville me tend sa carte. Je la jette à la poubelle. Je n'ai pas envie que ma face se retrouve dans le journal avec, en prime, les commentaires déplacés et accusateurs des journalistes, sans oublier ceux de la population. J'appelle aussitôt mon avocate pour connaître mes droits et, advenant le cas où la situation dégénère, pour qu'elle soit prête à élaborer ma défense. Je me bute sur le répondeur, évidemment, le bureau est fermé la fin de semaine.

J'ai vécu des lendemains de veille plus joyeux.

Laurie va-t-elle bien?

Je dois lui parler sur-le-champ!

Je cours à l'arrêt de bus. Celui-ci n'arrive pas. C'est long, beaucoup trop long. En plus, j'ai froid. Sans tuque ni mitaines, mon manteau élimé et mes vieilles espadrilles ne me réchauffent pas. Enfin, le voilà.

Je débarque à l'arrêt et m'approche de la maison de mon ancienne belle-famille au pas de course. Songeur, je demeure quelques instants devant la porte avant d'appuyer sur la sonnette. Lorsque Cécile Rondeau m'aperçoit, elle n'ouvre pas. À voir la sévérité des traits de son visage, elle a rendu son verdict et sa sentence : coupable de meurtre, prison à perpétuité.

— C'est quoi tu veux? demande-t-elle.

Nul doute que ma présence l'indispose. L'agressivité dans ses paroles me transperce autant qu'un poignard. La situation est délicate, je dois faire preuve de diplomatie.

— Je viens parler à Laurie.

— Elle va bien, va-t-en.

Une petite voix aiguë retentit. C'est ma puce!

— Papa, c'est toi?

Cécile me regarde avec tout le mépris qu'elle a pour moi. Mon cœur palpite. Je prends l'initiative de lui répondre :

— Oui, c'est papa.

Elle entrouvre la porte et sort en pantoufles pour me serrer dans ses bras.

— Maman est morte, sanglote-t-elle.

Mes jambes sont molles. Je redoutais ce moment, le vivre me détruit le moral en milliers de morceaux. Je cherche désespérément une réplique reconfortante.

Je choisis de me taire. Qu'est-ce que je pouvais lui dire? Que la police m'a rencontré et m'a posé un tas de questions?

— Je t'aime, papa. Reste avec moi.

Ça y est, j'ai les larmes aux yeux. Je caresse ses longs cheveux blonds. Je me sens si impuissant. Mon idée n'était pas si géniale. Laurie a toujours été une fille sensible. À quatre ans, elle pleura la mort de sa perruche pendant trois jours. Finalement, voulant revoir son beau sourire, je lui en rachetai une. Même couleur, à quelques plumes de différence.

Quand elle fait une fixation sur quelque chose, même un tremblement de terre ne la ferait pas changer d'avis. Elle risque de parler du décès de sa mère pendant des mois sans obtenir la moindre justification de la part des adultes. J'ignore comment gérer cette crise. Je refuse de la laisser dans cet état, sauf qu'une maman, c'est irremplaçable. On n'en vend pas dans les magasins. J'avale ma salive et tente de calmer ma fille :

— Je peux pas, ma cocotte. Je viendrai te chercher en fin de semaine et nous irons au cinéma voir le film que tu désires. OK?

— S'il te plaît, papa, pars pas, insiste-t-elle en pleurant.

— Je suis désolé. J'ai des affaires qui ne peuvent pas être remises.

Laurie me regarde avec ses grands yeux bleus. La pauvre est au bord de la panique. Je m'en veux d'avoir inventé une excuse. Avec mes doigts gelés, je lui caresse la joue et l'embrasse sur le front :

— Retourne dans la maison, tu risques d'attraper du mal.

Laurie disparaît derrière la porte. Sa grand-mère ferme et verrouille. Je pousse un soupir. Cette visite n'a pas servi à grand-chose. Au moins, je suis rassuré; dans les circonstances, elle s'en sort.

L'autobus approche. Je sprinte jusqu'au coin de la rue. La conductrice m'aperçoit et m'attend. Je la remercie. Je n'obtiens aucun sourire en retour.



Rendu chez moi, j'ai un message sur la boîte vocale. C'est Patrick. Il veut de mes nouvelles à la suite de mon départ précipité. Je le rejoins sur son cellulaire :

— Ça *feel*, *man*?

— Ça pourrait aller mieux.

L'air enjoué de Patrick change pour une intonation sérieuse.

— Comment ça?

— Johanne a été retrouvée morte.

— Hein? Morte? Tu me niaises?

— Pis la police m'a interrogé, tantôt.

La voix de mon ami devient grave.

— Je comprends pas, *man*.

Silence.

— Johanne est morte, je n'en reviens pas, balbutie Pat.

— Je te dis la stricte vérité.

— Sais-tu pourquoi sont venus te voir? s'informe-t-il.

— Ils voulaient éclaircir certains détails de ma séparation avec Johanne.

— Pourquoi ont-ils pensé à toi tout de suite?

— Sais pas! Je veux juste que la police me laisse tranquille. Plus ils sont loin de moi, mieux je me sens. Tu m'as demandé de te rappeler?

— Ben, hier, t'es parti pas mal vite. C'était à cause de ça?

— Non, je l'ai appris tantôt.

Et on repart sur la mort de Johanne. Je ressens un malaise d'en parler. J'ai le goût de raccrocher, Pat est curieux et insiste :

— Qui aurait agi de même?

— Aucune idée. Tout le monde aimait Johanne. J'ignore si je suis le seul qu'ils ont rencontré, j'ai pas apprécié de me sentir comme un criminel.

— Je sais pas quoi dire.

— Y'a rien à ajouter. En passant, tu vas avoir leur visite, j'ai dû leur fournir tes coordonnées et celles de Franck et Manu.

— *Wo, man!* J'ai rien à voir là-dedans.

— Capote pas, ils veulent juste la confirmation que j'étais avec vous.

Nous nous taisons. Pat a connu mon ex, il sait quelle femme extraordinaire elle était. Elle riait de ses pitreries et l'écoutait d'une oreille attentive lorsque la situation l'exigeait. Quelque chose me revient soudainement à l'esprit : un homme en imperméable. Il m'expliquait des choses pendant que j'étais zombi sur le banc. Qu'est-ce qu'il me disait au juste? Je réfléchis. Aucun souvenir. Voici la seconde occasion de changer de sujet :

— As-tu remarqué un inconnu qui me parlait quand vous étiez ailleurs dans le bar ?

— Non, *man*, je *cruisais* une fille. Elle s'appelle Anouk. Toi, tu gesticulais pas mal en jasant avec la serveuse pis elle t'a servi une limonade. Tu voulais dégriser?

Il a raison, je ne bois jamais ça. Pat continue à saliver sur Anouk :

— Puissante bombe, cette *chick*. Est ben *smatte*. Elle me racontait qu'elle fréquentait un gars depuis trois ans pis qu'il est disparu sans avertissement.

Je le coupe :

— Non, non, c'est pas de ça que je te parle. Quelqu'un est venu discuter avec moi pendant que j'étais seul sur la banquette.

— Je vois pas. S'il y en avait un, il était caché par du monde. Je me souviens des filles qui sont toutes parties aux toilettes en même temps. On aurait dit une répétition de théâtre. C'était bizarre. T'as peut-être rêvé, t'étais saoul en *estie*!

— Peut-être.

J'ai pris de la bière et du fort sans oublier ce que j'avais consommé à la maison avant de sortir. Ça m'a probablement tapé plus que je ne le croyais. Pat m'offre de me changer les idées pour ce soir : une pratique avec le *band*. J'accepte. La musique est l'une de mes rares échappatoires. Ça va m'aider à ne plus penser au reste. J'appelle les deux autres membres. On se donne rendez-vous chez Franck à huit heures. Ça lui évitera de traîner son équipement puisque sa batterie restera assemblée au sous-sol.

Je m'ouvre une petite *broue*. Il me semble que Manu collait sa blonde quelque part dans le bar et que Franck fumait à l'extérieur. Donc, si Pat n'a pas remarqué l'homme mystérieux, eux non plus ne l'ont sûrement pas vu. Suis-je en train de m'inventer

des aventures rocambolesques? Manque-t-il autant de piquant dans ma vie?

Je m'écrase sur le sofa. J'allume la télévision et je pianote sur la télécommande. LCN m'attire avec sa première manchette : *décès mystérieux d'une femme dans son appartement de Québec*. Un journaliste se pointe devant l'immeuble à logements. Deux autopatrouilles et une ambulance sont stationnées dans la rue. Des curieux se rassemblent à la limite du ruban indiquant le périmètre de sécurité établi par les enquêteurs. Le journaliste dialogue en direct avec la lectrice de nouvelles. Elle pose des questions d'ordre général qui pourraient aussi bien être en lien avec l'histoire d'un piéton happé par une voiture ou avec la disparition d'un vieil homme. L'indifférence et le ton monocorde de la lectrice m'écoeurent. Johanne vaut mieux qu'un vulgaire fait divers. Je baisse le son et regarde les images tourner en boucles. Je ne peux retenir mes larmes. Même si tout était fini entre elle et moi, j'éprouve de la tristesse. Johanne a été l'amour de ma vie. Elle m'a responsabilisé. Elle m'a donné une enfant, blonde aux yeux bleus, exactement comme elle. J'éteins la télévision et je m'étends sur le divan.



Une clef glisse dans la serrure. Ça me réveille. Maman arrive avec Colette, ma marraine. Quelle heure est-il? Dix-neuf heures dix. Je me lève en ca-

tastrophe. Je tente d'esquiver les baisers de ma tante en me faufilant dans la chambre de bain. Raté! Bon, de toute manière, j'aurais probablement eu l'air d'un sauvage qui ne veut pas la voir... ce qui n'est pas faux. Elle s'informe de mon état de santé. Je la rasure, je vais bien, à part quelques bobos anodins ici et là. Je suis soulagé, car ma mère et ma marraine n'ont pas regardé le bulletin de nouvelles. Je leur parle vaguement du jugement. Elles me consolent avec des phrases comme « la mère des filles n'est pas morte » ou « une de perdue, dix de retrouvées ». C'est cliché, mais ces stupides raisons reviennent toujours, même si on ne veut pas les entendre. Malgré tout, ma marraine est la sympathie réincarnée. Jamais un mot plus haut que l'autre ni de commentaires déplacés. Une vraie perle. Elle prend mes problèmes vraiment à cœur. Je l'ai négligée, tout comme je l'ai fait avec bien des membres de la famille, la vie nous éloigne parfois. La personne dont je m'ennuie est Émilie, ma jolie cousine. Le genre de fille impossible à oublier. Elle doit être près de la trentaine maintenant.

Je fantasme sur Émilie depuis ma tentative de suicide. Méchante *joke*, cette affaire-là. Je déprimais parce que je n'avais aucun diplôme, pas de blonde, mon band de l'époque s'était séparé et je venais de perdre ma job. Mes amis ne m'appelaient plus, nos rencontres diminuaient, certains commençaient à se caser et avoir des enfants, d'autres visaient des emplois nécessitant des années interminables d'études

universitaires. Rien n'était fait pour moi. Je voulais demeurer jeune, pas m'encombrer de bébés et de dettes. Il me restait des centaines de partys à vivre, il fallait en profiter à fond. Je n'étais pas encore devenu un « mononcle ». Chaque jour en était un de moins pour fêter et là, je m'ennuyais.

Je croyais que personne ne pensait à moi.

Maman insistait pour que je reprenne l'école afin d'obtenir mon diplôme d'études secondaires. Je l'envoyai paître. Je pris mon *char*, un vieux bazou au *muffler* tapageur, et me sauvai. Jusqu'où devais-je aller? Aucune idée, mais je devais partir. Sur l'autoroute, j'écrasai la pédale d'accélérateur au fond. Ça vibrait en malade. J'avais l'impression que ma guimbarde allait tomber en morceaux. Cent vingt, cent trente, cent quarante, je montai à cent quarante-huit kilomètres à l'heure lorsque j'eus la sensation que mes roues décollaient du sol. Ce n'était pas une fausse impression : je perdis le contrôle du véhicule et percutai un réverbère. Je perdis connaissance.

Quand j'ouvris les yeux, ma famille était à mon chevet, à l'hôpital. Concentrée sur ses mots croisés, ma mère mâchouillait le bout de son crayon. Ma sœur discutait avec mon père. Un râle sortit de ma bouche. Maman réagit la première :

— Oh! mon chéri, tu es réveillé.

Mon père et ma sœur s'approchèrent.

— Qu'est-ce qui t'as pris de rouler vite de même? demanda cette dernière.

Mélanie m'énervait constamment. Nous avions six ans de différence et ça paraissait. C'était une pie écornifleuse et moralisatrice. Elle fumait comme une cheminée. Elle aimait la musique et les films que je considérais comme de la merde. Sans oublier les jours où elle partait sur un *bad trip*. Sa chambre empestait le *pot* et elle me demandait de ne pas la *stooler* à nos parents. Pour eux, elle était (et elle est encore) une perle à protéger. Pouvoir parier, je gagerais que lors de sa conception, ils ont mis tous les efforts pour faire en sorte que ma sœur soit totalement différente de moi! J'avoue qu'ils ont réussi. Papa et maman n'arrêtaient pas de le lui rappeler et ça me choquait chaque fois. Si j'avais le malheur de la critiquer, j'étais rabroué à l'exponentiel mille. À l'école, sa note la plus faible était de 88 %. J'avais l'air d'un vrai nul avec ma moyenne de 52 % et un secondaire incomplet. Elle avait un avenir, moi pas. Avec le recul, je me dis que j'éprouvais une grande jalousie.

— Laisse faire, Mélanie, interrompit papa, l'important, c'est qu'il soit correct.

Impossible d'ouvrir la bouche. J'avais la sensation que ma mâchoire s'effritait en morceaux. Ma mère reprit la parole :

— Le médecin a dit que tu as été chanceux. Tes blessures vont guérir. Tu as la jambe cassée, pour le reste, ce n'est pas trop grave.

Ils restèrent autour du lit à me raconter des anecdotes.

Je séjournai quelques jours à l'hôpital. Toute la famille du côté de ma mère était venue me visiter. Mamie et Papi, mes tantes Pauline, Lucienne et Collette accompagnées de mes oncles Armand, Raynald et Réal, qui sont des jumeaux. Mon père n'a qu'une sœur, et ma tante Paule ne s'était pas déplacée de Montréal. Elle avait posté une carte de « prompt rétablissement » à l'adresse de mon père. J'ai vu la plupart de mes cousins et de mes cousines.

J'ai été ravi de la présence d'Émilie. Elle revêtait un jeans taille basse et un gilet bedaine. Ses cheveux noirs descendaient au milieu de son dos. Je me perdais dans l'immensité de ses yeux turquoises. Mignonne à mort! En l'apercevant, j'eus ma première érection depuis l'accident. Je l'ai déshabillée de la tête aux pieds. Je l'imaginai retirer la couverture et me chevaucher jusqu'à l'orgasme. Malheureusement, mon oncle Armand me tira de mon admiration silencieuse avec ses questions futiles. Je lui répondis en marmonnant.

Des accusations criminelles pour conduite dangereuse avaient été portées contre moi. J'ai hérité d'un dossier criminel et de la suspension de mon permis de conduire pour un an. Le juge considérait la raison de la tentative de suicide comme insuffisante. Il exigea un suivi psychologique.

Je manquais simplement de courage pour utiliser une méthode déjà éprouvée telle que se tirer une balle dans le crâne, se taillader les veines ou se pendre.

J'ai souvent une pensée pour Émilie. J'espère qu'elle a conservé tous ses atouts. Elle me ferait oublier tous mes malheurs.

Je pourrais aussi en revenir...mais non, je n'en reviens pas!

Armand se pointe dans le logement. Sa femme lui résume notre discussion. Je dois partir, sinon je risque d'être en retard pour la pratique. Je prends ma guitare électrique et chausse mes souliers. Armand me propose de me reconduire. J'accepte.

Chez Franck, Caroline s'apprête à quitter avec leurs deux garçons. Je la salue d'un geste de la main. Elle m'informe que Franck est en bas, avec Manu et Pat. Je retire mes espadrilles enneigées et descends les rejoindre. Une vingt-quatre traîne au pied des escaliers.

— Débouche-t'en une, *man!*

Aussitôt dit, aussitôt fait. J'empoigne ma guitare et je demande aux gars si on peut jouer longtemps. Franck m'explique qu'on arrêtera quand sa femme sera de retour avec les enfants, c'est-à-dire dans environ quatre-vingt-dix minutes. Je branche mon instrument sur les amplis et j'exécute quelques tests de son. On commence avec *The number of the beast* de Iron Maiden.

Nous répétons pendant environ une heure. J'oublie temporairement la mort de Johanne. Mes amis m'ont aidé en demeurant discrets à ce sujet. Ils doivent attendre que j'en parle, mais ça n'arrivera pas. Nous nous sommes plutôt obstinés quant aux

performances médiocres des Canadiens de Montréal et de leurs chances de rater les séries.

La caisse de bières est vide, c'est le moment de quitter. Pat me donne un lift jusqu'à chez moi.

— Anouk pis moi, on a échangé sur ben des affaires, confie-t-il.

— Pis?

Avec la main droite, il mime la grosseur de la poitrine de sa conquête. De vrais pamplemousses, selon lui!

— Ça a duré longtemps, la folie des toilettes? je demande.

— Une heure, peut-être deux. Des ambulances sont venues. Je suis resté avec Manu pour attendre les filles. Franck a quitté peu après toi.

Pat remarque mon désintéressement en ce qui concerne cette histoire. Il enchaîne avec un autre sujet :

— J'ai parlé à Anouk de ton bonhomme. Elle croit l'avoir aperçu.

L'habitable de la Tercel devient soudainement petit et suffocant. Je baisse la vitre gelée, l'air glacial balaie mon toupet et apaise ma claustrophobie passagère. Je me retourne vers mon ami, les nerfs à vif :

— Ça prouve que j'ai pas rêvé.

— C'est pas moi qui l'a vu, *man*, c'est elle. Elle dit qu'il t'a donné de quoi. Une feuille, un calepin, quelque chose du genre.

— Une feuille?

— Oui. T'as pas ça chez vous?

Où aurais-je pu mettre ce papier? Pat accélère à un feu jaune avant qu'il ne tourne au rouge. Les idées se bousculent dans ma tête :

— A-t-elle remarqué autre chose?

— Écoute, *man*, j'espère sortir avec, on a pas juste parlé de toi. On mange ensemble demain soir.

— Je peux venir? J'aimerais la questionner moi-même.

— Tu veux me la voler ou quoi? C'est quand la dernière fois que tu m'as invité à rencontrer une de tes conquêtes?

Il a raison, quand il s'agit de femmes, c'est chacun pour soi. Je regarde les maisons défiler. Je suis impatient d'arriver chez moi. Les quinze minutes du trajet en voiture semblent durer des heures, des dizaines d'heures. Il me laisse à la porte. Je le remercie et m'éclipse dans le hall.

J'entre dans le logement sur la pointe des pieds en faisant attention de ne pas réveiller ma mère. Mes vêtements ont été ramassés. En dormant sur le divan-lit, j'ai pris la fâcheuse habitude de me laisser traîner. Pourtant, la corbeille à linge est dans le corridor. Un autre défaut. Je commence à me demander s'il me reste des qualités. Je récite quelques jurons du dictionnaire catholique en constatant qu'elle a fait le lavage. Si j'ai cette feuille, elle se trouve dans une poche de chemise ou de pantalon. J'ouvre le couvercle de la laveuse : les vêtements sont collés autour de la cuve. Je tire sur chaque morceau et les lance

derrière moi. Bingo! Voilà ce que je cherchais, j'ai en main le fameux papier.

Je tente de le déplier; il se déchire.

Je fulmine, l'encre a coulé. J'espère que ce sera encore lisible, quand ça va être sec, demain. Comme s'il s'agissait du billet gagnant du 6/49, je dépose délicatement la feuille de papier sur la table de la cuisine et, à l'intention de n'importe quelle personne susceptible d'y toucher, je prends soin de laisser une note portant la mention « ne pas toucher ». Il ne me reste qu'à attendre.

Je prépare le divan-lit et me couche.

Le constat

Le téléphone sonne quatre fois avant que je décroche. Je réponds en marmonnant un « allô » enrroué. Oh non, mon patron ! Il m'informe de mon retard. Je proclame mon innocence : je n'ai jamais entendu le réveil-matin. Je saute hors du lit et l'implore de me pardonner mon erreur. J'aurais dû demander à maman de me réveiller. J'enfile mon costume sur lequel est brodé le logo de l'épicerie et je cours, sans déjeuner, jusqu'à l'arrêt d'autobus.

C'est l'heure de pointe et le trajet se fait dans un délai convenable grâce aux voies réservées. Je débarque à un coin de rue de l'*Intermarché* et dès que je franchis les portes automatiques, Gaston Boucher, le propriétaire, m'interpelle :

— Richard, viens me voir dans mon bureau, s'il te plaît.

J'obéis. Âgé d'une soixantaine d'années, monsieur Boucher a une panse immense et tant de graisse que son double menton ballotte comme du Jell-O. Bon employeur, il offre plusieurs avantages comme des congés de maladie payés et un congé le jour de notre anniversaire. Fier de ses trente ans dans le domaine de l'alimentation, il s'occupe de ses employés comme le ferait un paternel. J'ai ouï-dire qu'il s'éclatait pas mal pendant le party de Noël. Dépenser ne le dérange pas. Bières et bouffe à volonté, peu importe la facture. L'an dernier, je n'ai pas pu participer à la soirée. Aux prochaines fêtes, je me suis

promis d'en virer une sincère, surtout si cette jolie mulâtre aux caisses est de la partie...

J'ai beau apprécier mon boss, je redoute ce dont il veut me parler. Il prend place dans son siège à roulettes, qui craque de protestation sous son poids. Je m'assieds face à lui. Je suis entré ici une seule fois, lors de l'entrevue pour mon embauche, et c'est toujours le bordel. Le ménage n'a jamais été fait, c'est certain. L'ordinateur est enseveli sous une tonne de paperasse. C'est à peine si je peux voir le clavier et la souris. Derrière moi, une plante aux feuilles jaunies et desséchées tente de survivre sur une petite table. La photo de ses deux enfants est accrochée dans un cadre poussiéreux sur le mur à ma gauche. Un classeur en métal et des boîtes empilées les unes sur les autres, numérotées et datées des mois passés, complètent ce fouillis. Monsieur Boucher tousse et se mouche avant de m'expliquer d'une voix caverneuse :

— Richard, depuis les deux derniers mois, tu accumules les absences à une vitesse alarmante.

Il transcrit ses paroles dans un dossier préparé à mon intention. Un congédiement? J'ai une bouffée de chaleur. Je n'ai pas la latitude de perdre cet emploi ni le goût d'en chercher un nouveau. Monsieur Boucher a une importante quinte de toux et souffle dans un kleenex. Il renifle un peu et continue :

— Je suis au courant, pour ta séparation, et crois-moi, j'en suis sincèrement désolé. Tu dois comprendre que ta présence est requise au magasin.

Je n'ai pas le choix de remplir une fiche disciplinaire. Rien de très grave, pour le moment, juste un rapport écrit comme quoi je t'ai parlé du problème et que tu es au courant. Lis-le et signe-le en bas où j'ai fait un X.

Mon patron glisse le papier vers moi. Je le parcours des yeux et j'appose ma signature en-dessous de la sienne.

— J'espère ne plus devoir te le redire. Tu peux y aller.

Je reste muet. Au lieu d'insinuer des niaiseries et empirer la situation, je préfère me taire et encaisser les conséquences. C'est ma faute, aussi bien assumer tout ça. Les événements se sont bousculés ce week-end, j'ai perdu la notion du temps.

Sur le plancher, Hommage, un employé haïtien d'à peu près mon âge, me salue. Lauréat, un baby-boomer taciturne, retraité du gouvernement provincial travaillant principalement pour voir du monde, m'ignore.

— Salut, Richard! Grosse fin de semaine? me demande Hommage.

— Trop grosse, si tu veux mon avis.

Ne pas apporter mes problèmes à l'ouvrage, tout le monde sait ça. Mon confrère me donne un petit coup de coude dans les côtes. Je me retourne. Une dame aux allures de mannequin se balade dans l'allée. C'est à peine si je lui jette un coup d'oeil. Hommage dépose une main sur mon épaule, fier de son observation. En effet, nous nous faisons toujours

un petit signe en guise d'avertissement lorsque de belles clientes défilent dans le magasin. Nous sommes allés boire une bière une couple de fois. Ce n'est pas un ami, mais un type sympathique et enjoué avec qui je m'amuse à l'occasion. Intrigué par ma réaction, il tente de deviner mon tracas :

— T'as rencontré quelqu'un?

— Non.

— C'est quoi, *crisse*?

D'habitude, je souris à l'entendre prononcer nos jurons québécois. Ce matin, je n'ai pas le goût de rire.

— Mon ex est décédée.

Je regrette d'avoir fléchi si rapidement. Le visage jovial d'Homage laisse place à un air plus sombre. Mal à l'aise, Lauréat préfère s'éclipser dans une autre allée. Avec ses grands yeux noirs, l'haïtien s'approche de moi, la mine déconfite :

— Pas de blague?

Je hoche la tête.

— Désolé.

Il me tend la main, je la serre.

— T'as pas à l'être, nous étions séparés depuis environ un an puis nous venions de passer en cour.

Il ne répond pas. Je lui en avais glissé un mot, car vendredi, je ne pouvais pas venir travailler puisque je devais être présent au palais de justice. Homage et Lauréat ont dû se taper mon travail. À moins que monsieur Boucher ait appelé le petit nou-

veau qui fait habituellement les quarts de travail la fin de semaine.

— J'ai tellement de choses en tête. J'ai oublié de mettre mon cadran à matin pis je viens d'être convoqué dans le bureau à cause de mon retard.

Hommage demeure silencieux. Avec sa femme et ses quatre enfants, je m'imagine mal comment il survivrait à une séparation. Quoi qu'il en soit, nous poursuivons avec le boulot en vidant d'abord le camion stationné à l'arrière de l'épicerie. Ensuite, nous remplissons les étagères des produits manquants. Le magasin a été plutôt achalandé durant la dernière semaine, on a du pain sur la planche.



Ce qui est bien avec une surcharge de travail, c'est qu'on ne voit pas le temps passer. Nous prenons notre heure de dîner ensemble, mon collègue et moi. Je m'achète un sous-marin préparé sur place et une liqueur diète. L'Haïtien me subtilise le journal qui traîne sur la table de la salle des employés avant que je puisse moi-même m'en emparer. Comme à son habitude, Hommage parcourt le quotidien en lisant les manchettes à voix haute et commente chaque titre qui l'intéresse :

— Je sais pas si Gaston va ajuster notre taux horaire. Le premier mars, c'est la hausse du salaire minimum.

J'avale une gorgée de ma liqueur, indifférent à ce qu'il raconte. L'Haïtien tourne trois pages et continue ses critiques :

— Avez-vous vu ça, en Ontario, y'a un couple de vieux, soixante-treize et soixante-dix-huit ans, qui a gagné les vingt millions de la 6/49.

Je ne peux m'empêcher de répliquer :

— Y auront même pas le temps de le dépenser!

Lauréat me fusille des yeux. Avec ses soixante-huit ans, qu'il ne peut cacher, il n'est pas si loin des deux septuagénaires. Je l'ignore et poursuis :

— Moi, je veux juste un million pis je *décrisse!*

Hommage porte sa fourchette à sa bouche puis regarde le baby-boomer.

— Pis toi?

Le sexagénaire hausse les épaules. C'est à croire qu'il ne parle jamais, à l'opposé de l'Haïtien qui bavarde sans cesse. Il retire son paquet de cigarettes de sa poche de chemise et quitte la salle de repas pour aller fumer. Je ne rate pas l'opportunité de changer de sujet de conversation. Je lance le premier sujet qui me vient en tête : le Canadien de Montréal.

— As-tu vu le match, hier?

— Ben oui! Laisse-moi te dire qu'une chance que Price était là, le Canadien en aurait mangé une maudite.

Hommage referme le journal, visiblement intéressé à élaborer à ce sujet. J'ai toujours été étonné par sa passion pour le hockey. Il raconte, encore une fois, sa victoire à notre *pool*, l'an passé, et il en pro-

fite pour me rappeler qu'il mène encore cette année. Pour ma part, j'entends sans vraiment écouter. J'ai surtout en mémoire cette étrange feuille de papier qui sèche à la maison.



Le reste de la journée passe assez vite. Je ne rate pas mon autobus et débarque à mon arrêt en temps raisonnable. J'en ai marre du transport en commun. Je file au guichet automatique afin de connaître mes avoirs et sortir quelque vingt piastres. J'insère ma carte, je compose mon NIP et sélectionne la transaction. Le solde affiché à l'écran : 1 000 000 de dollars. Je recule, mon cœur veut sortir de ma poitrine. J'imprime le relevé de compte. Un dépôt a eu lieu aujourd'hui, peu après midi. Ébranlé, je vois des étoiles scintiller partout autour de moi. J'inspire profondément. C'est une erreur de la caisse populaire, on va me retirer ce montant.

Pas si sûr que ça...

Ça me revient, soudainement. Au bar, l'homme à l'imperméable m'a parlé de vœux. Ça ne peut pas être un hasard. Lors de mon dîner, j'ai lancé : « je veux un million pis je *décrisse* » et miraculeusement, j'ai cet argent dans mon compte. Qu'est-il écrit sur cette feuille? Qu'est-ce que cet homme m'a véritablement dit?

Je file à l'appartement. Le papier traîne à l'endroit où je l'ai laissé. Je le déplie avec précau-

tion. Le centre est encore humide et déchiré, les extrémités ont séché. L'encre a coulé à certaines places. Je réussis toutefois à déchiffrer le texte principal :

Contrat entre la société Le Désir, représentée par (signature illisible) et Richard Turbide, gagnant.

Le client mentionné ci-haut a accepté notre grand prix : des vœux sans limite. Il a lu et compris les conditions suivantes :

1) Ce don est valide jusqu'à son décès;

2) Chaque vœu doit être prononcé à voix haute;

3) Le vœu doit commencer par l'énonciation « je veux »;

4) Les détails de la convention ont été expliqués par notre représentant;

5) Le présent contrat est définitif et non révo- cable.

Mes jambes se mettent à trembler. Mes mains aussi. Je n'ai plus de salive dans la bouche. Il y a de petits caractères en bas de la page, mais je ne perds pas mon temps à essayer de les comprendre. Je dépose le document sur la table et m'assois sur le divan. Maintenant, j'ai la certitude d'avoir plein de *cash* et le pouvoir de combler toutes mes fantaisies. Mon existence va changer. Je reconnais ma signature au bas du contrat. J'ai la confirmation que je suis millionnaire. C'est le plus beau moment de ma vie. Plus besoin de personne, plus besoin de quêter de l'argent ou de se lever chaque matin pour aller travailler. Je peux dépenser sans crainte d'être fauché

jusqu'à la fin du mois. Je me moque de la hausse du salaire minimum, d'attendre la sortie des chèques de TPS et de TVQ. C'est terminé, le chômage et les comptes de cartes de crédit trop élevés pourront désormais être payés!

Ma conscience m'incite à la prudence. Qui sait? Une telle somme peut provenir du milieu criminel. Un dépôt dans mon compte pourrait être accompagné de menaces ou de chantage pour ravoire l'argent. De plus, je ne connais rien de cet inconnu à l'imperméable. Je dois me méfier. J'ai peur qu'un cascadeur des *Insolences d'une caméra* sorte de sa cachette et crie « Souriez! » ou que *mm13* se pointe la face en m'avouant que j'ai été piégé par *Méchant malade*.

J'appelle les gars du *band* pour les inviter au restaurant et leur apprendre la nouvelle. Ils vont défriser! Pat vient me chercher après le souper. J'ai hâte de tout leur raconter dans les moindres détails. Non, pas tout. Juste un peu. Ce sont mes amis, mais rien ne les empêcherait toutefois de me quémander du cash.

La Honda Civic de ma mère apparaît dans le stationnement.

Je m'empresse de cacher le contrat.

Les rêves

Pat fait un détour au guichet automatique. Je retire un bon montant. Ce soir, j'ai l'intention d'en profiter au maximum.

Le restaurant est tranquille, huit clients pas plus. Une serveuse nous attribue une table proche d'une fenêtre. Manu et Franck arrivent peu de temps après. Je commande une bière, Pat et Manu demandent un café. Franck a choisi une poutine et un pepsi. À voir mon air extatique, les gars devinent que j'ai une importante nouvelle à leur apprendre. Pat rompt le silence :

— Pis, *man*, de quoi tu voulais nous parler?

Je porte le goulot à mes lèvres. Tout bien réfléchi, je ne leur divulguerai pas la vérité. Je les ai surtout appelés pour me régaler de leurs réactions. Un peu égocentrique de ma part, je m'en contrebalance.

— J'ai gagné un million, les amis!

Trois paires d'yeux s'écarquillent.

— Comment ça? balbutie Pat.

— Pas important! Pour fêter ça, je vous invite tous à un méga party, samedi soir.

— Wow, dit Manu, j'ai pas vu ton nom dans le journal.

— Tu le verras pas non plus!

— Je suis content pour toi! intervient Pat. Tu as pensé à un endroit?

— *L'Armée de minois*, tu te souviens?

— Le bar de danseuses qui a brûlé voilà une couple d'année? coupe Franck.

— En plein ça! je réponds.

— Les femmes étaient vraiment belles à cette place-là, lance Pat. J'espère que c'est resté pareil.

La serveuse dépose la nourriture devant Franck et offre un *refill* de café à Pat et Manu, qui acceptent. Je demande une autre bière. Franck enchaîne :

— Tu vas faire quoi avec ton cash?

— Je sais pas, j'ai l'intention de rattraper toutes les journées plates que j'ai eues.

Je pensais, entre autres, aux nombreuses semaines passées à me sentir prisonnier à la maison avec Johanne à me tourner les pouces, sans oublier celles où j'étais fauché. Avec un million, rien ne pourra m'arrêter.

— Si j'avais cet argent, souffle Pat, j'achèterais une piaule sur le bord de la *beach* quelque part en Floride.

— On regarderait les *pitounes* se balader en bikini! que je coupe.

— Yes, comme dans *Alerte à Malibu!* lance-t-il avec un large sourire.

— Je partirais en affaires avec Caroline, dit Franck entre deux bouchées. Ça fait plusieurs années qu'elle travaille pour amasser le financement nécessaire pour ouvrir sa clinique d'esthéticienne.

— Pis toi, Manu? je demande. As-tu des idées?

Il avale sa gorgée de café et répond :

— Je construirais un studio équipé de la dernière technologie informatique. Je découvrirais de nouveaux *bands* et voyagerais autour du monde. Un million, c'est peu, si on ne fait pas attention.

Il n'a pas tort. Mais l'argent dort dans mon compte, il faut l'utiliser et en profiter. Je ne resterai pas chez moi à perdre mon temps quand autant de zéros suivent le un dans mon livret de banque. Et puis, c'est simple, si je n'ai plus d'argent, j'en souhaiterai de nouveau!

J'aimerais quand même savoir d'où provient cet argent. Est-ce apparu par magie ou on l'a volé à quelqu'un?

Je paie l'addition de tout le monde. Mes amis doivent partir, ils travaillent tous demain. Moi, le boulot, c'est terminé. Monsieur Boucher se trouvera un autre esclave. Ce soir, autre chose m'intéresse. Pat tarde à quitter, il est méfiant. Il doute que je puisse avoir un bon jugement avec une telle somme à ma disposition. Il me pose quelques questions comme : « As-tu pris rendez-vous avec un comptable pour gérer tes avoirs? » ou « As-tu pensé à en placer un peu pour qu'il fructifie? »

La réponse est non, mais je garde ça pour moi. Je lui réponds ce qu'il veut entendre, juste pour m'en débarrasser. Même si c'est mon meilleur ami, je ne suis pas obligé de tout lui avouer. Il finit par s'en aller.

J'enfile mon manteau et je marche jusqu'à l'hôtel voisin du restaurant. Je courtise la jolie récep-

tionniste. Elle ignore mes avances. Pas grave, surtout avec ce qui s'en vient. Elle me tend la carte de la chambre 302 et me souhaite une bonne soirée. Ça va être bon, sûr et certain!

La lumière tamisée du corridor rend l'endroit plus stimulant. Faut dire que ce soir, ça ne me prendrait pas grand-chose pour être allumé. Même une étable, avec un troupeau de vaches ruminantes et l'odeur abjecte du fumier, m'exciterait les hormones!

Je glisse la carte dans la fente, un petit dé clic m'informe que la serrure est déverrouillée. J'accroche mon manteau sur un cintre de la garde-robe à ma gauche. Devant moi, une commode avec une télé placée dessus, un fauteuil deux places en biais avec un lit *king* et, le principal, un mini réfrigérateur. J'appelle la compagnie de taxi afin qu'un chauffeur me livre deux vingt-quatre de Molson Ex, une bouteille de vodka et une de tequila. Je fouille dans mon portefeuille et retrouve un ancien numéro de téléphone. Je le signale, ça répond après deux coups :

— Oui.

— Saint-Jean, c'est Turbide.

— Turbide?

Bref silence.

— Blondin?

Blondin est le surnom qu'il m'a donné. Je déteste ça.

— Oui, c'est ça.

— Qu'est-ce que tu veux?

— J'ai de quoi à te demander.

Il reste muet. J'entends sa télévision et des gens discuter près de lui. Il doit se questionner sur la raison de mon appel et il doit surtout se demander si j'ai l'argent pour le rembourser.

— Tu sais que tu me dois pas mal de cash, insiste-t-il.

— Amène-toi ici pis ça va être réglé.

Je sens beaucoup de scepticisme dans sa voix. Néanmoins, il accepte. Je lui mentionne le nom du motel où il doit me rejoindre, le numéro de ma chambre et ce que je désire. En attendant l'arrivée de Saint-Jean, je file à l'épicerie tout près pour acheter de la limonade, une lime, du cola et du jus d'orange.



On cogne à la porte. C'est le chauffeur avec la boisson. Je paye son trajet et ses achats sans oublier de lui donner un généreux pourboire. J'ai tout juste le temps de boire une bière qu'on frappe à nouveau. Cette fois, c'est Saint-Jean. Mes yeux s'illuminent à la vue des trois demoiselles qui l'accompagnent : une brune, une blonde et une rousse. Il n'a pas lésiné sur la qualité. Leur corps est caché sous un long manteau d'hiver qui descend jusqu'aux chevilles. Deux filles portent des bottillons et la troisième a des bottes qui lui montent aux genoux. Je les invite à entrer. Elles franchissent la porte et retirent leurs

manteaux. Quelle splendeur! Je lance un regard incrédule vers Saint-Jean qui croise les bras, plus intéressé à admirer le spectacle qu'à me parler. La blonde a des airs *vintage* à la Traci Lords. Elle porte une nuisette noire et ses seins sont à peine dévoilés par un lacet dénoué. Ses cuisses sont fermes et ses fesses semblent moulées à sa petite culotte. Son visage poupin révèle plein de naïveté. Ses yeux bleus ressortent grâce à une bonne couche d'un sombre mascara et son rouge à lèvres brille sous l'effet de la lumière. J'ai le souffle coupé. Elle s'appelle Brianna et honnêtement, j'en doute! Je me prends une autre bière. Saint-Jean se sert sans me le demander. Il m'avoue que Tiffany, la brunette au teint basané, est sa préférée. Elle a une poitrine moins généreuse, mais ses grandes jambes et son ventre plat épousent parfaitement son corset noir. Sa chevelure en bouclins, parsemée de reflets mordorés, lui tombe au milieu du dos. Ses pommettes sont rougeâtres à cause du froid hivernal, mais aussi parce qu'elle a appliqué un fard à joues. Elle a les yeux bleus, de longs cils et de faux ongles. Finalement, la rouquine est vêtue d'une guêpière semi-transparente blanche avec des porte-jarretelles retenus par un mince cache-sexe. J'adore son tatouage au bas de son dos : une rose rouge et une rose blanche entremêlées de deux tiges épineuses. Quelques gouttes de sang coulent jusqu'à sa fesse droite. Elle se nomme Savannah et pour elle aussi, je doute qu'il s'agisse de son vrai prénom.

J'ai commencé à brasser des affaires avec Saint-Jean voilà environ cinq ans. Au début, il n'était qu'un banal revendeur anonyme. Il m'a avoué fièrement être devenu l'un des *pushers* importants de la ville de Québec. Sous l'insistance de sa clientèle, il a étendu ses activités au proxénétisme. C'était ma première demande pour autre chose que du *pot* et il ne m'a pas déçu. J'ignore pourquoi il n'a jamais eu d'embarras avec la justice et les policiers. À chaque scandale relaté par les médias, je m'attendais à son arrestation. Ce n'est jamais arrivé. Il roule sa *business* sans tracas. Saint-Jean me présente deux sachets : un rempli de feuilles séchées et égrainées et un autre avec de la poudre blanche. Il pointe les filles avec son menton et dit :

— C'est pas gratuit, Blondin.

Je sors une épaisse liasse de vingt dollars de la poche de mon pantalon et la lui tends :

— Tiens, avec ça, je rembourse ce que je te dois, en plus de ce qu'il y a ici.

Saint-Jean fronce les sourcils et flippe les billets verts avec son pouce.

— Casse-toi pas la tête, il ne manque rien. Je t'ai même ajouté quelques intérêts, pour ne pas m'avoir menacé de me péter les jambes.

— Ça s'en venait...

— Dorénavant, considère-moi comme un client VIP.

Il ne répond rien. Il a son argent et se fiche éperdument de la manière dont je l'ai eu. Dès qu'il

quitte la chambre, j'installe la petite pancarte « ne pas déranger » sur la poignée extérieure de la porte. Les trois prostituées placotent ensemble. Je m'avance vers elles en me frottant les mains.

— Prêtes, les filles?



Onze heures du matin. Nous nous sommes couchés vers six heures, mais cette nuit onéreuse en valait la peine. Elles ont travaillé comme de vraies professionnelles, j'en ai eu pour mon argent. On a bu, sniffé, fumé et forniqué sans arrêt. Elles ont *trip-pé* sur mon bras, en plus d'être payées pour le faire. Moi, j'ai réalisé un fantasme. Pendant qu'elles se rhabillent, j'ouvre les fenêtres dans l'espoir que la boucane et l'odeur de *robine* se dissipent. Avec une serviette, je tente de nettoyer l'alcool régurgité sur la moquette par Savannah. Ça lui apprendra à mélanger. Elle est blême comme un drap. J'appelle deux taxis. Un pour elles et un pour moi. Nous déambulons dans le couloir de l'hôtel, les yeux rouges, la bouche pâteuse, empestant la sueur, le sexe et la boisson. Elles me suivent jusque dans le hall d'entrée et sortent à l'extérieur comme si elles ne me connaissaient pas. Elles s'allument chacune une cigarette en attendant la voiture. Je redonne la carte de la chambre à l'employée au comptoir et quitte à mon tour.



Le taxi me dépose chez moi. J'ai une horrible gueule de bois et un mal de tête insupportable. Je ne récupère plus aussi vite qu'à l'époque de mes vingt ans! J'accroche mon manteau sur la patère et laisse choir mes espadrilles sur le tapis. Je vais dormir toute la journée.

Je sursaute.

Maman est assise sur une chaise de la cuisine. Si elle avait eu des fusils à la place des yeux, elle m'aurait fusillé sur-le-champ! Elle tapote une tasse avec ses doigts. Elle se racle la gorge et lance :

— Tu comptais me l'apprendre quand?

Je gratte ma barbe naissante, surpris de voir qu'elle n'est pas au travail ce matin. Elle s'immisce rarement dans ma vie.

— De quoi?

— Richard, prends-moi pas pour une folle!

Maman saisit le journal et me montre la rubrique nécrologique.

— Pourquoi tu m'as rien dit à propos de la mort de Johanne?

— J'y ai pas pensé.

— Pas pensé? Laurie a appelé hier soir pour te parler. Vu que t'étais pas là pis que tu me dis jamais rien, je lui ai demandé de ses nouvelles. Elle m'a confié que sa mère était morte pis s'est mise à pleurer.

Si elle avait acheté le quotidien de la veille, elle aurait remarqué un article complet en page trois. Mon mal de tête s'intensifie. J'aimerais juste gober des aspirines et me coucher. Je lui rétorque une phrase qui empourpre son visage :

— Chu pas obligé de tout te raconter.

— Ça, c'est le bout! C'est la mère de ta fille pis c'est pas mes affaires? Ça fait pas dix ans que vous êtes séparés.

— Bon, bon, c'est vrai, je m'excuse.

Mon mea culpa n'est pas suffisant. Maman se lève et dépose les poings sur la table.

— J'espère que tu comptes accompagner Laurie au service, samedi.

— *Tabarnak!*

— Pas de grossièretés ici. C'est ton devoir de père de la soutenir et d'être avec elle.

— OK, je vais m'arranger.

— Explique-moi ce que tu entends faire pour ta job? Ton boss a appelé ce matin pis il n'avait pas l'air content.

Elle vient de toucher un autre point. Je ne voulais pas en discuter avec elle. Demeurer avec ma mère est laborieux : elle sait tout ce qui se passe dans ma vie. Si quelque chose froisse ses principes, elle me le remet sous le nez, avec sa morale redondante. Je suis revenu vivre avec elle parce que je n'en avais pas le choix, je partirai pour la même raison.

— Écoute, je travaille pu là pis je déménage la semaine prochaine. Je suis tanné de te rendre des comptes. Je suis plus un enfant.

Maman marche jusqu'à la porte-patio. Elle croise les bras et regarde dehors. Je me souviens pas de l'avoir vue autant en colère. Je la sens désemparée, désabusée et irritée. J'en profite pour me faufiler jusqu'à la salle de bain.

— J'ai pas fini, Richard Turbide.

— Moi, oui. Appelle ta fille si t'es pas contente.

— Laisse Mélanie en dehors de ça. C'est de toi qu'on parle.

Ma pression monte. Je fais volte-face et retourne à la cuisine. Ma mère se rassoit. Voici le moment de me vider le cœur, de lui faire comprendre ce qui me dérange depuis tant d'années :

— Justement, peut-être que si tu t'étais intéressée à moi, j'aurais mieux viré. Papa et toi avez toujours louangé Mél comme une reine pis vous m'avez traité comme un idiot!

Je lui aurais pointé un couteau sous la gorge que sa réaction n'aurait pas été pire.

— C'est quoi que t'inventes là? Nous avons tout fait, ton père pis moi, pour t'aider, pour que tu explores plein de choses. À part la musique et les filles, tu voulais rien savoir.

— J'avais le droit, non?

— Pas si c'était pour briser ta vie. T'es proche d'avoir quarante ans pis t'agis encore en ado. Dès

son entrée au cégep, ta sœur s'est prise en main, elle. Mais toi, Richard, quand est-ce que tu vas vieillir?

J'ignore quoi répondre.

— Quand? répète maman.

Georges Saint-Pierre vient de me neutraliser au tapis! Je vais mettre mes souliers et mon manteau. Ma mère ne me laissera pas fuir. Du haut de ses cinq pieds et quatre, elle se place devant moi et me saisit le bras.

— Ton père et moi t'avons toujours aimé, sanglote-t-elle. Nous étions fiers de ta débrouillardise. Tu n'as jamais manqué de rien. Tu n'as eu que des *jobbines* à des salaires ridicules. Tu pourrais faire tellement plus.

— Pis si c'était moi qui ne voulais pas vieillir?

— Faut grandir un jour, Richard. C'est pas une vie de t'esquiver pour fêter jusqu'aux petites heures et oublier tes responsabilités.

— Peut-être que j'ai les outils pour régler ça maintenant.

Je claque la porte, bien décidé à ne jamais reprendre cette conversation.



Agacé par les attentes et les transferts innombrables, je décide que c'est la dernière fois que je me tape l'autobus. Le trajet me laisse à proximité du concessionnaire Mercedes-Benz, la marque qui me fait tourner la tête depuis toujours. Lorsque j'entre

dans le commerce, les vendeurs m'observent d'un regard suspicieux. À la vue d'un client vêtu comme moi, c'est-à-dire de vêtements défraîchis et démodés, je ne serais pas surpris qu'une partie de roche-papier-ciseaux soit commencée pour déterminer celui qui viendra me conseiller.

Je contemple les voitures disposées à l'intérieur. Mon rêve d'enfant est sur le point de se réaliser. L'une d'elles attire mon attention : un cabriolet classe CLK. Je rêve à l'été et je me vois sur la Grande-Allée, en train de faire mon *gino* avec la musique à tue-tête. Un vendeur au complet sombre, à la bonne carrure et aux cheveux châtons clairsemés, avance vers moi. Avec un sourire crispé, identique à celui de Bernard Derôme à la fin du téléjournal, il me souhaite la bienvenue. Je réponds par un murmure. Ma présence l'indispose, m'informer est pénible, je le sens à l'air dédaigneux qu'il a. Je m'assieds sur le siège du conducteur, le bras de vitesse bien en main et je me mets à jouer avec le rétroviseur en me voyant pris dans une circulation imaginaire.

— Vous avez des questions, monsieur?

Mon regard demeure fixé sur le tableau de bord du véhicule. L'homme s'accroupit. J'ai les yeux brillants et des papillons dans l'estomac. Toute ma vie, j'ai espéré posséder un tel bolide. L'expression de bonheur qui jaillit de mon visage donne un élan de conversation au vendeur :

— Cette version fait zéro à cent en 4,7 secondes. Le moteur V8 consomme 18,4 litres aux cent kilomètres...

Je le coupe :

— Y s'en fait dans le noir?

— Oui.

— Vous en avez une en stock?

Il semble indisposé par ma demande. Son timbre de voix change pour une tonalité plus grave :

— Pour le financement, il y a une enquête de crédit. Ensuite, il faut préparer la voiture et inclure les options que vous désirez.

— J'attends pas. Mettez tous les gadgets disponibles. Vérifiez. Je veux que vous ayez une voiture comme celle-là toute équipée en stock.

Il fronce les sourcils, mais ne s'obstine pas. Il doit me prendre pour un fou.

— D'accord, souffle-t-il, laissez-moi deux petites minutes.

Mon insistance le dérange. Il soupire et s'éloigne vers son bureau. Peut-être va-t-il alerter son patron et me foutre à la porte? Je l'observe pianoter sur un ordinateur et consulter sa base de données. Je demeure sagement assis sur le siège, les yeux rivés sur lui. Je ris dans ma barbe lorsque je vois son faciès se transformer. Il se passe les mains dans les cheveux et sort ses lunettes de la poche de son veston. Incrédule, il appelle le directeur du concessionnaire pour s'assurer qu'il n'hallucine pas.

Le vendeur revient au bout de cinq minutes, interloqué :

— Bonne et incroyable nouvelle, monsieur, nous en avons une dans la cour.

— Je suis ben content. Où je signe?

L'homme est visiblement ébranlé. Il ajuste sa cravate et m'indique un local tout au fond :

— Il nous reste l'enquête de crédit. Veuillez me suivre.

Je quitte l'habitable avec un large sourire; ce n'est pas l'argent qui manque et je vais payer *cash*.



— Voici les clefs de votre véhicule, dit le vendeur en me serrant la pince. Il affiche une mine sincère, le vendeur arbore un air satisfait puisqu'il vient de conclure une grosse vente.

Je refusais d'attendre des semaines avant de pouvoir profiter de la voiture. Toutes les options que je voulais sont installées : sièges en cuir, air conditionné, radio satellite, roues mags et autres bidules.

Deuxième étape : je renouvelle toute ma garde-robe. Aux vidanges, les chandails transparents d'usure et les espadrilles trouées. Le nouveau Richard Turbide arrive!

Je me dirige à Place Sainte-Foy pour magasiner dans les quelques boutiques où les habits sont des créations exclusives. J'ai besoin d'avoir de la quali-

té, de me démarquer. Pour une fois, je peux revêtir autre chose que des guenilles.

J'ai visité tous les commerces où il y a des vêtements pour homme. Aujourd'hui, je me suis procuré plus de marchandise que j'en ai eu durant ces dix dernières années. Le conseiller d'une boutique a pris mes mensurations afin de confectionner le complet que je vais porter lors des funérailles de Johanne. Je me choisis ensuite un cellulaire ainsi qu'un forfait. De cette façon, j'acquies mon indépendance totale et complète, surtout par rapport à ma mère. Je dépose mes sacs dans le coffre de ma voiture et choisis des vêtements pour enfiler. J'opte pour un pull blanc à col rond, un blouson et un pantalon bleu marin et des chaussures en cuir noir. Je me change dans une toilette à proximité.

J'ai besoin d'un courtier immobilier. J'en trouve un dont le bureau est situé à quelques minutes de route, sur le chemin Saint-Louis.

La secrétaire, une sexagénaire aux cheveux courts teints et à la peau brunie par les multiples visites au salon de bronzage, lève les yeux à mon arrivée. Elle me regarde de la tête aux pieds. Je jubile à l'effet « homme d'affaires richissime » que je provoque. Le contraire du dédain ressenti par le vendeur chez le concessionnaire, quelques heures plus tôt. Après avoir expliqué la raison de ma présence à la dame, celle-ci m'offre un café puis m'indique un fauteuil où patienter, le temps qu'un agent vienne me chercher. Elle décroche le combiné

du téléphone et compose un numéro de poste à l'interne. Peu après, une jolie femme dans la jeune trentaine se dirige dans ma direction. Elle me tend la main et m'accueille avec cordialité.

— Nathalie Gamache.

— Richard Turbide.

— Nous allons passer à mon bureau.

Je la laisse me distancer un peu. Je veux l'admirer sous toutes ses coutures. Ses longues jambes, dont les cuisses sont cachées sous la jupe de son tailleur marron, me révèlent des fesses rondes et bombées. Ses cheveux noirs, attachés en queue de cheval, et ses yeux noisette sont charmants. Je suis ensorcelé par son anatomie. Impossible de mieux tomber. Ce n'est pas compliqué, depuis hier, j'ai l'impression de voir uniquement des belles dames. Est-ce une soudaine confiance en moi provoquée par l'argent qui entrainerait cela ou le simple fruit du hasard? L'agente ouvre un tiroir et manipule quelques dossiers avant d'être à mon entière disposition.

— Quel type de propriétés recherchez-vous, monsieur Turbide?

— Pas compliqué : grand et luxueux.

— Vous avez une échelle de prix à respecter?

— Aucune. Montrez-moi ce que vous avez.

Elle tourne son écran d'ordinateur vers moi et entre les informations pertinentes dans le moteur de recherche interne de la compagnie. Résultat : cinq résidences. L'une me tombe dans l'œil. Je la lui indique. Elle clique sur la petite photo et obtient la

fiche descriptive de la propriété. C'est une grande maison au revêtement de briques avec garage double, spa, piscine creusée. À l'avant du terrain, il y a un mur de pierres avec un grillage d'un mètre de haut et à l'arrière de la propriété, on peut apercevoir de grands arbres matures.

— Je dois contacter l'agent, m'explique-t-elle, le propriétaire est un Américain. Vous devez savoir qu'une offre d'achat doit être déposée en bonne et due forme avant la visite des lieux.

— Ne vous inquiétez pas, je suis très sérieux! Son prix sera le mien.

— Laissez-moi quelques instants, je vais téléphoner à mon confrère.

Elle décroche le combiné et rejoint l'agent sur son téléphone portable. Elle s'entretient avec lui une couple de minutes.

— Nous avons un rendez-vous demain, c'est parfait pour vous?

— Bien sûr!

Court silence et j'enchaîne :

— Nathalie, je vous invite au restaurant ce soir.

L'agente immobilière écarquille les yeux, ses pommettes deviennent rouges. C'est mignon!

— Écoutez, monsieur Turbide, balbutie-t-elle.

— Richard, je rectifie.

Elle se frotte la nuque avec la main droite, tourne son regard dans tous les sens, évitant surtout de croiser le mien.

— Écoutez, Richard, c'est bien gentil, mais...

— Je veux vous avoir avec moi.

Je la sens confuse, déroutée. Elle pince ses lèvres inférieures avec ses incisives et répond :

— Passez donc me prendre vers six heures.

Elle inscrit son adresse au recto d'une carte d'affaires. Je la range dans mon portefeuille. Je m'approche d'elle, glisse mon bras gauche autour de sa taille et l'embrasse. Je lui explique qu'une Mercedes noire arrivera chez elle à six heures, pas une seconde de plus.

Je suis littéralement tombé en amour avec ce pouvoir!



Une fois devant la résidence de Nathalie, je klaxonne deux ou trois fois avant qu'elle ne sorte. J'essaye d'observer ce qui se passe à l'intérieur de la maison; elle semble être seule dans son bungalow de Charlesbourg. Elle parcourt le stationnement d'un pas sûr, telle une lionne prête à la chasse aux mâles. Elle porte un *trench* noir à gros boutons qui est fermé par une ceinture. Elle doit se geler les orteils dans ses souliers à talons hauts. Ses longs cheveux sont balayés par le vent. Elle entre dans mon auto. La température glaciale me transperce les os. Cette année, personne ne pourra me convaincre du réchauffement de la planète. Je monte le chauffage au maximum. Un parfum à l'odeur de poudre pour bébé envahit l'habitable. Je dissimule mon début

d'érection sous mon manteau. Nathalie m'embrasse passionnément. C'est le meilleur de mes vœux. J'aime, j'aime, j'aime! Nos langues se rencontrent, mes mains se faufilent sous ses vêtements. Je réussis à murmurer :

— J'ai réservé pour sept heures, faut partir.

Nathalie me mordille l'oreille avant de boucler sa ceinture de sécurité. Je change le disque compact pour un rythme mollo : Coldplay. J'emprunte l'autoroute vingt ouest puis je tourne sur la Laurentienne direction sud. Pendant le trajet, Nathalie s'affaire à remettre le rouge à lèvres qu'elle a étendu sur ma bouche. Pendant qu'elle cherchait son tube, j'ai remarqué une photo dans sa sacoche. Elle, un homme et un petit garçon. Aurait-elle laissé son mari et son fils pour m'accompagner? Ils sont séparés? Elle lui a menti?

Je dois connaître les limites de ces vœux que je peux prononcer.

Y a-t-il des limites?

J'ai réservé une table au somptueux restaurant du Château Frontenac, *Le Champlain*. Sur place, le valet stationne mon véhicule tandis qu'un autre nous tient ouverte la porte de l'hôtel. J'en profite pour louer pour une semaine une chambre de catégorie or, c'est-à-dire une de celles qui bénéficient des dispositions luxueuses. Pas question de retourner chez ma mère. La réceptionniste confirme que les vêtements dans le coffre de ma voiture seront acheminés à ma chambre par le chasseur.

Nathalie glisse son bras sous le mien. Nous nous dirigeons vers *Le Champlain*. À ma gauche, une dame discute en anglais avec son mari et à ma droite, une fillette supplie son père d'acheter un item de la boutique de souvenirs. Nous arrivons au restaurant. Je dis mon nom à la préposée à l'accueil. Elle consulte sa feuille de réservations, répertorie mon nom et nous prie de la suivre. Elle monte trois marches de marbre noir avant de s'arrêter à une table proche de la rambarde. Elle dépose la carte des boissons alcoolisées et nous souhaite une bonne soirée. Je suis subjugué par les deux gros lustres au milieu de la salle à manger, les diverses œuvres accrochées sur les murs et le travail de peinture au plafond. La vue sur le fleuve et sur la ville de Lévis est époustouflante. Je retire le long manteau que porte ma conquête. Elle est ravie de cette galanterie. Je me surprends moi-même de ce geste attentionné. Avec Johanne, je ne m'en préoccupais guère. Je ne peux m'empêcher, pour la deuxième fois de la journée, de la déshabiller des yeux. Outre son visage maquillé de la même façon que lors de notre première rencontre, elle a laissé ses cheveux détachés et a ajouté des boucles d'oreilles circulaires en argent. Elle est vêtue d'une longue robe noire fendue de la fesse à la cheville, ce qui dévoile une partie de sa cuisse et ses escarpins. Ses épaules sont dénudées et elle a une jolie chaîne en argent. Une serveuse nous souhaite la bienvenue et dépose les menus sur la table. Elle nous offre un apéritif. Puisque je n'aime pas vraiment ça,

j'opte pour du vin. Je choisis un merlot rouge. N'importe lequel, le prix est sans importance. D'un hochement de la tête, elle nous indique qu'elle a compris.

La serveuse dispose les coupes devant nous. Elle en verse un peu dans la mienne et dans celle de Nathalie. Ma compagne y goûte et donne son approbation. Nous lui mentionnons que nous sommes prêts à commander. Comme entrée, Nathalie prend un consommé de gibier et comme plat de résistance, un tournedos de lapin avec langoustine et pommes de terre bleues. J'arrête mon choix sur le cocktail de crevettes et homard des maritimes avec la salsa de fruits exotiques et la noisette de caribou du Nunavut.

Nathalie me sourit, l'air satisfait de ma sélection de restaurant. En fait, elle me sourit constamment, me dévoilant ses souvenirs entre chaque trait de vin. Elle est absorbée par ma personne. Elle me dévisage comme si j'étais LE mâle. Ses yeux pétillent d'envie, le timbre de sa voix me charme, son parfum chatouille mes narines. Je devrais être mal à l'aise, avoir des remords, ce qui n'est pas le cas. Le regrettable sort de sa famille devrait m'inquiéter. Son chum, son fils, ses amies, sa maison, sa carrière. Rien à foutre. Je soupçonne d'avoir chamboulé son existence par un simple souhait. Ma volonté semble toujours privilégiée par rapport au reste de l'humanité. Jusqu'où ça ira? Seul l'homme que j'ai rencontré au *Parallèle* possède les réponses. Je devrais y retourner pour peut-être avoir la chance de le

revoir. Mon contrat n'est qu'un bout de papier, pas un document de cent pages contenant des explications détaillées. Existe-t-il des écrits ou une version officielle des règlements de ce concours?

Pourquoi me poser tant de questions? Ça fonctionne, c'est le principal.

Le repas se poursuit avec une discussion centrée sur la vie de Nathalie. Elle a commencé sa profession d'agente immobilière voilà cinq ans et les affaires vont bien. Elle voulait étudier pour devenir vétérinaire. Pour elle, les animaux sont une véritable passion et non, elle n'est pas végétarienne. Malheureusement, elle dut réorienter sa carrière à cause de résultats scolaires insuffisants. Comme loisirs, elle aime le patin à roues alignées, le cinéma et la lecture. Elle pratiquait le ski alpin. Elle a cessé d'en faire parce qu'elle s'est cassé une jambe lors d'une mauvaise chute. Elle écoute Nickelback et Avril Lavigne. L'an passé, elle voyagea en France et adora son périple. Sa sœur demeure à Rivière-du-Loup et son frère reste toujours à Québec. Un détail m'étonne. Elle n'a jamais glissé un mot sur son mari ou son enfant, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Pour ma part, les rares informations divulguées sont des demi-vérités futiles et les dernières minutes passées à converser ont été utilisées pour parler, de façon très explicite, de la nuit que nous allons vivre.

Il est passé vingt-deux heures. Je paie l'addition et nous montons jusqu'à ma chambre. J'informe Nathalie sur mes exigences sexuelles. Je prends soin

de ne pas révéler mes goûts futurs. De toute façon, je préfère l'action au dialogue.

À minuit, couchés en cuillère l'un contre l'autre, elle m'offre de sortir dans un bar de la Grande-Allée. Pourquoi pas? Nous prenons notre douche ensemble, ce qui retarde notre départ. Finalement, vers une heure, nous montons dans ma voiture et choisissons le *Maurice*. L'endroit déborde de jolies créatures! Nous achetons nos consommations et nous nous dirigeons sur la piste de danse. Quelques coups de coude de ma part nous libèrent une petite place. Elle me colle, m'embrasse, me caresse, elle faufile ses mains sous ma chemise et à mon grand étonnement, m'avoue être follement amoureuse de moi.

Cet aveu n'était pas prévu.

J'ai presque un torticolis à regarder les dames en tenue de soirée. Je n'envie rien aux autres, Nathalie me comble... pour l'instant. Dès la transaction de la maison conclue, je mettrai un terme à cette fréquentation.

Trois heures trente du matin. Si je souffle dans la *balloune*, c'est sûr que je la pète. J'aperçois un véhicule de police circuler lentement et les agents qui s'y trouvent observer les gens sur les trottoirs. Je me fonds dans la foule jusqu'au stationnement et roule jusqu'à l'hôtel. Je croise une seconde autopatrouille. Le policier ne tourne pas la tête dans ma direction. À notre retour à ma chambre, Nathalie saute sur moi comme une tigresse.



L'heure de la visite approche. Nathalie se douche — seule cette fois — et remet sa robe. Nous n'avons pas le temps de faire un détour chez elle pour qu'elle enfile un vêtement moins suggestif. Elle gardera son manteau et rien ne paraîtra. Pendant qu'elle se maquille, je m'installe à côté d'elle et me rase.

— Je n'ai pas la fiche de la maison avec moi, m'avoue-t-elle.

— Pas grave, je n'ai pas besoin de lire la description de ce que je vais voir. Tu connais l'adresse?

— Oui.

— Parfait!

Elle accroche ses anneaux à ses oreilles. Je m'habille d'un chic costume deux pièces gris et d'une chemise blanche. J'ajoute une cravate turquoise rayée et j'enfile des chaussures noires. Nathalie m'embrasse et sans perdre un instant de plus, nous prenons la route vers la propriété à visiter.

Entre deux appels d'agents à la recherche de propriétés à vendre, elle me guide dans les rues du Mesnil. Peu habitué à mon nouveau statut, je rêve à la vue de certaines maisons. Finalement, nous apercevons l'affiche de l'agent, Gilles Poulin, plantée sur le banc de neige devant la demeure. Je gare l'auto devant les portes du garage double. Nathalie ouvre la portière. Un individu vêtu d'un manteau

beige sort de son véhicule. C'est le vendeur qui nous attendait. Je le reconnais grâce à la photo sur la pancarte. Il nous souhaite la bienvenue avant d'insérer la clef dans la serrure.

De prime abord, vu de l'extérieur, je n'aurais jamais pensé à un endroit aussi spacieux. Le hall d'entrée est vaste, la hauteur du plafond doit être de douze pieds. L'agent amorce la visite des lieux sans négliger aucun détail pertinent pouvant aider à la vente. En tout, du premier étage jusqu'au sous-sol, j'ai compté huit chambres et trois salles de bain. Sous la trentaine de panneaux d'armoires de la cuisine, il y a un comptoir en marbre qui abrite un lavabo double ainsi qu'une hotte en stainless avec trois lumières pour éclairer le four encastré. Au-dessus de l'îlot, je peux suspendre une série de casseroles. La salle à manger est séparée par deux portes françaises. Les planchers de bois franc sont fraîchement cirés. Une autre caractéristique de la maison m'emballa : la piscine creusée et le spa à l'extérieur peuvent être accessibles par un solarium. Même en réalisant un vœu, un tel endroit n'aurait pu être concrétisé.

Quoique très divertissant, j'abrège la visite. Aucun marchandage, j'achète au prix demandé. Même si le vendeur apporte des précisions au sujet de chaque recoin de la propriété, même s'il valorise chaque pièce et qu'il m'explique les multiples fonctionnalités de chaque interrupteur, ça ne changera rien, mon

choix est fait. Gilles Poulin se gratte le nez et me dit :

— Mon client, monsieur McCaster, ne pourra être présent chez le notaire. Vous devrez vous y présenter et lui faxer les documents afin qu'il en prenne connaissance, les signe et les réexpédie à mon bureau.

Pas question d'attendre, j'ai besoin de cette maison tout de suite. Si le propriétaire prend une semaine avant de répondre, je vais être obligé de continuer à vivre dans mes valises et ça ne me tente pas. Je murmure un vœu avant de rétorquer :

— Pas besoin, le voilà qui arrive.

Le vendeur se retourne, étonné et incrédule de voir son client, un afro-américain, grand, chauve et costaud, monter les escaliers vernis et brillants. J'en profite pour souhaiter communiquer en anglais. Mon unilinguisme me limiterait à baragouiner des phrases qui ne se tiennent pas debout et surtout, à ne rien comprendre de la discussion. L'agent et l'Américain s'entretiennent seul à seul quelques instants. Je regarde Nathalie. Comme toujours, elle me sourit. Je lui dis :

— Tu vas toucher une belle commission.

Son sourire se transforme en malaise. Je lui caresse la joue et la rassure qu'il ne s'agit pas d'un reproche. Gilles Poulin revient vers nous et explique :

— Étonnamment, monsieur McCaster était de passage à Québec, ce que j'ignorais. Il est ravi que la vente se fasse si vite et dans ces conditions.

Je bavarde brièvement avec l'Américain. Nathalie contacte le notaire. Le rendez-vous est fixé pour seize heures... un autre de mes souhaits chuchotés. Pas de temps à perdre! Je serre la main de McCaster et retourne à ma voiture.



C'est fait! Tout est légal. Les papiers, l'emprunt hypothécaire, le chèque et les signatures étaient prêts. Cette efficacité surprend tout le monde autour de la table, sauf moi, McCaster et le notaire, même si ce dernier méconnaît la véritable raison de la rapidité de la transaction. Le vendeur et son client quittent. Je dois m'acheter des meubles, mais sans Nathalie, cette fois. Je pourrais le désirer et la maison serait habitable immédiatement, je préfère aller voir ce qu'on offre en magasin. Je dépose Nathalie chez elle en lui jurant de venir la chercher vers vingt et une heures.



Je passe le reste de l'après-midi et le début de la soirée à hésiter quant au choix des articles de cuisine. Je me questionne aussi en ce qui concerne la peinture. Quelle couleur serait la plus jolie dans ma

chambre? Dans le salon? Dans la salle de bain? Demain, je contacterai une décoratrice et un artiste-peintre afin qu'ils préparent l'intérieur à mon goût. Je vais avoir besoin des services d'une bonne pour l'entretien et les repas. La grosse misère, quoi!



Comme promis, je vais chercher Nathalie et nous mangeons dans un restaurant de la basse-ville. Dès notre arrivée à ma chambre d'hôtel, nous reprenons nos ébats sexuels.



Je me réveille à la sonnerie du téléphone. C'est quelqu'un de la boutique où j'ai acheté mon complet. Mon ensemble est prêt. Je dois appeler ma mère à son boulot, j'ignore quelle est l'église où auront lieu les obsèques. J'aurais pu avoir les informations dans le journal, mais je ne l'ai pas lu. Elle en profite pour avoir de mes nouvelles et savoir comment elle peut me rejoindre. À contrecœur, je lui refile mon numéro de cellulaire. L'option afficheur est une excellente idée, ça va me permettre de filtrer les appels, dont ceux de ma famille. Maman dit qu'elle sera présente avec ma tante Pauline. Je dois téléphoner à mon père et l'informer au sujet des funérailles, il voudra certainement y assister.

Les responsabilités

Depuis l'achat de la maison, je n'ai pas eu une minute à moi. J'ai dépensé comme un fou, discuté de mes exigences avec la décoratrice et les peintres et chaque soir, je me suis amusé avec Nathalie. Nous avons mangé dans les meilleurs restaurants de la vieille capitale, nous sommes sortis jusqu'aux petites heures du matin et avons baisé comme jamais. La réalité de la ville de Québec m'a vite rattrapé. J'ai déjà fait le tour de tous les endroits intéressants. Aucun *night life*. Les événements d'envergure peuvent être comptés sur le bout des doigts, et ce, pour l'année entière.

Je dois remédier à la situation. Une petite idée trotte dans mon esprit, mais je prends bien soin de ne pas faire en sorte que mon souhait se réalise immédiatement. Chaque chose en son temps.

Nathalie m'aide à enfiler mon complet. Elle ne viendra pas aux obsèques. Ce serait mal vu d'être accompagné, surtout qu'il s'agit du service de mon ex.

Mes vêtements sont sobres sans toutefois négliger l'aspect élégance. J'ai trouvé une belle robe pour ma fille. Je l'ai fait livrer chez mamie Rondeau.

Assistée de la décoratrice, Nathalie restera à la maison et guidera les livreurs de meubles aux bons endroits afin de s'assurer que l'intérieur soit le reflet de mes exigences. Au sous-sol, les peintres s'affaireront à donner les derniers coups de pinceau.

Ces soucis en moins, je peux concentrer mes énergies sur ma fille. Je dois la soutenir, m'efforcer de la comprendre et si possible, amoindrir sa douleur.

Laurie n'a pas fréquenté l'école de la semaine. Elle s'en tire pas si mal. Tellement que je me demande si elle n'a pas eu un médicament quelconque pour l'aider à mieux gérer ce choc. Je suis contre ce type d'intervention sauf en cas extrême et là, c'en est un. La pauvre sera victime d'une forte gamme d'émotions lorsque la réalité la frappera de plein fouet. À cet instant, elle réalisera qu'elle adresse un dernier au revoir à sa mère.

Je pénètre avec ma voiture dans le stationnement de la résidence des Rondeau, je vois que quelqu'un remue les stores. La minute suivante, Laurie sort me rejoindre. Ses grands-parents évitent de me parler. Elle me fait un câlin et nous partons à l'église.



L'endroit est pas mal vide. Hormis quelques personnes âgées dispersées sur les bancs, avec le *Prions en église* en main, aucun membre de la famille n'est là. Nous nous dirigeons vers l'entrée, prêts à recevoir les condoléances. Laurie semble confuse. Une bulle surréaliste la protège sûrement et l'empêche d'éclater en sanglots. Combien de temps va-t-elle tenir?

Enfin, ma mère arrive. Elle est accompagnée de Pauline. Elle embrasse sa petite-fille. Ma tante fait pareil avec moi. Comme si elles leur avaient donné le signal, les endeuillés se présentent. Les cloches commencent à résonner. Le convoi funèbre devrait se pointer sous peu.

Le prêtre entame la cérémonie. Je me demande quand même pourquoi nous sommes réunis ici. Notre société a banni tout caractère religieux de ses instituts, mais nous nous entêtons à conserver des rituels comme le mariage, le baptême ou les funérailles religieuses. J'entends ma fille sangloter. Ça me tire de ma réflexion. Je la colle contre moi et caresse ses cheveux. Ça m'écœure d'être impuissant. Et si j'exauçais un vœu? Johanne sortirait-elle du cercueil en bonne santé? Ça vaut la peine d'essayer. Du bout des lèvres, je murmure mon désir : la résurrection de Johanne. Rien. Peut-être faut-il patienter, ce n'est pas un acte facile. À ma connaissance, selon les écrits catholiques, il y en a juste un qui a réussi et il est face à moi, sur le crucifix, au-dessus du tabernacle.

Je consulte ma montre : quinze minutes ont passé et toujours rien. Johanne ne se transforme même pas en zombie!

Le prêtre invite ma fille à prendre le micro et à lire une parole de l'Évangile. Elle s'y dirige en titubant. Elle fond en larmes dès la prononciation des premiers mots. La réalité vient de la frapper. Voyant

sa tristesse, le prêtre s'approche d'elle pour l'aider à compléter la lecture.

J'ai un flash :

« Johanne? Qu'à s'étouffe pis qu'à crève, c'est juste ça qu'à mérite! »

J'ai proféré cette phrase peu de temps après la signature du contrat. Oui, oui, je m'en souviens. J'aimerais savoir pourquoi je retrouve la mémoire maintenant, à cet instant précis. Peut-être les regrets. Les policiers avaient donc raison de me soupçonner. *Je suis le meurtrier de Johanne*. Je l'ai tuée par pur égoïsme. J'ignorais la véritable portée de mes mots. Cependant, je refuse d'aller voir les autorités et leur dévoiler la vérité. De toute façon, ils n'avaleraient pas une syllabe de cette histoire.

Johanne n'a pas remué d'un centimètre. Le murmure avait fonctionné pour McCaster. Quoiqu'il en soit, je me lève de mon siège et j'ordonne à voix haute :

— Johanne, je veux que tu reviennes d'entre les morts.

Ma voix résonne dans l'église. Tous les regards convergent vers moi.

— Richard, qu'est-ce qui te prend? chuchote ma mère, assise sur le banc à ma droite.

Des dizaines de regards perplexes me fixent. Surtout ceux de mon ancienne belle-famille. Sans hésiter, je me retourne et lance :

— Y en as-tu un icitte au courant de ce que je suis capable de faire?

Aucune réponse. Avec un rictus de satisfaction, je déclare :

— Je le savais.

— Rassis-toi, Richard, intervient Mélanie. Nous autres aussi on est ébranlé par la mort de Johanne. Arrête de délirer.

Normalement, j'aurais répliqué. Quand ma sœur se prend pour ma mère, je ne me gêne pas pour lui dire ma façon de penser. Ce n'est ni l'endroit ni le moment. Son chum, que je n'avais jamais rencontré avant, me dévisage. Je sens le malaise de mon père et sa femme. Ces gens *ordinaires* ne peuvent pas comprendre mon don. En plus, dans ce cas précis, mon souhait n'a pas fonctionné. Peut-être ai-je exagéré. Vouloir faire revenir quelqu'un à la vie est différent, ce n'est pas comme désirer un million de dollars ou baiser une jolie agente immobilière. Je ravale ma salive et reprends mon siège. Laurie vient me rejoindre, les yeux rougis par les larmes. Elle dépose la tête sur mon épaule. Mon cœur bat à toute vitesse. De la voir anéantie de la sorte me fait me sentir impuissant comme jamais. Ça m'atteint jusqu'à l'âme d'être incapable de changer les choses pour la rendre heureuse à nouveau. Un vœu? Non, ce pouvoir semble m'avoir lâché à l'instant où j'en ai le plus besoin. Constatant que le calme semble être revenu, le prêtre reprend sa liturgie.



Nous quittons l'église et suivons le cortège. Les voitures des membres de chaque famille s'alignent derrière la mienne. À mon grand étonnement, j'ai réussi à conserver mon calme et une certaine sérénité.

Au cimetière, debout face à la pierre tombale, un homme récite pour nous une dernière prière. Après, nous nous réunissons dans une salle à proximité. Un buffet nous y attend. Au menu : sandwiches sans croûtes, légumes autour d'une trempette, chips, petits pains fourrés, café, liqueur, gâteau et viandes froides. Je sirote un café à la table de mes parents quand ma fille me demande :

— Est-ce qu'on va toujours au cinéma, tantôt?

Merde! J'avais oublié ma proposition. C'était le moyen que j'avais trouvé pour qu'elle vive un peu mieux ce drame. Me voilà pris au piège. Je dois rejoindre Nathalie. Je plonge mon regard dans les grands yeux bleus de ma fille et réplique :

— Écoute, mon coeur, aujourd'hui, c'est impossible. Je déménage dans une nouvelle maison.

Elle fait la moue et dit :

— Tu me l'avais promis.

— Je sais, mais il y a eu du changement. Je te jure qu'on se reprend prochainement.

Aussi bien ne pas lui donner de date précise. Je me sens cheap de la laisser tomber. Mon téléphone sonne, l'écran indique le numéro de Nathalie. Je réponds :

— Tout est terminé, dit-elle, quand est-ce que tu viens voir ça?

— Je pars dans une demi-heure, gros max.

— OK. Je t'aime.

Je t'aime... comme si j'avais besoin de ça!

J'invente une raison pour quitter la salle. Laurie s'assied à la table de sa grand-mère Rondeau. J'explique le contexte à cette dernière, qui m'écoute sans intérêt. Elle est beaucoup plus satisfaite de savoir sa petite-fille avec elle qu'avec moi, *le meurtrier de sa fille*. Je secoue la tête. Qu'est-ce que j'ai pensé là? Pour quelle raison je m'accuse sans certitude? Les remords? Les regards foudroyants de mes anciens beaux-parents?

Je termine mon troisième café et embrasse ma fille sur le front avant de me faufiler vers la sortie.

La fête

Sans vérifier chaque recoin de la maison pour évaluer si cela me convient, je congédie les peintres, la décoratrice et Nathalie. Cette dernière, plus farouche et possessive que jamais, me fait jurer de la rappeler le lendemain. Si elle savait ce qui s'en vient. En pesant chacun de mes mots, d'un simple désir, sans répéter la même gaffe que j'ai fait auparavant avec Johanne, je vais l'expulser hors de ma vie. Son besoin incessant d'être rassurée quant aux sentiments éprouvés envers elle m'énerve.

Je me lave dans ma nouvelle douche en marbre. Je me rase, mets du gel dans mes cheveux et me parfume. Lorsque je sors de la salle de bain, la serviette autour de la taille, Lisette, la domestique à qui j'ai fourni un double de la clef de la maison, prépare le souper. Elle me salue. Je lui rends la pareille. J'avais songé à plutôt embaucher la jeune femme à la poitrine plantureuse et à la minijupe, mais je trouvais ça trop classique. Après quelques entrevues, Lisette me semblait compétente et honnête. Pour le moment, je me contente de l'expérience. Un jour, je formulerai peut-être ce fantasme cliché.

Pendant que j'avale les concombres de ma salade grecque, je me sens envahi par un sentiment de culpabilité à l'égard de ma fille. La facilité avec laquelle je m'en débarrasse n'est pas très glorifiant. J'aurais dû l'amener au cinéma et manger au restaurant. J'ai encore choisi la solution facile, celle qui

m'enlève le poids de mon autorité parentale. Lui affirmer mon amour n'est pas suffisant, je dois être présent et intervenir. Si Johanne était vivante, elle me l'aurait reproché sans peser ses mots.

Elle n'y est plus, donc j'agis comme j'en ai envie.

Mon repas est divin : un succulent filet mignon, avec des fèves, des carottes et des choux de Bruxelles. Tout ça servi avec un vin rouge italien exquis.

Je téléphone à Pat, Manu et Franck et leur dis d'être prêts à vingt-deux heures.



Je contacte Saint-Jean et lui dicte ma commande. Je déguste une bière lorsque j'entends le carillon de la porte jouer son refrain. Saint-Jean prend l'argent avant de me remettre les sachets. Je suis devenu son meilleur client. Tellement qu'il se déplace pour me servir. Peu après, une limousine blanche stationne en face de la maison. Le conducteur, vêtu d'un smoking et d'un nœud papillon noir, se présente à moi. Je lui indique l'adresse des trois résidences où il devra aller cueillir mes amis. Il hoche la tête et m'ouvre la portière arrière. L'intérieur est dissimulé derrière des vitres teintées et comprend deux télévisions avec écran sept pouces, des haut-parleurs avec musique appropriée, c'est-à-dire du bon rock lourd et pesant, des bancs en cuirs et un plancher recouvert de tapis. Il y a un petit réfrigérateur contenant plu-

sieurs bouteilles de champagne et des canapés garnis d'une mousse au saumon fumé ou aux crevettes.

Pat est le dernier à embarquer dans la limo. Il s'assied et me dit :

— T'es malade, *man*, ça doit coûter une fortune.

— Pat a raison, renchérit Manu, on va juste aux danseuses pis à la vitesse que tu dépenses, t'auras pu rien avant la fin du mois.

Je vide ma flûte de champagne et rétorque :

— Les amis, cassez-vous pas la tête. Ce soir, on fête!

Sur ce, je fais sauter le bouchon d'une autre bouteille et en verse à tous, moi inclus. J'ai payé le nécessaire pour avoir une courte balade dans les rues de la ville. Ce n'est pas pour admirer le paysage, mais plutôt pour nous geler la face, boire et s'amuser comme des ados. Trente minutes plus tard, la limousine tourne dans le stationnement de *L'Armée de minois*. Le chauffeur fait le tour de la bâtisse et gare la voiture à l'entrée du bar. Il sort nous ouvrir la portière. Le *bouncer*, un colosse chauve d'environ six pieds quatre pouces et trois cents livres d'amour, avec le teint si blême qu'il a l'air malade, reste indifférent à la vue de notre flamboyante arrivée.

Bien que, deux ans auparavant, l'établissement ait subi de graves dommages lors d'un incendie criminel, la structure extérieure est demeurée intacte et anonyme. Seule la fameuse affiche lumineuse violette et jaune, au dessin ombré d'une femme magnifiquement roulée, indique la nature du commerce.

Nous remettons nos manteaux au préposé du vestiaire et le placier nous conduit à une table proche de la scène. Pendant ce court trajet, nous ne pouvons nous empêcher de regarder la danseuse se déhancher languoureusement autour de l'un des deux poteaux, sous les notes de la chanson *My Own Prison*, du groupe Creed. Elle est vêtue d'un simple déshabillé transparent et d'une petite culotte rouge qui lui cache à peine les fesses. J'admire ses seins naturels qui, à son grand avantage, ne font pas la moitié de son poids total. Elle marche avec des talons à aiguilles d'au moins six pouces et se déplace d'une extrémité à l'autre des planches en scrutant chaque client ensorcelé à la vue de ses formes parfaites. Je *tip* le placier et commande, pour moi et mes amis, un pichet de bière. Le D.J. annonce que la séduisante Ève va revenir pour la deuxième partie de son spectacle et nous propose d'accueillir la ravissante Ginger. La jolie serveuse, une blonde à la chevelure aux mèches noires et à la poitrine trop volumineuse pour son petit soutien-gorge, dépose son cabaret sur notre table. Elle place les verres devant nous et met le pichet au centre. Je tends un billet vert et lui donne un pourboire aussi généreux que ses seins double D.

La soirée se déroule agréablement. Il ne reste plus une place autour de la scène. Les derniers clients doivent demeurer debout. Dans un va-et-vient incessant, les danseuses amènent ces messieurs dans un corridor situé au fond, à droite. Elles montent un escalier et empruntent un étroit couloir jusqu'aux

isoloirs. C'est à cet étage que le D.J. et un homme d'une quarantaine d'années ont leurs quartiers. Le regard sérieux, ce dernier observe le spectacle, quelquefois distrait par des filles qui viennent lui rendre visite à la fin de leur représentation.

Nous avons bu trois pichets. Il est temps de profiter des spécialités de la maison. Trois danseuses nous ont abordés, mais elles ne nous intéressaient pas. Pat a trouvé celle qui le fait bander. Dès notre arrivée, il n'avait d'yeux que pour elle. La sensuelle Lydia, comme l'introduction le stipulait, est une grande blonde aux cheveux courts et aux pattes athlétiques. Elle en est à la seconde partie de son show et nous expose lentement tous ses charmes. Elle a tôt fait de remarquer que mon ami semblait sous hypnose. Entraînée par la mélodie de Kid Rock et de son succès *Only God knows why*, Lydia le fixe d'un intense désir simulé. Elle se couche devant lui, ouvre les jambes et écarte avec ses doigts les lèvres de son sexe rasé. Si elle n'arrête pas, il risque de s'évanouir d'envie. Je secoue deux cents piastres sous son nez.

— C'est à toi. Va t'amuser!

Il essuie son front humide et répond, sans détourner le regard de sa préférée :

— T'es sérieux, *man*?

— Dès qu'elle a fini, tu montes avec elle.

Il me remercie, visiblement mal à l'aise, mais content. Jaloux de cette générosité, les deux autres me dévisagent sans retenue. Lydia termine son nu-

méro. Elle rejoint Pat. Ils échangent quelques mots. Elle le prend par la main. Direction : le corridor des plaisirs ! Je *cale* mon verre et demande à mes amis :

— Laquelle vous voulez?

— Pardon? intervient Manu.

Je sais qu'il a compris. Je souris et rétorque :

— Vous n'alliez pas croire que je vous avais oubliés? Quelle fille vous fait *tripper*?

Franck en pointe une du menton.

— Moi, c'est la petite latino aux longs cheveux noirs et aux yeux noisettes. Elle a un puissant cul *racine*.

Je tends dix billets de vingt dollars à Franck. Sans perdre une seconde, il l'approche, a une brève discussion avec elle et monte aux isoloirs. Indécis, Manu scrute chaque fille comme s'il les évaluait pour un examen de contrôle de la qualité.

— J'hésite entre deux, confie-t-il en frottant ses joues avec sa main gauche.

— Faut choisir. Je pense pas que t'aïilles le droit d'en faire danser deux en même temps.

— Je sais bien. Elles sont toutes belles!

— C'est sûr.

Je lui donne le cash.

— Tiens, profite-en, je dirai rien à Mélissa.

Manu me remercie. Il arrête son choix sur une brunette à la robe entrouverte aux cuisses, dans le dos et à la hauteur des seins. Enfin seul. Sur laquelle vais-je balader mes mains? Une jolie blonde, yeux verts, teint basané, vêtue d'une nuisette descendant à

peine plus bas que les fesses, remarque ma solitude et s'assied sur la chaise à côté de moi. Elle se prénomme Candy. Nous parlons de tout et de rien. J'arrive finalement à la question qui me brûle les lèvres :

— C'est qui l'homme à la mezzanine?

— Lui avec les filles?

— Oui.

— C'est monsieur Duval, le propriétaire.

Je verse le fond du pichet dans mon verre et vide celui-ci d'un trait. Un audacieux projet germe dans mon esprit. Candy n'a pas l'occasion de continuer la conversation, puisque je lui propose de faire un tour au deuxième étage. Juste avant, j'intercepte la serveuse et lui demande de réserver nos places. Je lui dis de servir une bière au premier gars qui reviendra des isoloirs. Je paie l'addition à l'avance.



Surprenant, la vitesse avec laquelle j'ai dépensé trois cents piastres. Candy fait ce métier pour financer ses études. En tout cas, c'est ce qu'elle m'a raconté. Physiquement, elle me rappelle l'une de mes ex : Jessica Finn. À l'époque, j'étais en plein buzz, gelé à plein temps. Je consommais depuis un bout, mais jamais autant. Ça coïncidait avec la création de mon premier *band*, Devil Crew. Nous rendions hommage au heavy métal. Pendant que certains pratiquaient le hockey ou le football, d'autres, comme

moi, s'adonnaient à la musique. Nous avions un objectif commun : attirer les filles. Les soirs de show, elles venaient nous voir, parfois pendues au bras d'un sportif.

C'était après, le vrai spectacle.

Vincent Simard, le drummer, nous invitait souvent chez lui, au sous-sol. Et là, la débauche commençait. La vie de *rock star*, quoi! Sexe, drogue et alcool! Ses parents ne disaient jamais rien. J'en ai viré des sincères, qui sont presque toutes oubliées. J'étais soit trop saoul, soit trop gelé, ou les deux. Jessica était belle en maudit. Nos corps ont fusionné. On *loafait* nos cours pour fumer et forniquer. Une puissante machine à party. Elle se moquait pas mal de l'école et de son avenir, exactement comme moi. Avec elle, pas un jour je n'ai été à jeun. Elle s'habillait toujours sexy. Nous nous sommes fréquentés pendant trois ou quatre mois. Je la soupçonnais de flirter avec Jeff Careau, le capitaine de l'équipe de hockey. Ce paquet de muscles avait la cote chez la gent féminine. Un soir, il exécuta un strip-tease pour impressionner les filles, dont ma blonde. Je devins rouge de jalousie. Son truc fonctionna parce que Jessica me laissa pour sortir avec lui. J'étais furieux de m'être fait balancer. Ce n'était pas une peine d'amour, mais une peine d'orgueil.

Ils ont rompu le mois suivant.

Me revoilà au septième ciel. Je recommence ma jeunesse.

Ces isoloirs ont été bien pensés. Ils sont confortables et conçus comme une alcôve. Ils sont recouverts d'un doux tissu bourgogne et les coussins sont moelleux. Ce bar n'a pas perdu sa réputation, on y retrouve les plus belles boules en ville! Candy possède une poitrine ferme, des fesses dures et rondes, de grandes jambes et un ventre plat. Elle insère ses mamelons dans ma bouche et frotte sa cuisse contre mon entrejambe. Mon érection est telle que j'ai l'impression qu'elle va déchirer mon pantalon. D'un simple vœu, je pourrais avoir du sexe, sans crainte d'être dérangé. Cette option est à envisager d'ici la fin de la veillée.

Lorsque je déclare à Candy qu'il s'agit de la dernière *tonne*, elle me sourit. Elle me donne un bisou sur la joue et descend au rez-de-chaussée. Pour elle, avec un seul client, la nuit a été payante. Juste avant d'emprunter l'escalier, je me retourne et j'observe le mastodonte planté devant la salle privée du propriétaire. Qu'est-ce qui m'empêche de mettre mon projet à exécution? Je bifurque dans cette direction.

Je croyais avoir vu un simple colosse en sortant de la limo, j'ai fait une grossière erreur. J'ai le sentiment d'être un nain face au Géant Ferré. Ce monstre cache presque toute la porte. Considérant que je me tiens trop proche des quartiers privés, il appuie sa main sur ma poitrine et m'avertit :

— Les visiteurs ne sont pas admis.

Malgré l'imposante stature de l'homme, je conserve mon flegme et précise :

— Je viens parler affaires avec monsieur Duval.

Le gorille lève un sourcil, perplexe. Il hésite, semble réfléchir. Il n'a aucune idée de la réponse à me fournir. C'est un exécuteur, pas un penseur. Celui qui décide est derrière lui, avec deux jolies *pitou-nes* pendues à son cou.

— Attendez-moi ici, m'ordonne-t-il.

J'acquiesce d'un hochement de tête. Il justifie la raison de sa présence à son patron. Duval fait sortir les filles. Le garde revient me voir :

— Vous pouvez y aller.

Je m'approche de Duval. L'homme, le visage sévère, les cheveux bruns, courts et clairsemés sur le dessus, ne se retourne pas de sa chaise.

— Parle, me dit-il sèchement.

La froideur de son accueil me jette un frisson dans le dos. Je lance un regard circulaire pour essayer de diminuer mon stress. La pièce est agrémentée d'un cellier rempli à pleine capacité et les murs sont tapissés de plusieurs affiches signées par des vedettes de la porno qui ont foulé la scène. Un système de caméras de surveillance veille au grain; quatre écrans de télévisions montrent des images de l'enceinte du bar, dont un qui semble directement relié aux isolements. Un sofa en cuir et une table identique à celles où s'accourent les clients complètent le décor. Je m'assieds du côté opposé à Duval. La lumière tamisée m'empêche de bien voir son visage.

Le gardien est retourné se planter devant l'entrée, il nous observe du coin de l'oeil. En bas, j'aperçois mes amis, bières en main, contempler le spectacle en cours. Je me racle la gorge et tente une approche :

— J'ai une proposition à vous faire.

— Ça, je le sais déjà, Bruno me l'a dit. Parle.

Je prends une grande inspiration et souffle :

— Je voudrais acheter votre bar.

Duval reste de glace. Il trempe ses lèvres dans son martini et me répond :

— C'est pas à vendre.

— OK. J'aimerais alors utiliser votre concept pour en ouvrir un autre quelque part en ville. Une sorte de franchise, quoi.

Duval étire le cou afin de ne pas manquer le retrait du soutien-gorge de la danseuse. Toujours sans m'adresser le moindre regard, il continue sur un ton incisif :

— Tu penses que je gère un *McDo*?

Une bouffée de chaleur m'envahit comme si je bouillais dans un sauna habillé de vêtements d'hiver. Je n'ai aucune réplique à lui fournir. Je ne suis pas un homme d'affaires. Je ne connais rien en business, encore moins au monde des danseuses érotiques. Des articles de journaux ont relaté, voilà quelques années, l'arrestation de Duval et le tumulte causé par cet événement. Il avait été accusé de trafic de drogues et de possession d'armes et d'avoir entretenu un réseau de prostitution dans son bar. L'incendie qui a ravagé *L'Armée de Minois* serait un acte crimi-

nel relié à un règlement de comptes. Duval est un bandit, un criminel, un extorqueur, un professionnel de l'escroquerie, et peut-être davantage! Je me suis mis les pieds dans les plats pas à peu près en décidant de venir lui parler. Je devrais peut-être faire un vœu, ça réglerait le problème, mais je me retiens. Duval s'allume une cigarette et conclut notre rencontre :

— Écoute, le comique, t'as eu du fun à soir avec les filles. Retourne voir le spectacle pis viens pu m'emmerder avec tes niaiseries. Bruno va te raccompagner.

Il agite l'index, son gorille comprend le message et s'avance vers moi. Ça ne peut pas finir sans entente. Je dois faire une offre qu'il ne pourra refuser. Je cherche. Je ne trouve rien. Je deviens insistant et arrogant :

— Attendez, je suis très sérieux. Je connais vos antécédents, tous les médias en ont parlé.

Duval grogne un blasphème. Le regard menaçant, je distingue nettement ses yeux bruns et sa petite cicatrice au-dessus de l'arcade sourcilière gauche. Il dépose un revolver sur la table. Ça y est, je vais pisser dans mes culottes!

— Parfait, le clown, voilà l'occasion de connaître mes méthodes!

Le gorille m'agrippe par la nuque et d'une seule main, me soulève de ma chaise, qui bascule sur le tapis. À cet instant, je pourrais crier en direction de tous les clients afin qu'ils remarquent les manières

brutales de l'homme de main de Duval, mais aucun son ne sort de ma gorge. Je gesticule dans l'espoir qu'il lâche prise. Échec. Bruno m'assène un coup de poing derrière le crâne. Je chute, ma vision est obstruée par des dizaines d'étoiles. Il m'attrape par les épaules et me soulève comme un oreiller. Pour lui, je ne suis rien d'autre qu'un gêneur, un poids plume à qui il doit infliger une sévère correction.

D'un puissant coup de pied, il ouvre la porte de secours qui donne sur l'arrière de la bâtisse. Je suis instantanément saisi par le froid de cette nuit de février. Malgré ma vue gênée par des points blancs, je réussis à lever la tête et comprends que l'homme se dirige vers une Cadillac noire. Une voiture de police circule tranquillement sur le boulevard. Je souhaite que quelqu'un intervienne.

Ça n'a pas marché. La voiture n'a même pas ralenti. Je me croyais intelligent quand j'ai dit à Pat : « Je veux juste que la police me laisse tranquille. » Voilà le résultat!

Le gorille ne va pas vraiment faire ce à quoi je pense? Ça arrive seulement dans les films, ça! Malheureusement pour moi, il procède comme je le redoutais : il me balance dans le coffre de la voiture.

La portière se referme, le moteur ronronne et l'auto recule.

J'apprends qu'il n'est pas confortable de voyager dans un coffre de *char*. Ma douleur derrière la tête a diminué un tantinet, mais la noirceur, le froid et l'anxiété font augmenter mon rythme cardiaque.

Je cherche le levier pour ouvrir le coffre, je ne le trouve pas. Où m'emmène-t-il exactement? Je gagerais un vieux deux que l'homme se dirige vers un endroit discret, mais où? La voiture tourne, s'arrête, roule dans un nid-de-poule, bref, aux yeux de n'importe qui, c'est un parcours banal.

Ça ne l'est pas.

La Cadillac s'immobilise. La sueur perle à mon front. Ça y est, il vient me chercher. Je sens les battements de mon cœur résonner dans mes tempes et des pulsions jusqu'au bout de mes orteils. Je crie. Le son est d'abord étouffé à l'intérieur et s'évanouit dans la nature quand le coffre s'ouvre. Un courant d'air glacial effleure mes joues. De sa grosse main droite, le gorille me prend par la gorge et me sort avec violence. Mes hurlements cessent net. Avec un pied-de-biche, il me donne un six pouces dans l'abdomen. Je me replie et me lamente, je vacille et je m'agenouille dans la sloche.

Je suis entouré de hautes montagnes de neige. Dans quel secteur de la ville sommes-nous? Je me relève. Je reçois un solide crochet de droite qui me casse une dent. Je m'affaisse à nouveau et crache dans un filet de sang et de salive. Il ne me laisse pas l'occasion de reprendre mon souffle. J'encaisse un coup de pied dans le ventre. Je tente alors de me sauver à quatre pattes. Mauvaise idée. Il me frappe sur la colonne avec sa barre à clou et enchaîne avec un autre élan dans l'estomac. J'halète bruyamment. Je goûte le sang dans ma bouche. Mes côtes me font

souffrir. Je me couche sur le dos, mais ne réussis plus à remuer un seul membre. Ce massacre doit cesser :

— Arrête, j'ai compris.

— Ta gueule!

— Je veux vivre, comprends-tu?

— J'ai dis de fermer ta câlce de gueule.

Il me donne un troisième coup de pied dans le ventre. Je me recroqueville en position fœtale. Je poursuis la conversation, même si mon assaillant refuse de m'entendre :

— J'ai été assez patient, le gros. Si tu continues, un jour, je vais vous faire payer ça, à toi et à ton boss.

Mes paroles font enrager mon ennemi. Il perd les pédales. J'encaisse un, deux, trois, quatre coups de barre à clous, peut-être plus. J'ai des ecchymoses partout. Je me couche sur le dos et regarde Bruno avec un sourire narquois.

— Tu pourras pas me tuer! Je veux être immortel. Immortel comme un dieu!

Mon délire soudain augmente la colère du gorille. Je pouffe de rire. Ça me fait mal au ventre. J'ai des côtes cassées, c'est sûr. Je hurle à m'époumonner :

— Trop tard, le cave, tu peux plus me tuer. **COMPRENDS-TU ÇA, TU NE PEUX PAS M'ÉLIMINER!**

J'éclate de rire, la gueule pleine de sang.

Bruno glisse sa main droite sous son veston et sort un pistolet. Il s'approche de moi et pointe le canon au milieu de mon front. Ma peur, qui devrait pourtant être à son paroxysme, s'estompe.

Elle est remplacée par la folie.

La folie de mourir.

Il appuie sur la gâchette.

La vie

— Ça va, l'jeune?

J'ouvre les yeux avec peine. Mes paupières sont lourdes comme des murets de béton. J'ai la sensation qu'on a joué au ping-pong avec ma tête. La douleur ne s'est pas totalement dissipée. Le vrombissement du moteur des camions et le vacarme produit par la bascule de leur benne me cassent les oreilles. Devant moi, un homme grassouillet d'une cinquantaine d'années m'observe avec curiosité. La cigarette au bec, il se gratte l'entrejambe en attendant ma réponse.

— Où c'est que je suis? je demande.

— Dans un dépôt à neige. T'es vraiment chanceux, l'jeune. Un gars t'as vu à la dernière minute, sinon il te roulait dessus. T'es plein de sang dans la face, l'jeune. Faut aller à l'hôpital.

J'ignore sa recommandation.

— Il est quelle heure?

Il consulte sa montre avant de répondre :

— Six heures douze.

Je suis resté inconscient environ trois heures. Le camionneur m'explique que la capacité maximale du dépôt a presque été atteinte et qu'ils sont sur les lieux pour faire un peu de manutention. Je m'en contrebalance! Pourquoi n'étaient-ils pas là quand le gorille s'est défoulé sur moi? Je me tâte le front. Rien, sauf du sang séché. Mes douleurs au ventre et aux côtes ont disparu. À maintes reprises, l'homme

tente de connaître la raison de ma présence. Je contourne ses questions en baragouinant par des choses imprécises. En gros, ça se résume à : « j'étais chaud et je me suis égaré ici. » Il retourne dans la cabine de son *Mack* et m'amène un vieux manteau des Sénateurs d'Ottawa. Pour un gars couché en chemise dehors, en plein hiver, je me sens étrangement bien. Certes, mes mains sont rougies par le froid, je n'éprouve aucune misère à bouger mes doigts.

— J'ai appelé la police, m'informe le camionneur. J'ignore pourquoi ils ne sont pas là.

Moi, je comprends.

— Viens-tu te réchauffer dans le camion, l'jeune?

J'acquiesce par simple politesse. Mon cerveau sait que je me les gèle, mais mon corps prétend être aussi à l'aise que sur une plage à Cayo Coco. Le quinquagénaire entre dans l'habitacle. Je prends place sur le siège du passager. Il monte le chauffage au maximum, s'allume une cigarette et boit une gorgée de café qu'il avait laissé dans un porte-gobelet. Nerveux, il regarde dans toutes les directions. Aucune autopatrouille n'arrive. Visiblement impatient, il déclare :

— D'la marde, on sacre notre camp!

Je hoche la tête et tourne mon regard vers une souffleuse affairée à rejeter la neige au sommet d'une montagne. Malgré tout ce que j'ai consommé,

je me rappelle parfaitement de la nuit dernière. Puis-
sant fiasco!

— Moi, c'est Paul-Émile. Pis toi? s'informe le
chauffeur.

— Richard.

— On va à l'hôpital, Richard?

— Non.

— C'est toi le chef ! Je te dépose quelque part,
d'abord?

— Débarquez-moi au taxi le plus proche.

Paul-Émile agite la palette de sa casquette des
Yankees de New York. Je prends ça pour un accord.
Il dirige son camion vers le premier taxi stationné
qu'il croise. Je le remercie de sa bienveillance.

Rendu chez moi, je salue Lisette, qui est oc-
cupée à effectuer des tâches ménagères. Elle me
demande si je désire déjeuner. Non merci, je n'ai pas
faim. Dans l'immédiat, j'ai besoin d'une bonne dou-
che et de dormir. Elle retourne à son ouvrage. Aucu-
ne question quant à mon état physique. J'aime bien
sa discrétion.

L'eau propulsée par les jets masse chaque partie
de mon corps et me permet de réfléchir. Qu'est-ce
qui est arrivé pour que ça vire de même? Pourquoi
m'a-t-il menacé et a ordonné à son gorille de me
sacrer une volée? Duval est-il aussi désaxé que les
journaux l'affirment?

J'espère que mon cellulaire n'est pas tombé de
la poche de mon pantalon. Il y est! J'ai sept messa-
ges sur la boîte vocale et mon afficheur indique dou-

ze appels entrants de Nathalie depuis hier. Un bref regard dans le miroir me confirme une cicatrice au milieu du front. Mes lèvres reprennent peu à peu leur grosseur normale. Toutes mes dents sont à leur place.

J'éteins mon téléphone et je me glisse sous les couvertures.



Je suis réveillé par le bruit de la souffleuse du voisin. Je grogne mon mécontentement, en apercevant l'heure, je me calme : dix-huit heures trente. J'enfile un tee-shirt et me regarde de nouveau dans le miroir. J'ai bonne mine. Mes couleurs sont revenues. Je n'ai plus les yeux rouges ni d'ecchymoses. Un coup d'œil à mon cellulaire m'informe de trente-deux appels manqués, dont trente de Nathalie. Elle est folle! C'est moi qui déciderai du moment où je la contacterai, pas elle! J'ai aussi un message de Laurie. Elle désire me parler. Je n'ai pas l'esprit à discuter. Je l'efface. L'autre coup de fil est de Pat.

Lisette sert le souper : des langoustines et des crevettes à l'ail sur un lit de riz. Je mange sans appétit. À la fin de mon repas, je décapsule une bière avant de rejoindre Pat :

— Tu voulais que je te rappelle?

— Oui, *man*. Où t'étais, hier?

Surtout, ne rien lui dire.

— J'étais parti avec une danseuse.

— Sans joke, *man*?

— Oui, on a *trippé* en maudit.

— T'es chanceux, *man*. Y avait de la femme pas à peu près!

Parfait, il m'a cru. C'est le moment de poursuivre sur un sujet différent :

— Comment êtes-vous rentrés?

— Ben, à trois heures, on a conclu que tu ne te pointerais plus. On est revenus en taxi.

Tant mieux, ils se sont organisés sans moi. Je me frotte les tempes avec les paumes. Ce Duval ne doit pas devenir une obsession. J'ai survécu, c'est le principal. Pat rompt ma réflexion :

— T'es correct, *man*?

Ne pas lui montrer mon inquiétude.

— Tout est beau! Écoute, j'ai pas vraiment le goût de parler pis comme vous m'avez dit hier, à la vitesse que je dépense, j'aurai plus rien à la fin du mois. Je pense que je vais prendre un rendez-vous avec un conseiller financier pour m'aider à gérer ça.

— Sage décision, *man*. On se reparle, *ciao*!

Je ne pouvais rien lui expliquer. Pas maintenant, du moins. Cette histoire de vœux demeure mon secret. Moi aussi, je serais incrédule si mon ami m'affirmait posséder un tel don. Le téléphone joue la mélodie indiquant que j'ai un appel entrant. Je consulte l'afficheur. C'est Nathalie. Pourquoi m'appelle-t-elle encore? Elle n'a pas compris que je désire avoir la sainte paix?

La famille

Cinq mois se sont écoulés depuis la débandade au bar de danseuses. Je me suis calmé les nerfs en ce qui concerne les activités et les sorties. J'ai plutôt voyagé dans le Sud : au Mexique, à Cuba et en République Dominicaine. J'ai fait ce dernier voyage en compagnie de Laurie, durant la semaine de relâche. Si j'additionne les trois fins de semaine où elle a couché à la maison, ç'a été l'un de nos rares moments ensemble. J'ai confié le calcul de mes finances à un comptable. Son constat est irréfutable; à ce rythme, d'ici la fin de l'année, je n'aurai plus une cenne. Ce qui veut dire que je devrai oublier ma cabane luxueuse, la bonne, le tourisme, la Mercedes, les partys.

J'ai souhaité devenir milliardaire, mais le solde de mon compte en banque est demeuré inchangé.

Pourquoi?

Nathalie me harcèle à tous les jours. Un lundi après-midi, sans avertissement, elle s'est pointée à la maison. Je trempais dans mon spa en buvant du vin rouge avec deux jolies demoiselles. Elle n'a pu s'empêcher d'enlever tous ses vêtements, de se glisser dans l'eau et de me faire l'amour, sous les yeux incrédules des beautés autour de moi. Ce n'était pas déplaisant, mais quand tu as la liberté de choisir entre toutes les femmes de la planète, tu ne te limites pas qu'à une seule.

En revenant de la boîte aux lettres, je jette un œil à ce que l'on y a déposé. Des factures, de la publicité, des offres supposément incroyables. C'est le recyclage qui va hériter de cette belle paperasse. Une enveloppe attire alors mon attention. L'adresse de l'expéditeur indique que la lettre provient de ma tante Colette et de mon oncle Armand. Je l'ouvre. Ils m'invitent à leur anniversaire de mariage : des noces d'argent.

Voilà ma chance de revoir celle dont j'ai perdu la trace : mon adorable cousine Émilie. Mon imagination s'active. J'ai la chance d'espérer entretenir de nouveau une relation avec elle, même après ces années éloignées l'un de l'autre. Je n'agirai pas comme avant, c'est-à-dire que je ne ferai pas le *creton* et je ne resterai pas dans mon coin à cause du tourment dû à l'impossibilité de la toucher. Je scelle l'enveloppe contenant le carton-réponse et la poste la journée même.

Émilie avait quatorze ans lorsque j'ai vraiment commencé à *tripper* sur elle. Mon béguin débuta avec la naissance de ses jolis petits seins, de sa taille affinée et de ses jambes parfaites. Elle se transformait en véritable déesse. Elle aimait beaucoup le sport. À sept ans, elle s'adonnait au soccer. Vinrent ensuite la danse et la natation. Ma mère m'obligea à être présent lors d'une compétition. J'ai protesté. Je voulais flâner avec mes amis, écouter de la musique, fumer, boire et m'amouracher des filles qui se te-

naient avec nous. Maman tentait de m'intéresser à quelque chose de constructif.

Les épreuves de natation m'indifférait. Je regardais passivement les garçons et les filles nager ou plonger dans l'eau en exécutant les figures exigées.

Jusqu'à ce qu'Émilie se place au bout du plongeon.

Coup de foudre!

Ce maillot de bain bleu et blanc restera gravé à jamais dans ma mémoire.

Elle était LA jolie fille du groupe.

Un jour, la chance m'a souri. Nous nous sommes retrouvés seuls dans la piscine, chez elle. Les adultes s'amusaient à jouer aux cartes à l'intérieur. Elle avait quinze ans, j'en avais vingt-quatre. La déshabiller des yeux m'excitait. Ma libido atteignit son paroxysme. C'était un dur combat entre le ça, le moi et le surmoi. Toutes mes valeurs en furent bouleversées. J'ignore comment j'aurais résisté si elle m'avait fait des avances. Nous avons joué dans l'eau, mes mains sur ses hanches, sans plus.

Je m'en veux d'avoir raté cette occasion de lui révéler mes sentiments.

Survint alors une chance inouïe : une invitation au baptême du premier enfant de notre cousin aîné, Jean-Sébastien. Une semaine avant la cérémonie, je me suis demandé sans arrêt ce que pouvait avoir l'air Émilie. Les années précédentes, je l'avais entrevue lors de soirées familiales. Malheureusement, il y

avait toujours trop de monde et cela m'empêcha d'agir à ma guise.

J'avais vécu la mode des cheveux crépés en pompon à la Samantha Fox, des gilets en coton ouaté *Original au Coton* et des jeans tellement serrés qu'on pouvait lire sur les lèvres « du bas ». Comment les pantalons taille basse, le g-string exhibé à la vue de tous et la camisole montrant le nombril popularisés par les Britney Spears de ce monde allaient-ils embellir ma cousine?

Le résultat? Émilie se révélait sexy, jolie et ravissante.

Je ne compte plus les fois où je me suis masturbé en songeant à elle.

La situation devint en quelque sorte un cauchemar lorsqu'elle me présenta son chum, quelques mois plus tard. Nous fêtions la Saint-Jean-Baptiste au chalet de ses parents. J'étais jaloux. Émilie m'appartenait. J'avais bu une quantité astronomique de bière et lui racontais n'importe quoi dans l'espoir de me montrer intelligent. Nous étions seuls, sur le quai au bord du lac, là où personne ne viendrait nous déranger. Nous entendions la famille chanter des classiques du folklore québécois comme *Mon Joe* de Paul Piché et *Bobépine* de Plume Latraverse. Émilie était calme et attentionnée. Sa voix sonnait comme une mélodie à mes oreilles. J'ai cru qu'elle s'intéressait à moi et je tentai de l'embrasser. Elle fut surprise par mon geste, qu'elle repoussa sans aucune violence ni panique. Sans lever le ton, elle

m'expliqua que mon comportement était provoqué par mon état d'ivresse. D'après elle, cela altérerait mon jugement. Pris d'un grand malaise, je m'excusai.

— C'est pas grave, chuchota-t-elle.

Elle me fit la bise sur la joue et rejoignit les autres. J'étais désespéré. Quelle déception. C'était elle que je voulais. En 1957, rien n'avait empêché Jerry Lee Lewis d'épouser sa jeune cousine, au risque de détruire sa carrière. En plus, il y avait des similitudes entre son histoire et la mienne puisque j'étais musicien. Inconnu, mais musicien quand même. Pourquoi moi? Pourquoi un simple quidam ne pouvait-il pas profiter de l'amour que cette femme pouvait donner? Pourquoi était-elle dans ma famille?

Aucun autre événement n'est survenu et je n'ai plus revu Émilie depuis cet incident. C'est peut-être moi qui, inconsciemment, évitais de la revoir. Aux dernières rumeurs, qui datent d'il y a un moment déjà, Émilie a continué la danse. Aucune compétition, seulement bouger pour garder la forme. Il reste à savoir si sa beauté était éphémère. L'occasion de renouer des liens me rend euphorique, surtout avec ce nouvel atout que je possède.



Deux jours avant la cérémonie, ma mère m'appelle pour s'informer de l'adresse exacte du lieu de la réception. Elle en profite pour insister sur

la présence de Laurie. Devant mes réticences, elle s'obstine à m'expliquer pourquoi elle doit nous accompagner :

— Laurie fait partie de la famille, c'est normal qu'elle participe.

— Je veux fêter. Je pourrai pas, si elle vient.

Je sens ma mère vexée par mon manque d'instinct paternel. D'une voix acerbe, elle me répond :

— Je peux m'en occuper, si elle te dérange autant.

À quoi pense-t-elle? Bien sûr que ça m'indispose. Si Laurie demeure constamment autour de moi, il me sera impossible de courtiser Émilie. Quand nous allons arriver, elle sera si gênée qu'elle risque de faire la *baboune* et d'avoir l'air d'une tarte pendant un moment. J'entends déjà les invités formuler des commentaires insignifiants du type « comme elle a grandi », « elle ressemble de plus en plus à sa mère » ou « elle doit être au secondaire ».

Johanne. Je deviens pensif dès que je prononce son nom. Je ne peux me convaincre qu'il s'agit d'une bourde de ma part, ni me pardonner qu'elle est morte à cause de mes paroles idiotes. Par pure frustration, j'ai fait disparaître la personne la plus importante pour ma fille. Ça prouve mon incapacité à prendre soin de celle-ci. À la tombée du jugement, j'étais révolté par le manque d'impartialité du juge. Le temps semble lui donner raison, Johanne devait avoir la garde exclusive.

Cet entretien doit cesser :

— Tu t'en occuperas!

— Franchement, Richard, t'es pas capable de garder un œil sur elle? Laurie n'est plus un bébé.

— Je te demande un service.

Je dois l'avouer, Laurie est assez autonome pour son âge et maman n'aura aucune difficulté avec elle. Pas de chance à prendre, je dois m'assurer qu'elle ne me coupera pas la parole pendant une discussion avec ma cousine. Quand Laurie devient à l'aise, elle est sociable et enjouée. Elle s'amusera avec les autres enfants de son âge, cela ne m'inquiète pas.

Mon attitude exaspère ma mère. Elle soupire avant de me donner son aval. Lorsque je crois qu'elle a terminé, maman enchaîne avec une morale dont elle seule a le secret :

— À agir comme ça avec ta fille, un jour, elle va te le remettre en pleine face pis tu ne l'auras pas vu venir.

— Oui, oui, c'est ça, bye!

Je raccroche. Je sais qu'elle a raison. J'espère repousser l'échéance pendant encore très longtemps.



Il y a plusieurs avantages de célébrer des noces d'argent. Primo, les mariés sont à l'aise financièrement. Ils n'ont plus besoin de cadeaux comme un lave-vaisselle ou un grille-pain. Deusio, la famille a grossi. Les cousins, les cousines et leurs *flos* mettent

de la vie et c'est plaisant. Maintenant que nous sommes adultes, nous faisons partie des souvenirs et des anecdotes impérissables de nos enfants. Tertio, les souvenirs de ces fêtes en compagnie des filles de ma tante sont *priceless*: Josée et bien sûr, Émilie. Josée est ma cadette d'une année et elle a eu deux filles : Catherine, quatorze ans et Marie-Soleil, onze ans. Avec Jonathan, son conjoint depuis vingt ans, elle a décidé tôt de fonder une famille. Il a un emploi payant dans la business de son père.

Émilie n'a pas d'enfant et notre différence d'âge ne m'a pas aidé à entretenir une relation stable avec elle.

La famille du Saguenay se fait attendre. Ils sont arrivés hier et ont probablement commencé les célébrations à l'hôtel. Armand a reçu un appel sur son téléphone portable; en route, ils n'ont pas pris la bonne sortie et ils sont perdus. Mon oncle a envoyé Josée pour les dépanner. Je ne vois pas Émilie. Elle doit superviser le déroulement des opérations à l'intérieur de la magnifique maison d'époque, le temps de figoler les derniers détails.

La location de cette résidence coûte une petite fortune. Sa réputation d'excellence est répandue partout en province. Je voulais que la réception suivant le baptême de Laurie ait lieu ici, mais j'en avais pas les moyens. Près de l'entrée principale, on peut voir des centaines de fleurs multicolores et d'arbustes soigneusement taillés. Dans la cour, un carré de sable, des balançoires et des canards que les

enfants nourrissent. La maison fournit des services tels que la préparation de nourriture et du personnel pour servir celle-ci et pour tenir le bar. La disco-mobile est offerte aux frais des clients. Avec l'époustouflante vue sur la ville de Québec, sur l'île d'Orléans et sur le fleuve Saint-Laurent, l'emplacement à lui seul justifie la grosse somme demandée pour réserver et louer les lieux.

Au moins cent personnes sont attendues. Le soleil collabore à la magnificence de la journée. Mes oncles Réal et Raynald, toujours inséparables lors de ce genre d'activités, sont *chaudasses*. Leurs femmes, Pauline et Lucienne, sirotent un verre de champagne en compagnie de quelques convives. Mes grands-parents se sont réfugiés à l'ombre offerte par un arbre. Ma mère se promène parmi tout ce beau monde. Laurie a déjà rejoint les jeunes dans la section réservée aux enfants. Les autres invités présents sont des amis, des collègues de travail et des gens que je ne connais pas. Des ballons avec l'inscription « 25 ans » sont attachés sur chaque colonne du balcon et sur les tables à manger extérieures. Un serveur en smoking m'offre une flûte de champagne. J'en prends une. On m'interpelle :

— Salut.

Je reconnais cette voix, c'est Mélanie. Nous nous rencontrons qu'en des circonstances comme celles-ci. Elle a déménagé à Montréal afin de compléter ses études en médecine, à l'Université McGill et a élu domicile dans la métropole. Les seules nou-

velles que je reçois d'elle sont de rares courriels aux propos laconiques. La dernière fois qu'on s'est vus, c'était aux obsèques de Johanne.

Johanne. Pourquoi revient-elle toujours dans mes pensées?

Mélanie a un caractère à l'opposé du mien; elle est travaillante, dynamique, disciplinée, persévérante et déterminée. Elle s'est rendue là où elle le voulait et non pas à quelque part par défaut. Certes, elle a eu ses moments de folie. Elle a souvent imploré mon aide pour lui fournir un alibi lorsque savait qu'elle désobéissait aux règlements de nos parents, mais ça n'a pas duré longtemps. Pour en arriver où elle est, elle a dû prendre le taureau par les cornes, passer des nuits blanches à étudier et faire une croix temporaire sur les sorties. Après de longues années de labeur, elle a obtenu son diplôme avec tous les honneurs que cela engendre.

Je souris en guise de salutations. Mélanie refuse le champagne offert par le serveur. Elle fouille dans sa sacoche et sort son inséparable paquet de cigarettes. Elle en insère une entre ses lèvres, l'allume, pousse la fumée vers le ciel, envoie la main à sa nièce avant de me demander :

— En forme?

— Oui... ça feel.

— Ça fait un bout que tu m'as pas écrits.

— J'étais pas mal occupé de ces temps-ci.

— Maman m'a dit que ça va assez bien financièrement.

- Pas pire.
- T'as gagné à la loto?
- Oui.
- Combien?
- Beaucoup.

Mélanie tire sur sa cigarette. Je saisis l'occasion pour inverser les rôles et ainsi devenir celui qui questionne :

- Ton chum est où?
- Il jase avec Sébas.

Elle a plus d'affinités avec lui qu'avec moi. J'ai rapidement perdu l'avantage de la conversation, Mélanie poursuit sur sa lancée :

- Travailles-tu?
- Pas encore.

Elle pousse un soupir. J'ignore le nombre d'heures exactes qu'elle doit se taper aux urgences de l'hôpital où elle travaille, mais c'est sûrement astronomique. Autant que la dette qu'elle a accumulée pour compléter sa formation. Le vouloir, d'un simple souhait, je pourrais rembourser son prêt. Je vais me garder une petite gêne, elle ne le mérite pas tant que ça. Mélanie enchaîne :

— Maman m'a montré des photos de ta maison. C'est très beau! Elle m'a expliqué ton rythme de vie. Elle s'inquiète pour toi. Elle ne sait rien de tes occupations. Tu es devenu un inconnu pour elle. Tu penses rouler longtemps avec cet argent?

- On pourrait discuter d'un autre sujet?

Pourquoi parler de fric? J'en ai, un point c'est tout. Ce n'est pas ses affaires ni celles de maman. Je l'envie d'avoir réussi sa carrière et je ne l'écœure pas avec ça. Pure jalousie? Oui. Pourtant, je n'ai aucun intérêt à retourner sur les bancs d'école. J'ai un pouvoir qui me permet de combler certaines lacunes.

Ma flûte est vide. J'ai soif. Voici la meilleure façon de me faufiler loin de ma sœur :

— Je file au bar. Tu veux quelque chose? Bière, apéritif, champagne?

— Non merci. Écoute, tu sais que maman t'aime. Tu l'évites et tu lui caches des choses. Elle n'est pas folle, elle te connaît. L'argent te brûle dans les mains. Dans trois mois, tu vas avoir quarante ans. Sans emploi, sans projets, sans avenir.

Je fronce les sourcils. Elle écrase sa cigarette dans un cendrier et conclut :

— Nous voulons t'aider avant qu'il ne soit vraiment trop tard.

J'ai mon voyage! Ma sœur qui s'inquiète de mon sort. *Maman numéro deux*. D'accord, j'ai des sentiments fraternels pour elle, nous avons le même sang, c'est tout. Ma mère aurait probablement souhaité que je devienne fonctionnaire, col bleu ou syndiqué dans une *shop* avec un fonds de pension. Elle a insisté pour que je termine mes études secondaires. Je ne l'ai pas écoutée. Elle doit accepter mes décisions. C'est juste normal pour un parent de vouloir le meilleur pour ses enfants. Elle doit vivre avec le

choix de ceux-ci. Je réitère ma proposition autrement :

— Je t'offre quelque chose à boire?

— Bon, d'accord, un Pepsi.

— Good.

Une question me passe par la tête :

— As-tu vu Émilie?

— Je l'ai croisée à l'intérieur, tantôt.

— Merci.

Je pénètre dans la salle réservée à notre groupe. Je me dépêche de commander une bière à la barmaid derrière le comptoir. Hormis le va-et-vient du personnel, la place est désertique. J'avale goulûment la moitié de la pinte de Molson Ex. Je hèle un serveur et lui demande d'apporter la boisson promise à ma sœur. Je lui indique où elle se trouve et lui donne son pourboire. Mélanie se passera de moi, j'ai une mission à accomplir! Je vais voir à l'intérieur. Émilie n'est pas dans la salle où la fête familiale a lieu. Où peut-elle se planquer? Les portes battantes de la cuisine s'ouvrent brusquement. Une employée sort avec un cabaret plein de bruschetta. Une femme lui emboîte le pas.

Je suis soudainement paralysé sur place.

Tous mes membres deviennent engourdis. J'ai l'impression de revivre mon premier rendez-vous. Je reconnais Émilie dans toute sa beauté. Elle a la peau bronzée, les cheveux qui tombent en bas des épaules et une robe blanche qui lui descend à la cheville. Une myriade d'images remonte à ma mémoire, des

souvenirs merveilleux que cette silhouette impeccable, ce visage d'une splendeur divine et ces mains délicates. Son regard se tourne vers moi. Elle a remarqué ma présence. Je termine ma bière et la rejoins. Je l'embrasse sur chaque joue. Elle sent la rose. Je lui chuchote à l'oreille :

— Ça fait longtemps qu'on s'est pas vus.

Elle recule de quelques pas avant de me répondre avec un grand sourire, un sourire angélique :

— La dernière fois...ça doit faire au moins cinq ans.

— Déjà?

Elle hoche la tête. Les années n'ont pas pu lui enlever son charme. Je lui offre une consommation.

— Aucune bière pour moi, Richard.

— Qu'est-ce que tu bois?

— Un jus d'orange.

— Et c'est parti pour un jus d'orange!

À cet instant, j'aurais voulu l'embrasser, la caresser, promener mes lèvres sur son dos, retirer sa robe et lui faire l'amour sur la table. Nous aurions copulé durant la nuit entière. Émilie me tire de mon fantasme :

— Écoute, c'est moi pis Josée qui avons organisé ça. Pour tout de suite, je n'ai pas le temps de jaser.

Un gars, crâne rasé, visage carré, grand et costaud, sort de nulle part et murmure une excuse avant de s'immiscer entre elle et moi. Émilie fait les présentations :

— Je te présente mon chum, Éric. Éric, Richard, mon cousin.

Je serre mollement la main de l'homme. Elle m'apprend qu'il est militaire à Valcartier et qu'elle l'a connu grâce à une amie. J'ai le cœur en mille miettes. J'invente un prétexte pour fuir. Je leur signifie que je dois parler à ma fille.

— Viens me voir tantôt, si ça te tente, conclut Émilie.

Qu'est-ce qu'elle raconte? Bien sûr que ça va me tenter. Ce n'est pas son *mongole* de soldat qui peut faire changer mes plans. Je termine ma bière et bifurque vers le bar m'en acheter une autre. L'alcool me donnera du courage. Ici, aucun voeu possible. Il faut que ma cousine veuille de moi, qu'elle me désire et qu'elle m'aime. Qu'elle ne devienne pas dépendante comme Nathalie qui, pour m'être exclusive, semble avoir abandonné ses proches ainsi que sa vie professionnelle et sociale. J'ai éteint mon téléphone. Ce n'est pas le moment de subir les appels incessants d'une possessive détraquée.

Une fois à l'extérieur, un verre à la main, je constate l'arrivée de la famille du Saguenay. Laurie s'amuse toujours avec ses copines de jeux. Aucun problème de ce côté. Au pis aller, il y a ma mère qui s'en occupera. Ma cousine Josée n'a pas cessé de courir pour s'assurer que la cérémonie se déroule rondement. Elle a moins de temps qu'Émilie pour discuter. Au passage, elle me présente quand même la famille de son père. Du monde jovial, qui parle

fort, sans aucune prétention ni timidité. Elle me laisse avec eux pour aller rejoindre Émilie.

Les deux sœurs s'avancent sur le balcon de l'entrée principale. Josée tient un micro sans fil. Elle prend la parole. Avec le trémolo dans la voix, elle nous remercie d'être présents et félicite ses parents pour leur union. Elle nous explique que sa sœur et elle préparent cette rencontre depuis plus d'un an et qu'elle est fière de la participation des membres des deux familles, réunies pour l'occasion.

Applaudissements.

Voici le moment de passer à table.



Nous avons mangé comme des cochons. Un gros cadeau a été donné aux fêtés par les frères et sœurs : une croisière dans les Caraïbes. Une somme rondelette a été déboursée pour payer ce cadeau, y paraît. Colette a pleuré de joie. Armand semblait ému.

La disco-mobile joue des classiques comme *Dancing Queen* de ABBA, *Stayin' Alive* des Bee Gees et *I Will Survive* de Gloria Gaynor. Du monde danse sur une piste improvisée. Je sirote les dernières gouttes de ma coupe de vin rouge. Je scrute l'endroit, à la recherche d'Émilie. Je la trouve en pleine discussion avec sa parenté du Saguenay. Elle rigole et tortille sans cesse une mèche de ses cheveux. Elle se lève, je la suis. Elle marche vers la

terrasse arrière et se dirige jusqu'au garde-fou. Elle s'y appuie afin d'admirer la beauté du fleuve, le ciel étoilé, la ville éclairée et l'île d'Orléans. Je me racle la gorge. Elle se tourne lentement. Elle me sourit et dit :

— C'est toi, Richard...je t'avais pas entendu.

— J'espère que je t'ai pas fait peur.

Elle secoue la tête. Court silence. Je continue :

— Je t'offre un verre?

— Oui, rien d'alcoolisé.

Je profite de la présence d'une serveuse qui fume à l'extérieur pour passer ma commande, ce qui m'évite de devoir retourner au bar. C'est le moment ou jamais de tâter le terrain, de révéler à Émilie la véritable intention de cette conversation :

— Tu es très jolie ce soir.

— Merci.

Malgré la pénombre, je la sens mal à l'aise, ses pommettes rougissent. Je suis d'attaque :

— Nous nous voyons peu, mais je pense souvent à toi.

— C'est gentil.

Nos consommations arrivent. J'ai besoin de ma Molson Ex. J'ai choisi un jus d'orange pour ma cousine. Aussi bien acheter ce qu'elle m'a déjà demandé. Elle porte le verre à sa bouche. Je la regarde fixement. J'ai des papillons dans l'estomac. Le reflet de la lune me dévoile son doux visage, de petits yeux moqueurs et de fines lèvres. Je repousse une mèche de sa joue. Je tremble de nervosité. Émilie ne

proteste pas. Je glisse ma main moite dans ses cheveux. Aucune objection. Ça fonctionne. Mon cœur veut sortir de ma poitrine. Je continue. Je dépose ma bouteille sur la rambarde. J'insère mon autre main dans ses cheveux de la même manière que je l'ai fait avec la première. D'une voix frémissante, Émilie tente de me ramener à la réalité :

— Écoute, Richard...

Je la coupe :

— Ne dis rien, ma belle.

Mes doigts se rejoignent derrière sa nuque. J'approche tranquillement celle-ci de ma bouche, bien décidé, cette fois, à accomplir ce que je désire : l'embrasser. Du revers de la main, elle brise l'étreinte avec douceur. Sans ajouter un mot, elle recule, s'éloigne de moi. Elle ajuste sa robe et regarde, embarrassée, dans toutes les directions. Sans hausser le ton, elle m'explique :

— Richard, t'es *chaud*. Tu sais plus ce que tu fais.

— Tout va bien. C'est toi que je veux, Émilie. Je t'ai toujours voulue.

Ma réponse la déconcerte. Elle me cloue le bec sans tact :

— Je suis sûre que tu dirais pas ça à jeun. Tu te fais des idées. En plus, je suis enceinte pis notre relation n'ira jamais plus loin que ça.

Enceinte? C'est pas vrai! Cet enfant de chienne a engrossé ma cousine. Si j'avais un peu de courage, je lui clamerais ma hargne en pleine face et lui écras-

serais mon poing sur le nez. Frustré et blessé dans mon orgueil, je lance ma bouteille contre un arbre. Ma pression monte. Je cours jusqu'à la Mercedes, trébuche sur le pavé, me relève en sacrant. Quelques curieux sortent vérifier l'origine du bruit.

— Richard, prends pas ton char, me crie Émilie, t'es pas en état de conduire.

Je me roule la langue dans la bouche. J'ai failli répondre quelque chose qui aurait pu être interprété comme un vœu et mal virer comme ce fut le cas pour Johanne.

Voilà à présent Johanne qui hante mes pensées à nouveau.

J'insère la clef dans le contact, je démarre le moteur, j'embraye en première et je pars en catastrophe, repoussant du sable et des cailloux jusque sur la pelouse. C'est le moment de voir ce que ce bolide a sous le capot.

Je roule à cent vingt kilomètres à l'heure dans un quartier où la limite permise est de cinquante. Je m'en fiche. Qu'est-ce que ça peut bien foutre? La nuit, il n'y a pas un chat dans les rues. Avec le frein à main, je tourne brusquement dans un raccourci pour me diriger vers l'autoroute. Je heurte la chaîne de trottoir. Pas grave, j'ai le cash pour faire réparer la voiture. Je rétrograde la vitesse, le temps de faire descendre le régime du moteur, puis j'écrase l'accélérateur dans le tapis. Les pneus crissent. J'ai besoin d'une toune qui *bûche*. J'arrête mon choix sur

Innervision de System of a Down. Faut que ça brasse.

Pourquoi Émilie m'a-t-elle repoussé? C'est inhumain de rejeter quelqu'un ainsi. De manipuler des sentiments aussi intenses.

Pourquoi est-elle ma cousine?

POURQUOI EST-ELLE MA COUSINE?

Georges Saint-Pierre utilise mes émotions comme *punching bag*.

Aucune chance de m'en sortir.

Je croise un char de police. L'odomètre du tableau de bord indique 150. Je regarde dans mon rétroviseur. Les gyrophares restent éteints.

Je brûle un feu rouge et file à vive allure en prenant une bretelle de l'autoroute de la Capitale.

Cent quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Les rares véhicules autour de moi semblent immobiles. Je décapsule une bouteille de bière que j'avais pris soin de cacher sous le siège du passager. Je hurle mon désespoir et ma haine envers l'humanité entière. Je frappe à coup de poing sur le *dash* et peste contre toutes les femmes du monde. Je recherche l'amour et quand je l'ai trouvé, je suis ignoré. C'est un véritable cauchemar. Je roule sur l'accotement. Je donne un coup de volant en direction opposée. Ma vision est brouillée par ma rage et par l'alcool. Je refuse de retourner chez moi. Je dois arranger la situation, éprouver au moins une satisfaction dans ma soirée. Un vœu? Non, je me suis juré de ne pas transformer Émilie en dépendante affecti-

ve comme Nathalie. Tiens, bonne idée, cette fatigante doit m'avoir appelé cent fois. J'ouvre mon téléphone. Ma boîte vocale est pleine, uniquement à cause de ses nombreux messages laissés. Je rejoins Saint-Jean. Puisque je paye rubis sur l'ongle, peu importe l'heure, il décrochera à la vue de mon numéro.

— Ouais.

— Saint-Jean, c'est Blondin. Prépare la spécialité du chef pis un spécial *night*.

La spécialité du chef est notre code pour la cocaïne.

— Pointe-toi dans cinq minutes, marmonne-t-il.

— OK.

J'arrive chez Saint-Jean en moins de deux. Il me refile le sachet, je paye et contacte Nathalie.

— Je suis à toi dans cinq minutes, lui dis-je.

— Dépêche-toi, j'ai le goût de toi!

J'ai tout juste raccroché que je pénètre déjà dans son stationnement. La porte d'entrée n'est pas verrouillée, l'invitation est évidente. J'ouvre d'un coup de pied tel Jackie Chan et ses simagrées.

Personne.

Des chandelles percent la pénombre de la résidence. Elles sont disposées à des endroits stratégiques comme sur le comptoir de la cuisine, dans le salon et sur une table tout près d'une chambre. Je m'avance sur la pointe des pieds. Nathalie surgit de la noirceur, vêtue d'un déshabillé noir et maquillée comme une actrice porno. J'ai la nette impression

qu'elle prend ses inspirations dans ce type de films et qu'elle met tout cela en pratique lors de nos ébats. Elle me lance une panoplie d'expressions vulgaires que je n'aurais jamais crues prononcées de la bouche d'une professionnelle. Elle ouvre ma braguette, se penche et entre mon membre dans sa bouche. Elle est en chaleur, en feu, en manque. Pendant qu'elle déguste mon sexe, je coupe la drogue sur la table de cuisine. Je la relève en lui tirant les cheveux. Nous nous poudrons le nez.

J'avale le spécial *night*, une pilule bleue en forme de losange appelée Viagra et je pousse Nathalie violemment sur la table. La poudre vole dans les airs. Je la pénètre avec force. Elle se lamente à en amener tous les voisins du quartier.

Je suis venu trois fois avant le lever du soleil.

Nathalie dort.

Je quitte son domicile en prenant soin de ne pas la réveiller.

Je n'ai pas oublié Émilie.

L'intrus

Mon portefeuille crie famine. Il maigrissait à vue d'œil et aujourd'hui, c'est devenu critique. Le comptable m'avait prévenu, mais ses hypothèses lors de la simulation de mon budget offraient des résultats plus optimistes. Pour des raisons que j'ignore, les souhaits que j'ai faits pour retrouver ma fortune n'ont pas été exaucés. C'est l'occasion de mettre à exécution mon plan B. Avant de faire les vœux nécessaires à la réalisation de mon projet, je téléphone aux membres du *band* et les convoque à une réunion dans mon sous-sol, autour d'une bière et d'une partie de billard. J'ai fait construire un petit bar avec un mur de miroirs, quatre tabourets, un réfrigérateur encastré et deux tablettes pour exposer les bouteilles de *fort*. C'est l'endroit par excellence pour dialoguer : décontracté et intime. Nous formons les équipes et dès la première casse, j'explique le but de cette rencontre :

— Les gars, si je vous ai demandé de venir chez moi, c'est pour vous faire part d'une idée bien précise.

J'essaie la trois au coin. Raté. Je continue :

— En ne perdant pas mon énergie à travailler dans une épicerie, j'ai pu composer une douzaine de tounes. Je suis convaincu que nous pouvons jouer mieux que des *covers*.

D'un ton pessimiste, Manu réplique :

— Ben voyons! On n'a jamais fait ça avant. On fera pas une piastre au Québec sauf si on a des subventions, pis encore.

— Manu a raison, renchérit Pat, y'a pas de cash à faire ici, surtout si t'es un groupe inconnu. On a tous des jobs pis des familles. On n'a pas eu ta chance, *man*.

Bref silence. Nous regardons Franck, cigarette au bec, entrer trois boules consécutives. Il nous écoute sans donner son avis. Je dévoile mon jeu :

— Je vise plus grand que le Québec. Mes compositions sont toutes en anglais.

— Depuis quand tu parles en anglais, *man*?

— Pas important. Je nous ai planifié un show dans un bar à Saint-Victor-de-Beauce, pour samedi prochain.

Manu fronce les sourcils et grogne :

— Qu'est-ce que tu veux qu'on *crisse* là? On connaît pas tes tounes pis personne sait qu'on existe. On deviendra pas populaire en jouant dans les villages.

Je lui réponds sèchement :

— Ben justement, faut commencer quelque part. On a en masse de temps pour pratiquer chez Franck. Après ça, on verra.

— On verra quoi, *man*? intervient Pat. On est juste des *no names* qui font des shows de musique une fois de temps en temps. Y'en a des centaines partout comme nous, chaque semaine.

Je m'ouvre une bière et offre le *refill* à ceux qui ont terminé la leur. Pat tète la sienne. Les deux autres acceptent. Je tente la six en angle. Peine perdue. Je n'ai pas la tête au billard. Je reprends mon discours :

— Faites-moi confiance, ça va marcher.

Pat dépose avec vigueur sa bouteille sur le comptoir et clame :

— Voyons, *man*, tu *bad trip*! On joue nulle part pis on n'a jamais créé nos propres *tounes* pis là, comme par miracle, tu dis parler en anglais pis avoir des compos extraordinaires. Nous autres, les pauvres caves, faudrait gober ça parce que monsieur l'a décidé? Ça tient pas debout ton affaire.

Cette réflexion me met de mauvaise humeur. Je réalise des efforts considérables pour ne pas répliquer des idioties et surtout, pour éviter les gaffes verbales qui pourraient être interprétées comme un vœu. Franck, muet depuis le début, répond à ma place :

— On devrait essayer, au moins. On prendra une décision après.

Nos regards convergent vers lui. Pat se réfugie derrière la porte du frigo, à la recherche d'une consommation. Franck continue son tour et Manu fixe le sol. Il réfléchit à mon idée. Je ne serais pas surpris qu'il change son fusil d'épaule. Mélissa collectionne les albums de rock. Elle va le suivre, c'est sûr. Je considérais Franck comme le point d'interrogation. Caroline est une fille bien, mais très

conservatrice. Elle apprécie son confort, son foyer, sa famille. Elle a un bon job, s'occupe des enfants, ne se prive de rien et aime son mari autant qu'à leur premier rendez-vous. La convaincre sera un grand défi. Quant à Pat, il me déçoit. Mené par son habituel scepticisme, il voit tout en noir. Serait-ce sa récente conquête, Anouk, qui le tourmente de la sorte? Lorsqu'il a une blonde, ses amis ne comptent plus et nous passons en deuxième. L'amour lui masque-t-il les yeux?

Je n'ai pas toujours été correct avec lui. Je l'ai souvent *flushé* pour flirter avec des femmes qui m'ont largué à la fin de la soirée. La recherche de la chair fraîche et le désir de vivre de nouvelles expériences étaient plus forts que moi. Je les courtisais dans l'espoir qu'elles s'intéressent à moi au moins pour la nuit. Est-ce une accumulation de rancune, une façon de me remettre la monnaie de ma pièce et de me tenir rigueur pour mes excès antérieurs? On n'a jamais discuté de ces points et nous ne le ferons pas ce soir.

Je prends une guitare et gratte quelques-unes de mes mélodies. Leurs visages s'émerveillent comme des gamins en visite à Walt Disney. Mes refrains restent en mémoire, mes *hooks* sont accrocheurs. Aucun doute, les gars adorent. Je termine le couplet et demande :

— Pis?

Manu répond le premier :

— C'est vraiment bon. T'as composé de quoi qui sonne international.

Pat se résigne, car il est lui aussi enchanté par la qualité de ce qu'il vient d'entendre :

— Je sais pas où t'as trouvé l'inspiration, *man*, c'est *hot*. J'embarque.

— Je suis content que tu changes d'idée, que je lance en remettant mon instrument dans son étui. Demain, on va chez Franck pis on pratique.

Le principal intéressé acquiesce sans rouspéter. Les deux autres ne protestent plus. Nous poursuivons la partie en rêvassant à notre gloire future.



Mon premier vœu était de créer un album à succès. Il s'est effectué en deux coups. Le démo, en solo, à la maison, avec ma guitare et le *jam*, nous quatre réunis. Pendant la répétition, nos notes sont si précises que Caroline descend au sous-sol nous écouter. Très bon signe. Habituellement, elle se sauve avec les enfants ou demande à Franck d'écourter notre pratique. Son mari lui explique qu'il s'agit de mes créations et que nous ne les avons jamais jouées ensemble auparavant. Elle croit qu'il lui monte un bateau. Je ris dans ma barbe.



La seconde partie de ce souhait a un lien avec l'autre : devenir les vedettes de l'heure, les idoles masculines de tous et de toutes. Je devais précédemment acquérir la capacité d'écrire mes propres chansons. Mes trois acolytes sont maintenant obligés d'embarquer dans le train. J'ignore la façon dont tout ça va se concrétiser; seul le résultat final demeure important.



Saint-Victor-de-Beauce. Nous avons testé les micros et le son à notre arrivée. Le *staff* a libéré une place juste devant la petite scène afin de permettre aux gens d'être près de nous. Le bar est minuscule. Six tables, une vingtaine de chaises en bois et un logo de verre illuminé « Labatt Bleue » accroché dans un coin. Rien d'extravagant.

La scène est étroite. Il fait une chaleur suffocante. Nous attendons l'arrivée de la clientèle. Il ne faut pas s'illusionner, c'est un village. Ça ne peut pas être plein comme à Montréal ou à Québec. Nous n'avons pas accepté ce contrat pour l'argent, le cachet est ridicule. La bière à volonté est une maigre consolation. Vers vingt-trois heures, une centaine de personnes sont présentes, peut-être moins. Elles se promènent à l'intérieur et à l'extérieur. La plupart d'entre elles, j'en suis sûr, sont ici par habitude, peu importe le groupe en vedette. Certaines filles ont

quinze ans gros maximum et la moyenne d'âge doit se situer autour de dix-huit.

Je m'approche du micro, salue les gens et commence notre prestation. Notre musique sonne comme une tonne de briques. Nul besoin d'utiliser la vieille maxime « ça passe ou ça casse », je connais d'avance le résultat. Après une couple de chansons, les jeunes répondent bien. Ils sautent et entrent en collision les uns contre les autres. Leur vigueur nous motivent à interpréter nos titres avec plus d'entrain. Anouk et Mélissa s'éclatent dans le tas. L'arrière du bar semble vide parce que tous les clients s'accumulent devant la scène. Je lance un regard vers Pat, il est sidéré par la réaction du public tandis qu'à l'autre extrémité, Manu, guitare bien en main, regarde Mélissa s'élancer sur tout ce qui bouge. Quelle fille incroyable! Elle a bu autant que moi et elle tient encore debout. Au fond de la salle, sirotant une bière, un quadragénaire à la mine sérieuse, vêtu d'un veston et d'une cravate, nous écoute sans sourciller.

C'est le seul à ne pas *fiter* dans la place.

Nous terminons notre représentation. La barmaid, une jolie femme avec un petit papillon tatoué au-dessus du sein droit, aux yeux marrons et aux cheveux châtons tombant aux épaules, nous sert des *shooters*. Elle me dit :

— Je crois que le monsieur là-bas veut vous parler.

— Merci.

Anouk et Pat partent se minoucher dans la loge, c'est-à-dire un petit local grand comme ma gueule qui semble avoir la vocation de placard à balais! Manu, Franck et Mélissa prennent une consommation avant de s'éclipser dans la mini-fourgonnette. L'homme s'avance vers moi et me serre la pince. Il me propose une chaise. J'acquiesce. De par son accent anglophone, je devine que l'homme ne vient pas d'ici. Il confirme ce que je croyais lorsqu'il se présente:

— Tom Bradshaw, Sunflower Records, Los Angeles.

— Enchanté.

Je devrais être surpris par la présence d'un américain, de l'ouest par surcroît, dans ce village de la Beauce. Au contraire, j'attendais avec impatience la manière dont mon vœu allait être exaucé. Avec sa coupe de cheveux en brosse, ses dents d'une blancheur immaculée, ses yeux verts et son teint bronzé, il est ici pour m'offrir l'opportunité de ma vie. Désireux d'arriver rapidement au but, j'invite l'individu à dévoiler les motifs de cette petite rencontre :

— Vous vouliez me parler?

— J'ai eu ouï-dire qu'un groupe très talentueux se produisait dans ce bar et qu'il fallait absolument entendre ce son. J'ai tenté d'en savoir plus avec la demoiselle au comptoir. Je crains qu'elle m'ait mal compris.

Simple, elle est unilingue et francophone. Je poursuis la discussion dans la langue de Shakespeare et je m'enquiers auprès de l'homme :

— Et puis? Vous avez aimé?

Bradshaw dépose une mallette de cuir sur la table. Il aligne une série de chiffres et l'ouvre. Il me tend une feuille de papier. Je la parcours des yeux en en faisant une lecture diagonale sans vraiment m'attarder aux détails. Je lève le bras pour indiquer à la serveuse de nous servir une bière, à Bradshaw et à moi. Entre temps, il m'explique ce qu'il veut :

— Je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps ni de faire perdre celui des autres. Votre musique m'intéresse. Votre son est rafraîchissant, même s'il existe des dizaines de *bands* avec un style semblable. Voici la différence : à la signature de ce contrat, je vous offre la séance d'enregistrement dans le meilleur studio de Los Angeles, un marketing agressif, une équipe de techniciens expérimentés pour vos vidéoclips et vos spectacles, ainsi qu'une tournée mondiale.

Avec des détails précis concernant les sommes de redevances pour les droits d'auteur et pour les ventes d'albums et de produits dérivés, le contrat semble rédigé de main de maître. Il dépose un stylo devant moi et déclare :

— Chaque membre de votre groupe doit signer puis vous partirez à Los Angeles pour enregistrer vos chansons et tourner le premier clip.

C'est clair et expéditif, aucun *niaisage*. J'aime sa transparence.

— Veuillez m'excuser, monsieur Bradshaw, je dois d'abord en discuter avec les autres. Je vais revenir avec les signatures.

Il hoche la tête. J'ouvre la portière de la mini-fourgonnette. Une odeur de *pot* pénètre dans mes narines. Derrière ce nuage de fumée, cinq personnes, dont mes compagnons de musique, me regardent. J'exhibe l'entente et leur annonce :

— Mes amis, voici notre passeport vers la richesse et la célébrité!

— De quoi tu parles, *man*?

Pat prend la feuille que je brandis et lit les termes du contrat. Il résume ce qu'il a compris :

— Je connais Sunflower Records. Ils s'occupent d'excellents groupes. Il propose qu'on enregistre un album chez eux?

Je brandis le stylo et réponds :

— En gros, c'est ça! Vous signez en bas pis go, c'est parti!

D'un air suspicieux, il me pose la question que tous doivent avoir en tête:

— Veux-tu bien m'expliquer ce que le gérant de Sunflower fait *icitte*?

Je lui arrache le contrat des mains et le remets à Manu.

— C'est pas important, que je lance avec enthousiasme. L'important c'est qu'on a été recrutés par quelqu'un de *big*. Y a pas de *crosse*, c'est écrit

noir sur blanc. Le partage des redevances pis comment ils comptent nous emmener au sommet des palmarès.

— Qu'est-ce qui me dit que c'est pas une invention de ta part? coupe Manu, perplexe.

— Vous me croyez pas? Venez, je vous le présente.

Ils sortent du véhicule et me suivent jusqu'à la table de Bradshaw. Je fais les présentations dans les deux langues et demande au gérant d'expliquer ses motivations en termes clairs et simples. Lorsqu'ils sont embêtés, je traduis et montre la ligne du contrat qui fait référence aux propos tenus.

— Incroyable! balbutie Pat. On est *luckeux*, on n'a pas affaire à un deux de pique.

Manu ajoute :

— C'est la crème de la crème. J'en reviens pas moi non plus.

Franck met son grain de sel :

— Caro voudra jamais que je fasse ça. Elle va me tuer!

J'attendais cette phrase avec impatience. J'avais préparé ma réplique :

— T'as la chance de devenir millionnaire. De ne plus te casser la tête pour boucler les fins de mois et de pouvoir gâter tes enfants. Si tu fais bien attention, t'auras plus besoin de travailler jusqu'à la fin de tes jours. Ça, c'est la vraie société de loisirs!

Les deux filles sautent de joie. Franck hésite. Sa femme, ses enfants, sa maison, son emploi.

Ce don est-il en train de me lâcher? Pourquoi dois-je m'épuiser à le convaincre?

Il prend enfin sa décision :

— Je pensais juste faire trois ou quatre *shows* au Québec. Là, c'est une autre histoire. J'embarque. Je sens que je vais le regretter si je refuse. Où est-ce que je signe?

Bradshaw me remet une copie du contrat, satisfait. Il nous donne quatre billets d'avion pour Los Angeles.

— Vous commencez mercredi, dix heures, conclut-il.

Il serre la main de ses nouveaux protégés avant de quitter le bar.

À moi le succès, l'argent, les femmes, les fans, la gloire!

Le succès

Une marée humaine s'étend à perte de vue. À plusieurs endroits, des gens brandissent le drapeau fleurdelisé. La foule scande mon nom depuis que l'animateur a annoncé le groupe Northern Heat. Nous sommes les prochains à monter sur les planches. Même si tous mes titres sont en anglais, les organisateurs nous ont invités à clore la tournée *Wishes Come True tour* sur les plaines d'Abraham, pour la fête nationale. J'ai accepté avec joie. Nous avons eu auparavant la chance de nous produire à Montréal, mais pour Québec, les dates proposées ne fonctionnaient jamais avec notre horaire.

Toute la semaine, nous nous sommes réunis pour pratiquer des classiques de la chanson québécoise comme ceux des groupes Corbeau, Offenbach et Gilles Valiquette. Nous avons ajouté plusieurs chansons à notre répertoire.

La *crowd* est déjà bien réchauffée. Les cris s'intensifient quand nous foulons la scène. Je lève la main et salue les gens au micro :

— Bonne fête Québec!

Réaction euphorique.

— Je suis heureux d'être de retour chez nous.

Ça beugle à s'époumoner!

J'adore mon coin. Je n'ai aucune honte de mes racines, quoique je ne ressens aucune émotion particulière à l'égard de cette fête. Pour moi, c'est un show comme les autres. Quoi qu'il en soit, nous

avons été payés pour divertir la population et nous ferons ce que nous savons de mieux : du rock qui brasse. Nous avons visité les plus grandes villes du monde comme Toronto, New York, Los Angeles, Londres, Paris, Berlin, Pékin, Tokyo, Sydney, Rio de Janeiro, pour ne nommer que celles-ci.

Ici, comme pour la France, une seule différence majeure : je peux m'exprimer dans ma langue maternelle.

Nous commençons notre prestation avec le premier extrait de notre album éponyme, *My Wishes*.

La réponse est instantanée : jubilation totale.

Nous avons enregistré les quinze titres en quatorze jours et ils ont tous joué à la radio. Notre popularité a augmenté après la sortie de chaque vidéoclip. Dès sa première semaine, *My Wishes* a atteint le sommet du *Billboard*. Les ventes de l'album se sont élevées à plus de dix millions d'exemplaires.

Les gens récitent les paroles de nos chansons par cœur ainsi que celles des *tounes* québécoises que nous jouons. Y'a pas à dire, le party est pogné! Certains *fans* exhibent des figurines ou des chandails à l'effigie du groupe.

Ça me rappelle l'épisode de *South Park* dans lequel nous chantions dans un anglais si exécrationnel que l'armée nous avait chassés du Colorado.

Les notes de la basse annoncent *Thank to Stranger*, le second hit. La foule devient survoltée. Pendant le solo de guitare de Manu, je fais quelques *steppettes* en avant-scène. Je remarque une fille avec

une fleur de lys bleu et blanche sur chaque joue. Elle ressemble à Émilie comme deux gouttes d'eau.

Émilie, douce Émilie...

Deux ans et deux cent dix spectacles à guichets fermés (sans compter les supplémentaires ajoutées par notre gérant dès qu'il le pouvait) ne m'ont pas permis de t'oublier. Je recevais des groupies dans ma chambre d'hôtel pour combler un vide. Les revues à potins telles *People*, *GQ*, *O.K.*, *TMZ* et *Star*, ont souvent dénoncé ce fait. À leur avis, il se passait des choses louches et immorales. Les sites Web *Perez Hilton* et *Egotastic* ont publié des photos inédites de moi et des mannequins avec lesquels je flirtais. Je me suis tapé plusieurs starlettes de la porno. L'une d'elles a accepté de se déguiser afin de ressembler à Émilie. Je lui ai montré les images du vingt-cinquième anniversaire de mon oncle et de ma tante publiées sur Facebook par ma sœur. Lorsque j'ai vu la jeune femme déguisée, ma mâchoire est presque tombée par terre tellement elle était une copie conforme d'Émilie. Nos ébats ont duré jusqu'au petit matin. L'envie de revoir ma cousine n'a pas diminué. Au contraire, elle a augmenté.

Faire l'amour avec Émilie doit certainement être meilleur qu'avec une actrice qui peut faire semblant comme elle le ferait dans un tournage.

J'ai commencé à écrire mon histoire. Je crois que la population doit le savoir. Les critiques risquent de me juger et de m'accuser d'inventer une

histoire pour vendre des livres. Moi, je sais que je dis la vérité.

Petite pause bière. Les gars évitent de me regarder. Faire le tour du globe a été long et épuisant. Notre relation, aussi intime pouvait-elle être au début, est devenue très impersonnelle. Souvent, quand nous discutons, ça finit par une querelle. Surtout la fois où Manu a mis son *pif* dans mes affaires. Il a tenté de m'expliquer que mon corps ne pourrait pas endurer ce rythme effréné bien longtemps.

« T'as eu quarante ans et des vedettes connues ont eu une overdose avant la trentaine. Fais attention. »

Le tragique destin de Kurt Cobain concluait les propos tenus lors de ces avertissements. Chaque fois, je m'esclaffe à la vue de leur mine déconfite devant mon indifférence. Je me fiche bien de leurs inquiétudes. Ils sont frustrés de ma réussite et jaloux de mon charisme, un point c'est tout.

Une fois, j'ai péché une méchante coche et j'ai mis une loge à l'envers. J'ai cassé les miroirs avec les bouteilles de bière et fracassé mon instrument contre le mur. J'étais hors de moi. C'était mon droit d'avoir le nez dans la poudre ou entre les cuisses d'une nouvelle partenaire. C'était ma décision de ne jamais être seul et de dormir peu ou pas.

Qu'ils ferment leurs gueules! Rien de mal ne peut m'arriver.

Entre deux joints de Robert Charlebois fait un malheur. Nous l'avons mise au goût du jour, en

alourdissant la mélodie de guitare. La pièce suivante a été le titre ayant le plus joué sur toutes les radios au monde et s'intitule *Emy*. J'ai dédié les paroles à Émilie. J'ai changé le nom de la fille dont je parle dans la chanson pour que ça soit meilleur en anglais. Ce n'est pas du rock, mais de la pop à son meilleur. Un clip impeccable a été réalisé pour cette pièce. Avec *Emy*, on a fait taire les critiques négatives qui prédisaient la disparition de notre groupe.

Le show se termine après le troisième rappel. Ma chambre se situe au vingtième étage du *Concorde*. J'aurais pu coucher à la maison, la pause suivant la tournée va m'écœurer de ma baraque aussi vite que je m'en ennuyais. Je sors de l'ascenseur avec Grégoire, l'un de mes deux gardes du corps. Christian, le second, se tient devant la porte. Grégoire le salue d'un hochement de tête et me dit :

— On vous attend. Elle insistait pour vous rencontrer.

— Super! Les femmes de Québec sont réputées pour être les plus belles!

Grégoire reste impassible. Il jette un coup d'œil à l'intérieur. Tout semble en ordre, j'entre en triomphateur. En public, je joue le rôle de la vedette. En privé, je redeviens Richard Turbide, le *play boy*, le gars de party.

La fille est assise sur le lit, dos à moi. Elle a une silhouette parfaite. Ses longs cheveux noirs descendent jusqu'au milieu du dos. Elle porte de faux on-

gles. Le bain est rempli de glace et de bières. Je m'en débouche une et m'approche d'elle.

— Salut! je dis.

— Salut, Richard.

J'ai déjà entendu cette voix, mais où?

La mystérieuse beauté se retourne.

Nathalie!

— Qu'est-ce que tu fais ici?

— J'en peux plus de t'attendre. Je te veux
TOUT DE SUITE!

Nathalie fonce sur moi comme une démonsse. Parce que je suis surpris et trop étonné pour me tenter de me défendre, elle réussit à m'empoigner par le collet et à me tirer vers elle. Je tombe sur le lit. Elle m'arrache le linge que j'ai sur le dos et entre ma queue dans sa bouche. Mon érection est instantanée. Elle déguste comme une experte. Elle retire sa robe sous laquelle il n'y a aucun sous-vêtement. Elle a un corps incroyable, plus découpé qu'à l'époque où l'on se côtoyait. Elle n'a rien à envier aux filles que j'ai fréquentées sur la route. Et des femmes, j'en ai rencontrées! Mes aventures sexuelles s'enchaînaient les unes à la suite des autres. Séances de massage sensuel, sexe à trois, à quatre, en groupe, lesbianisme, sadomasochisme, huile chaude, chocolat et j'en oublie. J'ai vu défiler la collection complète de *Victoria Secret* ainsi que des gadgets érotiques pour toutes les occasions. J'ai probablement baisé quelques mineures.

Nathalie embarque sur moi et insère ma verge en elle. Elle donne de fougueux mouvements de hanches et crie sa jouissance à tue-tête. Elle change de position et s'installe pour que je la prenne en levrette.

La farce a assez duré. Je la pousse sur le matelas. Elle se laisse faire, certaine qu'elle va prendre son pied. Elle se trompe. J'ouvre la porte de la chambre et demande à Grégoire de me débarrasser d'elle. Il lève un sourcil; c'est la première fois que ça arrive en deux ans. Sans dire un mot, il la soulève par les aisselles et l'emmène hors de la pièce. Nathalie devine que je l'expulse. Elle se débat en assenant des coups de pieds dans l'estomac du gorille. Heureusement, il conserve son calme.

— Richard, ne m'abandonne pas, hurle Nathalie, je ne peux plus vivre sans toi. J'ai besoin de toi!
NE M'ABANDONNE PAS, RICHARD, JE T'AIME!

Grégoire la force à sortir de la chambre. Elle crie encore :

— S'IL TE PLAÎT! Richard, reste avec moi, tu es l'homme de ma vie.

Je saisis sa robe, j'ouvre la porte d'un coup sec et la lui lance au visage. Surprise et insultée, mais aussi revigorée d'espoir, elle se défait de la prise du garde du corps et court pour me prendre dans ses bras. Grégoire s'interpose et Nathalie chute sur le tapis. Des clients ont entendu l'incident et observent

la scène avec curiosité. Aucunement gênée ou honteuse de son attitude, elle continue :

— Je t'aime, Richard, ne me laisse pas tomber, je t'attends depuis si longtemps.

J'ordonne à mes gardes du corps :

— Emmenez-la hors de ma vue. Elle est folle!

— Baise-moi comme une salope! aboie Nathalie. Défonce-moi! Je veux t'avoir dans mon cul!
BAISE-MOI SANS ATTENDRE!

Grégoire secoue la tête, découragé par les mots qu'elle hurle. Il escorte Nathalie jusqu'à l'ascenseur. Christian ferme la porte.

La rupture

Retour au bercail après deux longues années d'exil loin de mon patelin. Ma maison a été entretenue en mon absence : des employés en sous-traitance pour le déneigement, le ménage, la tonte de gazon, le ramassage des feuilles, etc. Les comptes étaient payés directement par l'intermédiaire de la banque.

Même si le risque de subir une agression s'avère peu élevé, j'ai gardé à l'emploi l'un de mes gardes du corps. J'ai auparavant licencié Lisette. Quand je l'ai rappelée, elle a décliné l'offre parce qu'elle avait atteint le maximum de contrats qu'elle peut accepter. J'ai donc engagé une petite nouvelle : une plantureuse blonde à la taille de guêpe et aux seins gigantesques moulés dans un ensemble en latex. Elle nettoie ma demeure avec un plumeau, vêtue d'une jupe rouge fendue à la cuisse et de sandales à talons aiguilles si hauts qu'elle manque de se fouler une cheville à chaque pas. Lorsqu'elle se penche, je vois tout ce qu'elle devrait cacher. Cliché, je sais, mais vivre avec ce type de « cinéma » n'a rien à voir avec quelque chose vu à la télévision ou sur le net. Elle ressemble à Jessica Simpson et se prénomme Rebecca.

Je consulte ma boîte de réception de messages sur mon ordinateur. J'ai plus de mille courriels en attente. Entre un inutile pourriel et des textes d'admiratrices conquises, l'un d'eux attire mon attention : Magella Dubé, un détective privé que j'ai

engagé alors que je faisais une pause à Québec afin de me reposer de la tournée mondiale. Je lui ai fourni une photocopie du contrat signé avec Sunflower Records. Je lui ai résumé mes souvenirs de la discussion avec l'homme à l'imperméable ainsi que certains événements de ma vie qui ont été provoqués par ce don, en omettant plusieurs détails pour éviter de perdre le peu de crédibilité de cette histoire. Son visage me confirmait qu'il ne croyait pas un iota de ce que je disais, le montant du premier chèque l'a tout de même convaincu d'ouvrir une enquête. Je clique pour lire son message. Il m'a envoyé un état de compte et un commentaire dans lequel il précise que les recherches avancent bien. Il indique que malgré le caractère extraordinaire de mon histoire et de la recherche que cela implique, il a déniché des documents susceptibles de m'intéresser. Il est cependant trop tôt pour fixer un rendez-vous.

Bonne nouvelle!

Je me faufile dans la cuisine pour trouver quelque chose à bouffer dans le garde-manger. Le téléphone sonne. Je vérifie l'afficheur : Nathalie. Je m'abstiens de répondre.

— Elle a appelé une centaine de fois depuis hier, m'informe Rebecca.

— Ça me surprend pas. Si elle rappelle, dis-lui que je suis absent toute la journée.

Elle hoche la tête. Ça n'a plus de bon sens. Nathalie est tellement « accro » qu'à certaines occasions, j'ai cru la reconnaître dans la foule, pendant

certains spectacles en Asie et en Europe. Pendant mes partouzes, j'ai eu peur qu'elle ne surgisse comme elle l'a fait à Toronto et à New York. Elle agit comme une nymphomane condamnée à l'abstinence et comme une droguée en manque.



Ces vacances me permettront de retrouver mon équilibre mental. J'ai adoré mon périple. Vers la fin, la discipline qu'on devait s'imposer pour pouvoir faire chaque show me tapait sur les nerfs. Par conséquent, j'évitais d'être à jeun avant, pendant et après. Dans ma loge comme à l'hôtel, je vivais comme dans un rêve. Les voyages en avion, les entrevues et les fous frustrés de mon succès de même que les admiratrices fanatiques m'ont épuisé physiquement et psychologiquement.

Ma renommée me suit jusqu'à Québec. Je continue à *foirer* avec des groupies venant de partout sur la planète.

Ma nouvelle domestique se révèle être exécrationnelle pour la préparation des repas. Elle tourne les coins ronds quand elle fait le ménage et néglige la plupart du temps la corvée de lavage. Cependant, elle agit comme une vraie bombe sexuelle. Elle vient souvent me rejoindre dans mon lit pour des nuits chaudes et torrides. Je redoute, un jour, que des représentants d'un mouvement féministe quelconque apprennent mon mode de vie et partent en croisade

médiatique en évoquant des thèmes comme l'hypersexualisation des jeunes et la femme-objet.

Comment leur faire comprendre? Les filles sont avec moi parce qu'elles le veulent. Après tout, je suis une *rock star*.

Sauf pour le cas de Nathalie, je n'ai jamais exaucé un vœu pour que ces femmes agissent contre leur volonté.

Certains jours, des admiratrices se baignent en bikini dans ma piscine, créant ainsi mon petit harem personnel. J'ai toujours détesté la routine et la monotonie. Pour éviter ce problème, elles ne restent jamais plus d'une semaine.

Aujourd'hui, je trempe dans le spa, coupe de vin rouge en main, entouré de quatre beautés qui se frottent sur moi. Rebecca se pointe dans la cour arrière et me chuchote dans l'oreille :

— Vous êtes demandé à la porte, monsieur.

— Pas Nathalie, j'espère?

— Non.

Je lui avais montré une photo peu après son embauche. Je sors de l'eau et dis aux filles :

— Attendez-moi ici, ce ne sera pas long.

J'enroule une serviette autour de ma taille et je me dirige au salon. Je sursaute en apercevant Patrick Moisan. Pat, ce traître... Il observe ma collection de disques certifiés platine suspendus sur le mur. Qu'est-ce qu'il vient faire chez moi? Je l'interpelle sur un ton déplaisant :

— Tu voulais me voir?

Il se retourne et répond :

— Oui, *man*.

— Pourquoi?

— Faut discuter.

— Parle, j'ai des filles dans le spa.

Patrick connaît la majorité de mes *trips* sur la route. Ça ne le surprend plus. Il va droit au but :

— Écoute, j'ai réfléchi à tout ça pis y a de quoi qui marche pas.

— Je comprends pas. Sois plus clair.

— Facile, *man*, on nage dans un monde irréel depuis deux ans. Ça a commencé avec le gérant qu'on a rencontré en Beauce pis la tournée mondiale à guichets fermés.

— Pis? C'est quoi ton problème avec ça?

— Ça marche pas.

Pauvre Pat! J'essaie de lui tirer les vers du nez et lui, il s'embourbe dans les incertitudes, les hypothèses et les suppositions. Il n'a pas changé, toujours soupçonneux. Je termine ma coupe de vin et demande à Rebecca de nous apporter de la bière. Je m'assieds sur le sofa. Il reste debout. Il s'accote le coude sur la tablette au-dessus du foyer décorée de trophées gagnés grâce au succès du groupe. Il passe une main dans ses cheveux longs, qui sont attachés. Il les détache et les rattache avec nervosité, jouant avec l'élastique qui les retient, comme si chacun de ses mots était lourd de conséquences. Nous évitons de croiser nos regards et demeurons silencieux jus-

qu'à l'arrivée de nos consommations. Il prend une gorgée et reprend ses vagues explications :

— Comment ça se fait qu'un homme important comme Bradshaw nous a trouvés dans un bar miteux quelque part en Beauce, avec en main des contrats pour nous? Comment avait-il entendu parler de nous? Comment est-ce possible que tu composes des *tounes*, seul, sans le dire à personne, pis qu'elles aient toutes joué à la radio pis été numéro un? T'avais jamais produit tes propres chansons avant, pourquoi à ce moment-là? Pourquoi l'album s'est vendu à plus de dix millions d'exemplaires avec tout le *download* incontrôlable sur le net? Comment as-tu pu survivre à toutes tes extravagances, ta *dope* achetée à n'importe qui pis tes *trips* sexuels avec plein de filles pas toujours fiables?

— Je sais pas. Ça doit être ça, le talent pis la célébrité.

— Pourquoi Loto-Québec n'a pas publié ton gain?

Je hausse les épaules.

— Franchement, *man*, trouve une meilleure réponse que ça. Pis ta santé, elle? Comment ça se fait que t'es en santé? L'an dernier, tu t'es injecté tellement de stock dans les veines que t'avais l'air d'une épave. En plus, je ne crois pas que tu aies porté des *capotes* ben souvent.

Complètement saouïl, Pat dormait sur la moquette de la chambre d'hôtel lors de ma première aventure avec partenaires multiples. Nous visitons Rio de

Janeiro juste après les shows au Canada et aux États-Unis. Les événements de cette nuit-là devaient être les prémisses d'une longue séquence de conquêtes à saveur internationale. Pat semble donc avoir eu un bref instant de lucidité. Ça me dépasse qu'il s'en souviennne.

Les quatre filles ont quitté le spa et s'approchent de moi en tenue d'Ève. Elles me caressent le torse et l'entrejambe. L'une d'entre elles veut me chevaucher. Sans me demander mon accord, elle tire sur ma serviette. Je suis embarrassé, ce n'est vraiment pas le moment. Avant qu'elle s'installe sur mon membre déjà en érection, je la repousse avec douceur et m'assieds sur le divan voisin. Pat, les yeux écarquillés, semble indigné d'assister à une telle scène.

— Va falloir me fournir des explications. Chu pas un cave, c'est quoi t'as patenté dans notre dos?

L'amertume de Pat est palpable. Il a perdu Anouk. Elle a refusé de l'attendre sagement à la maison. Caroline a exigé le divorce de Franck. Elle est partie avec un autre homme. Le pauvre a sombré dans l'alcool et ne dégrise plus. Seule Mél a suivi Manu autour du monde. À chaque spectacle, dans chaque ville, elle s'installait à la première rangée et chantait tous nos *hits*.

Pat fait tourner sa bouteille entre les paumes de ses mains. Il attend une réponse.

— Pis, Richard. Dis-moi c'est quoi t'as fait?

— OK, je vais tout t'avouer. Jure-moi de m'écouter jusqu'à la fin, même si ça te paraît absurde.

Il fronce les sourcils, mais accepte. Je demande aux filles de retourner dans la cour et lui fais signe de me suivre. Il dépose sa bouteille de bière vide parmi les autres corps morts sur la table du salon et obéit. Nous descendons au sous-sol. J'ouvre la porte d'une grande garde-robe, j'appuie sur l'interrupteur et je repousse les vêtements qui camouflent un cadre fixé au mur et dans lequel j'ai mis le contrat signé avec l'étranger.

— Lis ça.

Il s'exécute. Chaque muscle de son visage change au fur et à mesure qu'il parcourt le texte. Interdit, il me lance :

— C'est impossible, c'est...c'est incroyable, j'en reviens pas, c'est invraisemblable, ça se peut pas. Tu me niaises?

— Pourtant, c'est la vérité.

— Voyons donc!

— C'est l'explication de la présence du gérant en Beauce.

— Où t'as eu ça?

— Au *Parallèle*. Tu te souviens de l'homme à l'imperméable?

Il hoche la tête.

— C'était pour ça toutes tes questions sur lui?

— Oui, pis je m'en rappelle à peine.

— As-tu lu complètement ton contrat?

— Non. Pourquoi?

— Si t'avais regardé comme du monde, t'aurais vu ce qui est écrit en petits caractères en bas.

— De quoi tu parles?

— C'est lisible, *man*. *Check* ça, tu seras pas content d'apprendre ça.

Je parcours la ligne qu'il me pointe avec l'index.

Le client comprend qu'après chaque désir formulé, il ne pourra retourner en arrière, refaire un désir de même signification ou de même catégorie.

Je lance un regard hébété vers Pat.

— Ça veut dire quoi?

— Je pense qu'à chaque fois que tu fais un vœu qui a rapport avec un sujet, tu peux pas le répéter si ça a rapport avec la même affaire. Ton million, tu l'as eu comment?

Simple. Je lui raconte l'époque de l'épicerie, le souhait du million et la réalisation de ma demande. Lorsque j'ai manqué d'argent, j'ai désiré avoir un milliard. Ce n'est jamais arrivé.

Un frisson me parcourt le corps en entier, de la racine des cheveux jusqu'au bout des orteils.

— Je viens de comprendre bien des choses.

Pat me fixe d'un regard glacial. Il ne me croit pas. Pourtant, je lui ai tout avoué, aucune *bullshit*, juste la stricte vérité. Il soupçonne une ruse de ma part. D'un ton accusateur, il se vide le cœur :

— Même si ç'a l'air crédible, c'est l'explication la plus conne que j'ai jamais entendue. Ça tient pas la route.

— C'est vrai ce que je te raconte. Je le jure sur la tête de ma fille. C'est l'homme à l'imperméable qui m'a offert ce pouvoir et depuis, je l'utilise comme bon me semble.

— Tu me prends pour un cave, *man*, pis j'en suis pas un. Qui penses-tu berner avec tes arnaques? T'étais chaud au bar, t'as pu parler à n'importe qui. T'inventes des niaiseries pour te rendre intéressant pis j'en ai plein mon casque. N'importe qui aurait pu faire une feuille comme ça pis faire semblant. C'est ton genre.

J'agrippe le bras de Pat. Il le dégage d'un geste vif. Jamais je ne l'ai vu aussi en colère.

— T'es un menteur, *man*, un *criss* de menteur! fulmine-t-il en me pointant du doigt. Je veux pu rien savoir de tes menteries pis tes manigances.

Son visage s'empourpre, il serre les poings. J'encaisse ses accusations sans sourciller, attendant qu'il recommence son discours.

— Je quitte le *band*. Je veux pu rien savoir de toi pis de TA célébrité. J'avais une blonde que j'aimais pis à cause de toi, je l'ai perdue. J'ai jamais voulu des *chicks* qui venaient nous rencontrer presque à poil partout où on jouait. Pis là, tu me contes des pipes. C'est trop, *man*!

Le plaisir de la chair l'emporte souvent sur les sentiments; Pat n'a pu s'empêcher d'avoir du sexe

avec des groupies. Anouk l'a deviné. Je lui avais conseillé de modifier la réalité, de ne raconter ni un mensonge ni la vérité, de trouver une manière d'y aller avec un entre-deux. Pas facile. Incapable de cacher ses faits et gestes, il a été démasqué lors d'un court voyage à Québec, pendant une pause de deux semaines. Les quatorze jours romantiques prévus à l'horaire avec sa copine se sont soldés par une virulente chicane et une séparation. La police a dû intervenir. Pat était devenu incontrôlable. Anouk a eu peur et l'a fait arrêter. La nouvelle a fait le tour des magazines et des sites à potins.

— On t'a jamais forcé à rester dans le groupe.

— Quel con aurait refusé des millions quand il a de la misère à arriver?

Personne. Surtout lorsque tu te démènes à douze piastres de l'heure comme manutentionnaire dans un entrepôt humide. Nous sommes riches et cela n'amène pas que du positif. La jalousie constitue une conséquence très plate. Pour des raisons que j'ignore, au Québec, on malmène les riches et on dénonce la réussite. Pourtant, l'économie de la région en profite parce que je ne suis pas ailleurs à gaspiller mon argent. J'ai fait ma fortune honnêtement, même si j'ai créé ma chance. Je n'ai eu besoin d'aucune subvention gouvernementale ni de me parader dans les shows de télé où les gens vont pour vendre leur salade. Le pire, c'est au Québec que le succès s'est fait attendre le plus longtemps. Les médias ont mis une éternité avant de nous accorder le

mérite auquel on avait droit et il y a eu beaucoup de controverse avant qu'on aille droit à une nomination à un gala (dans la catégorie Artiste s'étant le mieux illustré hors Québec). À la radio, les quotas francophones imposés nous ont défavorisés.

Pat se dirige vers les escaliers. En déposant le pied sur la première marche, il se retourne et dit :

— Oublie pas, le *band*, c'était pas juste toi. C'était nous quatre. Quand tu vas raconter tes men-teries à Manu pis Franck, ils risquent de t'envoyer chier.

— C'est ça, c'est ça, *criss* ton camp. Des bassistes comme toi, y'en pleut!

Il exprime sa frustration en incrustant son poing dans le mur. Il se retient de répliquer à mon insolence. Il quitte la maison en claquant la porte. Je tente de dissimuler mon désarroi sous un visage d'indifférence, mais j'ai quand même un pincement au cœur. Je viens de perdre mon meilleur ami. On a vécu plein d'expériences enivrantes et ça finit de même.

Encore ma faute?

Avant mon souhait de vedettariat, nous avions planifié une fin de semaine à Montréal pour voir un match des Canadiens contre les Penguins de Pittsburgh. On avait réservé nos chambres près du bar où nous voulions sortir. Il avait avisé Anouk qu'il venait à Montréal avec moi pour me soutenir dans mes épreuves de séparation et de décès. Le million n'avait rien changé au plan, sinon que nous aurions

consommé plus et que j'aurais gâté mon ami. J'ai annulé ce week-end pour me consacrer à la musique et à Nathalie. Pat était déçu, il rêvait de voir jouer Sidney Crosby et Evgeni Malkin. Peut-être aurais-je dû remettre ça pour passer du temps avec mon *chum*?

Je rejoins les filles dans le spa en espérant qu'elles pourront me faire oublier ce fâcheux incident.

L'identité

Qui suis-je exactement?

Ou devrais-je plutôt me demander, qui suis-je devenu?

Je m'ennuie. J'essaie de me souvenir d'une journée où je suis resté seul, sans femme dans la maison. Rebecca a congé. Je me sens si isolé que ça me soulagerait d'acheter un portefeuille ou une autre connerie du genre à un ex détenu, juste pour bavarder avec quelqu'un, une ou deux minutes. Est-ce que je représente quelque chose pour quiconque? Le silence est insupportable. Il inonde ma cabane et émet plus de bruit qu'une fanfare. Je pourrais répondre aux appels ininterrompus de Nathalie, mais elle ne m'attire plus. La revoir signifierait un retour en arrière. Cette conquête appartient à l'ancien moi, j'ai maintenant la planète entière comme terrain de jeu.

À quand remontent les dernières nouvelles de ma mère, de mon père et de Mélanie? Travaille-t-elle toujours à l'hôpital? Nous nous sommes parlé au vingt-cinquième anniversaire de ma tante, et depuis, plus rien. J'ignore si elle sort avec le même gars. C'est ma sœur, je devrais mieux la traiter, chasser pour de bon nos chicanes enfantines. Jamais je ne lui ai laissé la chance d'améliorer notre relation houleuse. J'ai quarante-deux ans, il faudrait agir avant qu'il ne soit trop tard. Si elle veut que ça aille bien entre nous, elle devra toutefois arrêter de me faire la morale. J'entends déjà ma mère me sermonner : « Ri-

chard, tu n'es qu'un ado dans un corps d'adulte. Tu n'as jamais accepté de vieillir. Johanne avait réussi à te responsabiliser. Tu as perdu la tête depuis ton succès et ta fortune. » Derrière elle, cigarette au bec, Mélanie approuverait chaque parole, chaque intonation, chaque syllabe.

Comme d'habitude, mon père ferait acte de présence. Il ne prononce jamais un mot et formule rarement une critique ou un conseil. Lorsque mes parents vivaient ensemble, c'était maman qui portait les culottes. Dès qu'il y avait un problème, il me disait : « va voir ta mère ».

Comment va Laurie?

Je devrais l'amener au zoo ou à La Ronde et terminer notre aventure avec un séjour à Orlando, en Floride. Je tenterais, par ces moments, de rétablir ce lien indispensable entre un père et sa fille. Je m'éloignerais, pendant quelques semaines, de mes conquêtes féminines, ces bibittes à cash, collées à moi à cause de mon statut de super vedette. Durant la tournée, je me suis procuré un ordinateur portable et une webcam. J'ai vu ma fille grâce à un écran et je lui ai parlé avec Skype et écrit des petits mots sur Facebook. Je lui ai envoyé plusieurs cadeaux pour qu'elle n'oublie pas mon amour pour elle et pour qu'elle sache qu'elle demeure tout le temps dans mes pensées. Plus elle vieillit, plus elle ressemble à sa mère. Elle va en faire craquer, des cœurs! Si Johanne était en vie, la situation aurait été différente. Elle avait accepté mes écarts de conduite, mes sor-

ties nocturnes, mes pratiques avec le *band* qui, en réalité, étaient des beuveries. Tout ceci ne la dérangeait pas parce qu'elle comprenait mon besoin de rester jeune. Elle ne me maternait pas, elle agissait plutôt comme une médiatrice. Quand ça *bardait*, elle m'écoutait me lamenter de mon sort et trouvait des solutions pour me sortir du borbier. À de rares occasions, et c'était souvent bien mérité, elle critiquait mes actions.

C'était une nuit de printemps comme les autres. J'étais enfermé dans la maison, Johanne m'avait obligé à demeurer avec notre fille. J'avais tenté de la convaincre que Laurie était arrivée à un âge où elle pouvait se garder toute seule. Je voulais sortir, mais elle insistait sur l'aspect « simple précaution ». Laurie se planta toute la soirée devant l'ordinateur pour discuter en ligne avec ses amies. Malgré le profond ennui, je survivais grâce à une caisse de vingt-quatre qui diminuait rapidement et au *Jack Daniel's* bu à même la bouteille. Je tuais le temps en visionnant un film plate diffusé pour la énième fois.

Soucieuse de ne pas nous réveiller, j'entendis Johanne insérer doucement la clef dans la serrure de la porte. Je m'étais endormi sur le divan, bien décidé à l'enguirlander, pour ne pas dire péter ma coche, dès son retour. J'avais en moi des heures d'accumulation de rage et de colère. Je n'avais aucune raison d'agir ainsi et je le savais. S'occuper de son enfant, quoi de plus normal pour un père? Faisais-je preuve de jalousie ou de possessivité excessive? Les deux? Elle

revenait d'une soirée bien arrosée avec ses collègues de travail. Moi, j'étais saouï. Je dénichai une bouteille qui contenait un peu de quoi à boire et marchai jusqu'à ma conjointe.

Johanne méritait de se changer les idées. Elle faisait toujours passer sa fille et son homme avant ses intérêts personnels. C'était l'une des rares fois où elle m'avait sommé de m'occuper de Laurie. En cas de problème majeur, je pouvais la joindre puisqu'elle avait apporté le cellulaire. Elle avait pensé à tout.

Je la voyais devant moi, à une dizaine de pas, en train de déboutonner son manteau. J'étais prêt à lui balancer toute ma frustration. J'avançai vers le portique et je lançai :

— Tu trouves pas qu'il est un peu tard?

J'avais soudainement un incroyable dédain envers ma blonde. Quelle laideur! Une dépravée, une débauchée transformée en putain, en Marie-couche-toi-là. Elle s'était offert une visite chez la coiffeuse et chez l'esthéticienne uniquement pour cette sortie. Elle était devenue une mère indigne et une compagne infidèle. Je serrai les dents et m'approchai d'elle.

Johanne était une femme fière. Coquette, avec ses cheveux de couleur platine aux épaules, ses yeux turquoises bordés de longs cils noirs qui faisaient ressortir son regard bleuté, avec son sourire espiègle et ses deux pommettes discrètes, j'avais travaillé comme un déchaîné pour conquérir son cœur. Ma

réputation de coureur de jupons ne m'avait pas aidé. Quand elle me voyait, elle me snobait et lorsque je lui téléphonais, elle écourtait rapidement mes appels ou ne les retournait tout simplement pas. Des mois d'efforts, de belles paroles, de sorties, de gâteries et d'abstinence m'ont fait prendre conscience de ce bijou qui brillait dans ma vie. Pour elle, je négligeais tous mes amis et pourtant, je détestais cette attitude. J'avais déjà critiqué ouvertement toutes leurs nouvelles copines et menacé certains d'entre eux d'être bannis de la gang. Avec Johanne, je leur servais cette même médecine que je déplorais tant. Je savais que je ne courtais pas une femme comme les autres. Loin d'être riche, elle achevait ses études en sciences humaines et désirait entrer à l'université en psychologie. Petite boule d'émotions, elle riait aux éclats lors des moments heureux. Émue, elle pleurait à chaudes larmes. Triste, je devais la serrer dans mes bras. Cette sensibilité m'avait conquis. Et, une nuit de décembre, nous avons fait l'amour avec une intense passion, un feeling jamais ressenti avec mes conjointes précédentes. Cet acte fit concrètement de nous un couple.

C'était bien plus qu'une simple éjaculation pour obtenir un orgasme. Je vivais ma sexualité autrement.

En amour par-dessus la tête, j'étais très fier de ma nouvelle blonde. J'avais survécu quelques mois sans sexe et ça ne me dérangeait pas. J'avais le goût de me promener main dans la main avec elle, de la

présenter à mes parents, ma sœur, mon *band*; la planète entière devait savoir que Richard Turbide aimait Johanne Rondeau.

L'arrivée de Johanne dans ma vie m'avait permis de dénicher un emploi stable. J'avais cessé la drogue et je buvais moins. Rares avaient été les dérapages depuis le début de notre union. Lorsqu'elle me parla d'avoir un enfant, j'acceptai sans condition. Elle m'aurait demandé de construire un pont jusqu'à la lune et je l'aurais fait.

Elle me donna une fille. Un bébé magnifique.

Ce soir-là, sa robe de soirée m'enrageait, elle était trop moulante et provocante. Cela avait sûrement lancé une invitation à tous les mâles de la place. Ils l'avaient certainement observée SOUS toutes ses coutures. Elle m'appartenait. Elle n'avait pas à parader ainsi pour satisfaire le plaisir visuel des autres hommes.

En me voyant chanceler, Johanne comprit mon état éthylique. Mes yeux injectés de sang et mes difficultés d'élocution étaient des indices probants. Ce qu'elle ignorait, c'était que j'avais bu une bouteille de *Jack Daniel's*. Le mélange avec la bière avait provoqué des résultats très efficaces.

Elle me sourit comme elle seule avait le secret. Dans ces conditions-là, elle évitait de me contrarier et m'aidait à retourner me coucher.

— Viens, il est tard.

— T'as pas répondu à ma question.

Johanne ne buvait qu'en de rares circonstances comme les anniversaires, le temps des Fêtes et les sorties de bureau. Contrairement à moi, elle pouvait s'arrêter quand elle le voulait et ainsi respecter ses limites. Ce soir-là, son visage reflétait une bonne humeur perpétuelle et, tant mieux pour moi, un désir sexuel accru. Si, au lieu de l'interroger comme une criminelle, je l'avais suivie jusqu'à notre lit, nous aurions fait l'amour jusqu'au lever du soleil (ou tant que mon érection l'aurait permis!). Au lieu de cela, je l'accusais avec véhémence. Johanne me donna un bisou et passa son chemin sans me fournir d'explications. Je l'agrippai par le bras. Elle me jeta un regard perplexe. Je continuai à la réprimander :

— T'es allée te faire baiser par un autre, hein? C'est pour ça que tu réponds pas.

— Ben voyons donc, tu sais bien que c'est pas le cas.

— Avoue-le, t'aimes ça qu'on te regarde.

Les joues de ma blonde rougirent. Était-ce à cause de l'alcool, de la colère, de l'incompréhension par rapport à mes paroles et mon comportement ou bien était-elle gênée parce que j'avais mis le doigt sur quelque chose qu'elle me cachait? Elle répliqua d'une voix calme :

— Ça, je peux pas le contrôler pis au contraire, tu devrais être fier qu'ils me dévisagent et t'envient!

Elle ne m'avait pas fourni une mauvaise réponse, mais ce n'était pas celle que je voulais entendre. Mon jugement était biaisé et ma conclusion déjà

toute prête. Je comprimai son bras et la tirai brusquement vers moi. La bouteille tomba sur le sol et avec cette main libre, je la saisis à la gorge. Je la poussai contre le mur. J'exerçais une pression sur la trachée, juste assez pour empêcher l'oxygène de circuler. Johanne suffoquait. Ses yeux reflétaient la peur. J'approchai mon visage à quelques centimètres du sien et, d'un sourire carnassier qui empestait l'alcool, je lui léchai un lobe d'oreille. Je savourai mon contrôle, ma domination, ma force et ma puissance. Ma voix se fit plus grave, comme si elle provenait d'outre-tombe :

— T'aimes ça, maudite salope, montrer ton cul, hein?

— Arrête, tu me fais mal, supplia Johanne.

Avec ses mains, elle tentait vainement de retirer la mienne autour de son cou. Je jouissais de ma supériorité absolue. Elle avait parlé, je resserrais ma prise. J'avais déjà fait des coups de salaud dans le passé (avec Valérie et sa grossesse surprise, par exemple), mais je n'avais jamais flirté avec la mort. Je ne détestais pas ça. Je baissai ma braguette et dis :

— J'ai toujours ce que je veux dans la vie. Tu m'appartiens, tu es à moi. La prochaine fois que tu t'habilleras en *plotte* de même, ça va être pour ma satisfaction, pas pour les autres. Compris?

Le visage de Johanne s'empourpra. De petite taille, ses quarante-cinq kilos ne pouvaient certainement pas rivaliser avec mon mètre quatre-vingt-trois et mes cents kilos. Elle était impuissante face à mon

autorité. J'avais remonté sa robe et tenté de descendre sa petite culotte. Johanne se débattait du mieux qu'elle le pouvait et cela m'empêchait d'atteindre mon objectif. J'augmentai la force de mon étreinte et je pestai :

— J'vais te montrer, moi, qui a le droit de te baiser.

— Papa, qu'est-ce que tu fais?

Mon sang se glaça. Ma fille s'était réveillée. Le fracas de la bouteille sur le parquet, les cris de sa mère prisonnière et ma voix toujours plus élevée avaient eu raison des murs de carton de l'appartement. Mon état d'ivresse sembla se dissiper soudainement et je revins un peu à la raison. Je lâchai prise et montai mon *zipper* avant de me précipiter sur Laurie. Je devais la divertir, lui faire croire quelque chose. Je la pris dans mes bras, manquai de l'échapper et lui chuchotai :

— Ce n'est rien, ma puce, papa et maman discutaient, c'est tout.

— Pourquoi vous faisiez autant de bruit?

Je devais lui cacher la vérité. Il ne fallait pas lui accorder deux minutes pour réfléchir à la scène dont elle avait été témoin. Je la glissai sous les couvertures et la bordai comme un bébé. Je tentai une explication :

— Tu sais, des fois, papa et maman parlent fort.

— Tu pues la boisson!

Elle agitait sa main tel un éventail devant son petit nez retroussé. Je n'avais rien à répondre, elle

avait raison. J'étais soulagé qu'elle ne pose pas de questions sur la robe de sa mère remontée à la taille et de mon membre sorti de mon pantalon. Je l'embrassai sur le front et dis :

— Dors, maintenant.

Laurie déposa la tête sur l'oreiller. Je refermai sa porte sans faire de bruit. Son intervention inopportune m'avait ramené à la réalité. Dans la cuisine, Johanne fumait une cigarette. Elle tremblait de partout. Sous la lumière du lustre, je voyais bien comme il faut, sur son cou et son bras, les traces des doigts indiquant où je l'avais empoignée. Johanne leva le regard vers moi et me lança, d'une voix hésitante :

— C'est fini, Richard.

— Fini quoi?

— T'es allé trop loin. J'ai toujours enduré tes crises, tes abus, tes *sacres*, tes insultes, tes excès de boisson, tes sorties, sans jamais avoir la certitude que t'aies touché à la drogue ou que tu m'aies trompée, mais là, c'est fini. F-I-N-I!

Elle tira sur sa cigarette. Je me frottai les yeux. Je n'avais pas la berlue, ma blonde pleurait. Je m'approchai d'elle pour la consoler. Elle me repoussa d'un mouvement sec du bras. Je reculai, stupéfait. J'avais besoin d'une bière, d'une grosse quille bien froide. Mes actions avaient été guidées par l'alcool et je savais, dans un bref instant de lucidité, que l'occasion était mal choisie pour m'en déboucher une autre. Elle continua :

— Je n'accepterai jamais la violence. Jamais, m'entends-tu? Après moi, ça va être qui? Laurie?

Une bouffée de chaleur gagna mon être. J'avais la sensation d'être embroché au-dessus d'un feu et de tourner lentement. Je n'avais pas conscience de la gravité de mes gestes, quoique je comprenais avoir dépassé de beaucoup la limite de l'acceptable. Je ne trouvais pas le courage de la remercier d'avoir enduré tous les excès du passé. Johanne éleva le ton. Juste assez pour me secouer sans alerter Laurie :

— Réponds-moi. Qui sera ta prochaine victime?

Mal à l'aise, une phrase clichée, récitée mille et une fois, me servit de réponse :

— Je m'excuse, Jo, j'ai perdu la raison. Je sais pas quoi dire. Je recommencerai plus, promis.

— Tu penses que je vais accepter tes excuses bidon pis tes promesses niaiseuses? T'es vraiment con. Je suis pas le genre de femme qui aime vivre avec son agresseur.

J'ignorais quoi rétorquer pour renverser la vapeur et tourner la discussion à mon avantage. La gaffe était impardonnable. Une auto se stationna devant l'immeuble. Je levai la tête et remarquai la police.

— T'as appelé les cochons?

— J'avais pas le choix. C'est terminé, comprends-tu? Vieillis un peu, deviens mature, assume tes responsabilités pis ça va peut-être mieux aller dans ta vie.

Court silence.

— Pis surtout, arrête de boire.

— Comment veux-tu que je réussisse, si tu me quittes? Laisse-moi une chance. Je peux pas réussir sans toi.

Je ne voulais surtout pas vivre sans elle. Elle continua sur un ton plus sévère :

— Des chances? Je suis écœurée de t'en laisser. D'espérer quelque chose qui n'arrivera jamais. T'avais juste à y penser avant.

Les policiers cognèrent à la porte. Johanne alla ouvrir. Elle discuta avec eux. Je n'entendais rien de ce qu'elle leur racontait. Quelquefois, un flic lançait un œil méfiant vers moi. Elle revint dans la cuisine. Un agent se planta entre nous, prêt à intervenir, au cas où je m'énerverais. Son collègue appela un taxi. C'était donc vrai, elle me quittait. Elle récupéra la valise dissimulée sous notre lit, y plaça ses vêtements et ceux de notre fille. Elle réveilla Laurie, l'aida à s'habiller et sortit attendre son transport. Les policiers regagnèrent leur voiture. Je redoutais des accusations de violence conjugale avec toutes les conséquences que cela engendrait, dont la première était un *lift* direct jusqu'au poste de police. Pour une dernière fois, Johanne m'avait protégé de mes in-conduites.

Le taxi arriva trop vite. Elle déposa la valise dans le coffre, sans jeter un regard en arrière. J'étais à nouveau seul.

Pendant des mois, aucun appel de Johanne ni de Laurie. Je la soupçonnais de demeurer chez sa mère.

Aller lui parler aurait risqué d'envenimer la situation. Un huissier m'apporta les papiers de la séparation et de la garde de l'enfant. Abattu, démoralisé, au bord de la dépression, j'ai *viré* une brosse de deux semaines. Ça m'a coûté mon job, mon appartement et ma voiture. Ivre et impertinent, je me battais dans les bars dès que je n'aimais pas la face d'un gars. J'avais envie de vengeance et ces pauvres types servaient de victimes. J'ai donné et reçu des volées. Des fois, je dormais sur un banc de parc. J'ai vagabondé, tel un clochard, en basse-ville, saouïl ou gelé, sans me laver ou me raser pendant plusieurs jours. Finalement, comme un jeune en pleine crise d'adolescence et ayant besoin d'un coup de pied au cul, ma mère me reprit chez elle. Elle ne manqua pas de me sermonner sur les conséquences de mes déboires amoureux, familiaux et professionnels.

Une chose est sûre, je suis l'unique responsable de la mort de Johanne. Elle ne méritait pas ce traitement. J'ignore quelle aurait été ma réaction à la vue d'un autre homme à son bras.

Existe-t-il une méthode concrète pour modifier mes mauvais choix, et par conséquent, mon destin?

Ce qui est arrivé ne peut pas être changé.

Inutile de m'apitoyer sur mon sort. Je dois regarder vers l'avenir. Les peines et les regrets me minent le moral. Même avec un vœu, ce n'est pas certain que les choses fonctionneraient de la façon espérée. J'ai tenté l'impossible, aux obsèques de Johanne, et j'ai eu l'air d'un fou.

Depuis la signature du contrat avec cet inconnu du bar, mon existence s'est transformée en une puissante dérape à plein temps. Je me suis gelé la face comme c'est pas possible. Je consommait déjà, mais jamais à ce rythme ni avec tous ces produits que je me procure. Lors de la tournée, j'ai augmenté la dose entre chaque voyage lorsque l'effet ne me satisfaisait plus. J'alternais les sortes de drogues. Avant de me produire sur scène, je gobais des pilules inconnues, ça diminuait mon trac.

Dans ma loge, j'avalais d'autres médicaments pour m'empêcher de dormir. J'étais attendu par des *pitounes* surexcitées. Je partageais corps et plaisirs avec elles. Vers la fin, si la fille était trop ordinaire, sans extravagances, j'avais de la misère à bander.

Que de belles anecdotes à raconter dans mon livre...

Avec les redevances de la vente de disques, des billets de spectacles et des titres joués à la radio et à la télévision, mes tracas financiers sont choses du passé. Je suis probablement devenu l'un des hommes les plus riches et connus de la vieille capitale. Ça m'a surpris lorsque Patrick m'a annoncé qu'il quittait le groupe. Je croyais cela impossible parce que ça venait à l'encontre de mon vœu initial. J'ai souhaité UN album à succès.

J'ai perdu ce que j'aimais le plus : mon *band*. En créer un autre? Non merci!

Avec ma notoriété, je pourrais m'inventer une cause humanitaire. C'est trop d'ouvrage. Je vais lais-

ser cette tâche à Bono ou Paul McCartney. Ce n'est ni mon genre ni dans mes intérêts.

Animer un show à la télévision et avoir l'air d'un illettré qui cherche ses mots? Non merci.

Démarrer une carrière solo? Patrick m'a fait réaliser que j'en avais plus rien à foutre de la musique. J'ai obtenu l'argent, la reconnaissance et le respect de mes pairs, alors quoi demander de plus?

Est-ce mon pénis qui guide ma vie?

À l'heure actuelle, le plan demeure simple : continuer à être le Richard que j'ai toujours voulu être et vivre à plein régime. M'amuser, voyager, flirter, baiser, bref, tous les gestes qui conduisent à un seul but : avoir du plaisir.

Retrouvailles

Mon retrait forcé du monde artistique a provoqué bien des situations. L'attention médiatique amenée par mon statut s'est presque dissipée, les visites des *fans* féminines sont devenues anémiques, voire inexistantes, et les paparazzis s'intéressent peu à mes activités. J'ai rompu le contrat de disques qu'on avait signé avec Bradshaw. Le litige (nous avons une entente pour trois albums) dû au non-respect de la signature se réglera devant les tribunaux. J'ai congédié mon garde du corps et Rebecca ne travaille que deux jours par semaine.

Une fois de plus, la solitude gère mon existence.

Ce mot de huit lettres s'immisce dans ma vie quand bon lui semble.

Je m'étends sur le sofa et visionne le DVD de l'un de nos shows. On cogne à ma porte. Je n'attendais personne. Qui peut bien se pointer chez moi? Je jette un coup d'œil par la fenêtre : une femme habillée d'une longue robe d'été rouge. Sa bouche, ses yeux et la couleur de ses cheveux me font penser à quelqu'un, mais à qui? Je vais ouvrir.

— Monsieur Turbide, je peux vous parler? me demande-t-elle.

— Euh...bien sûr. Qui êtes-vous?

— Carole Gamache, la sœur de Nathalie. Je peux entrer?

Sa question ressemble plutôt à un ordre. Le ton de sa voix est brusque. Son regard glacial me fige.

Qu'est-ce qu'elle me veut? Je m'écarte de la porte et, du menton, je lui indique d'avancer. Sans remerciement, elle pénètre dans la maison d'un pas déterminé. Elle ne paraît nullement impressionnée par ma popularité, par les cadres des photos de la tournée ou ceux avec des disques platine.

— Tu désires quelque chose à boire?

— Non.

Elle se dirige vers le salon et s'assied sur la causeuse. Je vais me chercher une bière dans le frigo et prends place sur le sofa. J'éteins le lecteur DVD et je demande :

— Je peux faire quelque chose pour toi?

— Plus maintenant, rétorque-t-elle, en fronçant les sourcils.

Elle prend une grande inspiration avant de vider son sac :

— Ma soeur est morte. Elle a été retrouvée pendue, hier matin, dans son logement.

Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Les yeux de Carole se voilent de larmes.

— Je suis désolé, que je murmure sans réelle conviction.

— Elle a laissé une courte lettre explicative sur son lit, enchaîne-t-elle, les poings serrés. Elle raconte avoir eu une relation amoureuse avec vous. Peu après, vous auriez commencé à l'ignorer. Elle vous appelait sans cesse. C'était contre sa volonté et elle ne savait pas pourquoi. Moins vous répondiez, plus elle essayait. Elle a tenté de vous oublier en

fréquentant d'autres hommes, le premier a été foudroyé d'une crise cardiaque. Il avait vingt-huit ans. Désespérée, elle a tenté de s'amouracher d'une femme. Elle a écrit plusieurs messages sur des sites de rencontres dans l'espoir d'obtenir un rendez-vous. Rien. Même pas une réponse. Elle se sentait condamnée à vivre seule à cause de vous.

Je dépose ma bouteille sur un sous-verre et rétorque :

— Tu m'accuses un peu vite.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait?

Que veut-elle insinuer? Que Nathalie était prisonnière de mon souhait? Qu'elle n'appartenait qu'à moi? Avoir connu d'avance les conséquences de ce vœu-là, je me serais gardé une petite gêne! Je pourrais lui révéler la vérité. Elle m'enverrait paître comme Patrick l'a fait. C'est frustrant d'être ainsi forcé au secret.

— C'était terminé entre nous. Pas de ma faute si elle ne pouvait m'oublier.

Ma déclaration empourpre le visage de Carole. Si elle avait des couteaux à la place des yeux, elle me poignarderait jusqu'à mon dernier souffle!

— Ma sœur avait tout abandonné pour vous, tonne-t-elle en se levant d'un élan. Elle vous disait égoïste et centré sur votre nombril. Je sais aussi que vous êtes un *osti* de CHIEN SALE!

Carole quitte la maison en pleurant.

Je n'apprécie guère qu'elle m'impute la mort de Nathalie. Comment pouvais-je lui faire comprendre

qu'un retour en arrière était impossible? Mon vœu l'a rendue follement amoureuse — ou amoureuse folle? — de moi et c'était sans réciprocité. Son corps me plaisait, un point c'est tout.



Jour des funérailles de Nathalie. J'ai trouvé où ça a lieu en consultant les avis de décès. Installé à l'avant-dernière rangée de l'église Sainte-Ursule, à Sainte-Foy, j'assiste discrètement à la cérémonie. La tristesse me noue la gorge et provoque quelques larmoiements. Culpabilité? Des lunettes fumées m'auraient été utiles. Pendant l'homélie du prêtre, je songe à cet autre chagrin créé par ma faute. Je n'ai jamais voulu une fin si atroce. Pourquoi est-ce si compliqué, la recherche du bonheur?

J'ai deux morts sur la conscience.

Pour Johanne, j'ai agi sur le coup de l'émotion. Pour Nathalie, c'était de l'égoïsme pur et dur. Et si Johanne avait eu raison? Et si la prochaine victime était ma fille? Je l'ai tellement négligée.

Georges Saint-Pierre m'arrache un bras et le lance dans la foule en guise de trophée de la victoire.

Les cloches résonnent lorsqu'on amène le cercueil. Les gens vont quitter l'église pour le cimetière. Je suis mal à l'aise devant la tristesse de la famille de Nathalie. L'ex-mari, le fils, la parenté, la sœur qui me fusille du regard, le frère et sa conjointe, les

amis et amies. Certains me reconnaissent, mais ne daignent pas venir me voir.

Carole a dû tous les monter contre moi.

Pour une rare fois, j'ai besoin de solitude. Je m'approche de l'autel et contemple le crucifix suspendu au mur. Si Dieu existe bel et bien, il serait peut-être temps pour lui de m'aider. Qu'attend-il pour m'apprendre à gérer ce pouvoir? Pour me donner les capacités intellectuelles pour cesser de tout détruire? Jésus, Saint-Esprit ou n'importe qui, intervenez! Je suis une catastrophe ambulante. Je n'ai jamais cru en vous, mais là, c'est trop compliqué. Je dois retrouver un certain équilibre.

Misère, me voilà en train de quémander l'aide divine. Je suis rendu bien bas. Je quitte l'église au pas de course.



Les jours, les semaines et les mois passent dans l'indifférence totale de mes proches. Le téléphone demeure muet, les pourriels constituent l'essentiel des messages électroniques que je reçois et quand je rejoins Laurie, elle me parle brièvement, sans vraiment m'informer sur sa vie. J'ai rendu visite une fois à ma mère. Nous avons discuté de mon enfance, du chemin emprunté pour arriver à mon succès et du type que j'incarne. Elle suppose que je joue un rôle. Elle se trompe.

Personne ne pense à moi.

Avec les femmes, j'ai toujours espéré en rencontrer une qui aurait de belles valeurs. Dès que j'avais trouvé ce que je recherchais, je me sentais étouffé, pris dans un carcan affectif. J'aurais dû faire attention à Nathalie. Façonner mon vœu pour qu'il devienne positif et fasse naître en moi des sentiments pour elle. Si Johanne m'avait laissé la chance de m'expliquer au lieu d'appeler la police, nous serions ensemble.

J'ai demandé à ma mère des informations sur Émilie. Que fait-elle dans la vie? Comment vont ses amours? Reste-t-elle à Québec? Maman ne sait pas grand-chose. Elle m'a révélé qu'Émilie travaille dans une boutique aux Galeries de la Capitale, dans la section cosmétiques et soins de beauté. Je n'aurais pas imaginé ma cousine bosser ailleurs. Dans mon plus lointain souvenir, c'est-à-dire la fois où j'ai tenté de l'embrasser, le maquillage mettait en valeur son visage au point de le rendre parfait. Oui, parfait, le mot est bien choisi. Je dois renouer les liens avec elle.

De retour à la maison, j'hésite entre me mettre au volant de ma Ferrari ou de celui de ma Porsche. Finalement, je m'assieds dans ma Porsche Carrera 911 jaune.



Au centre d'achats, je scrute chaque endroit où on est susceptible de vendre des produits de beauté.

Ma recherche est facile, pas besoin d'entrer à l'intérieur des boutiques, car la plupart des comptoirs sont situés à l'entrée des magasins ou au milieu d'une allée, à même le mail. Mon cœur s'accélère au troisième commerce visité.

Voilà Émilie dans toute sa splendeur, habillée d'un long sarrau blanc, occupée à informer une cliente. J'admire chaque trait de son délicat visage. Elle s'est fait couper les cheveux de quelques pouces, mais elle est facilement reconnaissable. Elle n'a pas engraisé d'une livre.

Je me faufile sans la déranger dans la boutique, en prenant soin de rester à proximité. Une caissière me reconnaît et m'aborde pour obtenir un autographe. Elle m'explique qu'elle écoute encore mon album, qu'elle me trouve beau et elle veut savoir si je prévois en sortir un second.

Pas trop attentif à ses foutaises de fanatique, je lui sers une réponse monosyllabique et gribouille mon nom sans prendre la peine de lui sourire ou de la regarder. La cliente s'en va. Je redonne la feuille et le crayon à la caissière et me précipite vers les cosmétiques. Je m'organise pour que ma cousine me remarque et m'interpelle. Je m'installe face à un mur de produits de beauté et simule l'acheteur potentiel.

— Vous cherchez un article en particulier, monsieur? me demande Émilie.

J'ai eu envie de répliquer « Oui, toi! », mais je me retiens. Ne pas la brusquer. L'apprivoiser tran-

quillement jusqu'au résultat voulu. Je me retourne et dis :

— Je cherche la plus jolie des commis!

Elle ne peut cacher son étonnement en constatant ma présence à son travail. J'aurais payé cher pour revoir cette expression.

— Richard?

— C'est bien moi!

— Qu'est-ce que tu fais ici?

— Je suis venu te voir.

— T'es fou!

Je sais qu'elle n'a pas prononcé ça méchamment. Au contraire, je trouve cette déclaration adorable. Émilie n'est pas rancunière. Pour elle, l'état d'ivresse m'ayant amené à une mauvaise conduite le jour de l'anniversaire de mariage est oublié depuis longtemps. Je sens qu'elle voudrait parler, me raconter des anecdotes. Aucun son ne sort de sa bouche. Je reprends la conversation :

— J'ai demandé à ma mère où tu travaillais. Elle se souvenait que du centre d'achats. J'ai fait les boutiques une par une, pour ne pas te manquer.

Les pommettes de ma cousine rougissent. Elle réitère sa première question :

— Cherches-tu un article en particulier? Pour ta blonde, peut-être?

Je m'esclaffe :

— Non, non, je suis toujours célibataire. Je t'ai dit la vérité, je suis venu te voir et je voudrais t'inviter à manger un morceau, ce soir.

— Sérieux?

— Très!

Émilie tortille une mèche de ses cheveux autour de son index. À quoi pense-t-elle? J'espère qu'il n'y aura pas d'anicroche. En cas de refus, aucun vœu possible, trop dangereux. Je n'ai pas le goût de m'exprimer tout croche, d'être limité à un restaurant et de bouffer la même chose pour le reste de mes jours. Ma cousine jette un œil à son comptoir, une cliente semble intéressée à un produit en vitrine. Elle doit me quitter, donc il lui faut prendre une décision.

— Donne-moi ton numéro de téléphone. J'appelle la gardienne pis si elle peut, on ira. OK?

C'est vrai, j'avais oublié, elle a un enfant. Rester neutre, pas d'émotion, feindre l'indifférence malgré l'euphorie de sa réponse :

— Pas de problème!

J'écris mes coordonnées sur un bout de papier. Elle le glisse dans sa poche et m'embrasse sur chaque joue.

À ce soir... peut-être, murmure-t-elle à mon oreille.

Son parfum m'enivre. Je m'éloigne, fier et satisfait. C'est l'une de mes belles journées depuis longtemps.



L'appel tant attendu arrive vers dix-heures :

— Ça marche, m'annonce Émilie, à quelle heure tu veux y aller?

— Vers vingt heures.

— Je vais être prête.

Il n'y aura qu'elle et moi. Pas d'oncle, de tante, d'enfants, de cousins, de chum ou de sœur. Richard et Émilie, en tête-à-tête.

Richard et Émilie, ça sonne bien!



L'endroit déborde de monde. Les serveuses courent pour servir les clients ou pour débarrasser les tables de la vaisselle sale et des déchets. La préposée à l'accueil me demande mon nom.

Elle le repère, me regarde, fait le lien avec l'artiste que je suis, dit qu'elle a aimé l'album au complet et trouve dommage qu'on n'ait pas joué au Colisée durant la tournée, nous qui venons de la ville de Québec.

— Ce n'est pas moi qui organise les spectacles, je vais où on peut. Au moins, nous avons joué sur les plaines, que je lui explique rapidement.

Elle hoche la tête et tend un papier avec un crayon afin d'obtenir un autographe. Elle attend le retour de sa feuille avant de nous guider vers notre place.

J'ai insisté pour avoir un coin intime, avec le moins de va-et-vient possible, pour une discrétion

maximale. Ils ont bien choisi. Aucun voisin de table près de l'endroit en question.

La serveuse dépose le menu devant nous et débouche la bouteille de vin rouge australien que j'ai achetée lors de mon passage à Sydney. Elle en verse un peu dans nos coupes respectives. Émilie le goûte et le trouve exquis. Je fixe ma cousine sans prononcer un traître mot. Elle ne vieillit pas. Ses yeux bleus comme l'océan pétillent de vie. Le mascara sur ses longs cils noirs m'envoûte. Ses cheveux détachés tombent sur ses épaules dénudées par sa robe noire. Un petit sac à main et des souliers à larges talons hauts.

— Je ne te le dirai jamais assez : tu es très jolie. Ce soir, tu es une vraie princesse.

Émilie tourne et retourne une mèche de cheveux autour de son doigt. Ses joues prennent une teinte rosée. Elle est gênée. Pas grave, je devais le lui rappeler.

— Merci! murmure-t-elle.

Je porte un toast à nos retrouvailles et nous dirigeons la coupe à nos lèvres. La serveuse apporte nos repas. Émilie a choisi une brochette de filet mignon et moi, un plat de pâtes aux fruits de mer. Nous discutons de banalités comme la famille, son travail, la musique ou les pays visités pendant ma tournée. Moi, je veux connaître son environnement et ce qu'elle fait présentement. Bref, connaître sa vie actuelle afin d'exploiter la situation au maximum et faire en sorte qu'elle vienne à moi.

— Dis-moi, beauté, qu'est-ce qui t'es arrivé de beau en deux ans?

— Après la naissance de Colin, nous nous sommes installés près de la base de Valcartier. C'était proche de la job à Éric. Il est parti en Afghanistan pour six mois, avec les troupes canadiennes. J'ai peur pis j'ai hâte qu'il rentre au Canada. Il revient dans trois mois.

Je comprends pourquoi elle avait besoin d'une gardienne. La voie est libre, je peux faire pencher la balance de mon bord.

— Et ton fils? Comment prend-il ça?

— Assez bien, malgré les circonstances. J'ai commencé à travailler pour aider financièrement et changer le mal de place. J'avais un cours en cosmétiques, ça a aidé.

— As-tu quelque chose de prévu après notre souper?

Émilie porte le vin à ses lèvres. J'ignore si ma question l'a embarrassée, elle semble mal à l'aise.

— Non, répond-elle, je savais pas si on sortirait. Je dois avertir Justine, la petite gardienne, elle couchera chez moi.

Merveilleux! La chance me sourit à nouveau.



Petite balade en Porsche dans les rues du Vieux-Québec. Les haut-parleurs crachent une musique assourdissante. Des têtes se retournent, admiratives

et curieuses. Je ne déteste pas ce côté excentrique. Nous prenons une consommation sur une terrasse et dès vingt-trois heures, nous nous faufilons dans un bar branché de la Grande-Allée.

À l'intérieur, comme d'habitude, la chaleur, le beat et les belles femmes sont au rendez-vous. Je bois une bière après l'autre. Dès qu'elle a terminé son verre, je fournis Émilie avec ce qu'elle me demande. Sur la piste de danse, je me déhanche, la serre par la taille et me frotte sur elle en attendant qu'une chose : trois heures moins cinq.

Petit silence de deux secondes. La musique change de tempo. L'heure des slows commencent enfin.

— Tu veux danser? je demande.

Elle hésite. Elle doit se rappeler la dernière fois que j'ai fait une approche semblable. Après une courte réflexion, elle accepte et me colle. Je lui caresse le dos jusqu'à la taille et finalement, aux fesses. Le nez dans le creux de sa nuque, je respire son parfum et lui mordille un lobe d'oreille. Elle éloigne son visage du mien, me dévisage les sourcils froncés et tonne :

— Je pensais que c'était clair entre nous.

— De?

— Je t'ai déjà dis non, pas de ça entre toi et moi.

— Tu ne me désires pas comme je te désire?

— Tu es de la famille, j'ai un chum pis ça s'arrête là. C'est quoi tu comprends pas là-dedans?

Je me recule pour lui dissimuler mon début d'érection. Je réplique d'une voix aussi aigre que la sienne :

— Peux-tu m'expliquer c'est quoi tu lui trouves à ce cave-là?

Émilie serre les dents.

— Tu sauras que ce cave est mon chum pis je l'aime.

Elle me tourne le dos et se faufile entre les couples sur la piste. Je l'observe, impuissant, s'éclipser dans les escaliers.

Son premier avertissement avait été exprimé avec plus de tact. Témoins de la scène, certains gars m'observent avec un rictus. Tant qu'à péter ma coche, aussi bien quitter la place. Je leur fais les doigts d'honneur et quitte à mon tour.

La tentative

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, trop dérangé par la réaction agressive (ou plutôt répulsive) de ma cousine. Je carbure aux boissons énergisantes et au café noir. Je m'apprête à m'en préparer un énième et j'ai hâte que l'eau bouille, car mes paupières deviennent de plus en plus lourdes. Si jamais cela devient trop pénible pour moi, je demanderai à Saint-Jean de me fournir un peu de stock. J'ai laissé la télévision à la chaîne LCN. J'ai téléphoné à ma tante. Elle m'a refilé le numéro du téléphone portable d'Émilie. Je dois retourner dans ses bonnes grâces avant que notre relation ne devienne un vrai un cul-de-sac. J'appelle. Son portable semble toujours éteint. Je verse l'eau chaude dans une tasse, j'y ajoute une larme de crème et je me dirige au salon. Je sursaute. Des gouttes tombent sur le parquet et sur mes pieds. Je sautille, ça brûle!

— Mélanie?

Ma sœur, en train de griller une cigarette, est assise sur le sofa.

— La porte n'était pas barrée, je me suis permis d'entrer.

— Pis tu fais ça souvent, entrer chez les gens de même?

— Seulement quand c'est nécessaire. Pis crois-moi, ça l'est.

Je prends place devant elle et dépose ma tasse sur une copie de l'album de mon *band*, c'est-à-dire

un CD qui fait maintenant office de sous-verre sur la table de salon. Quelle intention avait-elle en tête de s'introduire de la sorte dans ma maison? Quelle morale veut-elle encore me servir?

— Qui t'envoie? je demande.

— Personne.

J'ai le sentiment qu'elle me ment.

— Vide ton sac.

Mélanie tire une dernière bouffée de sa cigarette avant de l'écraser dans le cendrier de marbre. Elle expire la fumée et enchaîne :

— J'arrive de chez maman. Tu dois ignorer que Laurie a couché là.

Je secoue la tête.

— Je m'en doutais. Elle m'a expliqué que ça faisait au moins six mois qu'elle ne t'avait pas vu. Elle a seize ans, elle aimerait te parler de ses angoisses, des garçons, de l'école, de l'amour, de sa relation avec toi. Elle a besoin de son père et tu n'es jamais disponible.

— Pis tu viens mémérer pour me dire comment agir avec elle?

— Tu comprends jamais rien, ni du cul ni de la tête, toi?

D'un ton sarcastique, je répons :

— T'as pas d'enfant, mais tu sais tout, hein, la préférée de *maman*!

— Justement, t'as un neveu de deux ans pis tu le sais pas.

Je manque de m'étouffer avec mon café. Mélanie pousse un soupir d'exaspération et continue :

— Je ne suis pas surprise. Tu m'as laissée choir comme une pomme pourrie à l'anniversaire de mariage de notre tante. Tout ça pour cruiser Émilie pis fuir avec ton char, ben *paqueté*. Je n'ai pas eu une seule autre occasion de t'annoncer la nouvelle.

— C'est des choses qui arrivent.

— Ces choses-là, c'est à cause de toi qu'elles surviennent. Tu travailles pas, tu fous rien de ta peau. Même si t'es riche à craquer, tu dépéris. T'es une loque humaine. Tu rêves d'avoir l'air vingt ans plus jeune. C'est pas avec du colorant à cheveux ou un lifting que tu peux cacher ta personnalité. Je te connais assez pour savoir que mon frère a besoin d'aide. Qu'est-ce que t'attends, une bonne fois pour toutes, pour te prendre en main?

Je me retiens de lui expliquer que je n'ai pas changé depuis mon vœu d'immortalité.

Je fais signe à Mélanie de se taire. Elle fronce les sourcils. Elle croit que je cherche à détourner la discussion. Elle n'a pas tort! En réalité, c'est la télévision qui m'intéresse.

« Autre décès pour l'Armée canadienne, en Afghanistan, en banlieue de Kandahar. Le caporal-chef Éric Bernier a été tué lorsqu'une bombe artisanale a explosé tout près de lui, lors d'une patrouille de routine... »

— Oh non, s'exclame Mélanie, les yeux ronds comme des deux piastres.

Je me frotte les mains, l'air satisfait. Mélanie me regarde, dégoûtée, et se lève, les deux poings fermés. D'une voix bouleversée et nasillarde, elle crie :

— Tu trouves ça drôle, Richard? C'est le chum d'Émilie qui est mort.

— Je sais!

— T'es donc ben sans cœur.

— Ben non, je suis juste content. Le reste, c'est pas de tes oignons. As-tu fini là de me faire chier avec ta morale?

Mélanie devient nerveuse. Elle ouvre sa sacoche, à la recherche de son inséparable paquet de cigarettes. Elle en porte une à ses lèvres et réussit à l'allumer après quelques tentatives pour obtenir une flamme de son briquet.

— J'en reviens pas, c'est affreux. Émilie va capoter. Ils voulaient se marier dès son retour de mission.

Ma sœur semble en connaître plus qu'elle en laisse paraître. Peut-être a-t-elle visitée ma cousine dernièrement ou qu'elles ont jasé au téléphone. Le moment est venu de poser un geste concret.

Nous sommes assis l'un en face de l'autre, incapables de dire un mot. Nous fixons l'écran de télévision en attendant le prochain bloc de nouvelles. Le résumé du décès défile au bas de l'écran et apparaît aux deux minutes. Ce qui m'importe, c'est le récent célibat de ma cousine. J'ai la porte grande ouverte. J'essaie de la rejoindre sur son cellulaire : fermé. Je

décide d'exploiter les infos de ma sœur au maximum :

— Où est Émilie en ce moment?

— Probablement chez sa mère ou chez Josée.

Pourquoi?

— Pour savoir.

— Elle n'a pas besoin de toi.

Je recrache le café dans la tasse et lance :

— Tu parles de quoi, là? je grogne.

— Toujours de l'anniversaire. Ça pis le bar, hier. Pense pas qu'elle garde tout ça pour elle. Elle ne sait pas comment agir avec toi. Personne n'est mieux placé que moi pour la conseiller. Je te connais mal, tu la harcèles encore.

J'ai le goût de me cogner la tête contre les murs. Ma propre sœur m'a trahi. Émilie se confie à elle, ce que j'ignorais. Je n'avais jamais remarqué cette proximité, cette complicité entre elles. Encore une fois, Mélanie me fait la morale et connaît plein de détails que j'ignore. Voilà pourquoi elle touchait un point sensible à chacun de ses commentaires. Je n'ai pas besoin d'être pris par la main, encore moins qu'on me dise quoi faire.

— Je sais à quoi tu penses. Que moi aussi j'ai eu des moments d'excès. J'avoue, j'ai fumé pis j'ai fait des folies comme n'importe quelle adolescente, mais je ne suis pas restée là, j'ai bâti mon avenir, j'ai tourné la page et vois le résultat. Toi, tu as le pognon, un talent musical indéniable, mais rien dans la tête.

— C'est assez, tabarnak! Je me ferai pas insulter dans ma propre maison par toi ou par n'importe qui d'autre. Sacre ton camp, je veux plus jamais avoir affaire à toi pis t'écouter me sermonner comme maman! T'as passé ta vie à m'écœurer pis c'est ici que ça s'arrête!

Oups!

Ai-je bien dit « je veux »? Je veux égale *vœu*.

Ma sœur écrase sa cigarette et rétorque :

— J'ai compris. Tu n'auras plus jamais de nouvelles de moi. Je ne te sermonnerai plus.

Mélanie quitte sans refermer la porte. Je cours la rejoindre, l'attrape par le bras et la supplie :

— Mélanie, pars pas, s'il te plaît. Tu ne revien-dras jamais.

L'ego et l'orgueil viennent d'en prendre pour leur rhume. Elle me lance un regard perplexe. Dans les circonstances, je pourrais ajouter : « pauvre im-bécile ».

— Pars pas, Mél, fais-moi pas ce coup-là toi aussi. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Reste. Crois-moi, pour une fois, je suis sincère, je dis la vérité.

Rien à faire. Elle secoue le bras, je la relâche. Elle entre dans son véhicule et recule en vitesse. L'auto s'éloigne et tourne le coin de rue. C'est la dernière fois que je vois ma sœur.



Émilie n'est pas chez sa mère ni chez Josée. Aucune d'elles ne sait exactement où elle est. Josée croit qu'elle vit ce deuil avec sa belle-famille. Possible. Par mesure de précaution, j'ai vérifié à son travail. Absente pour la semaine. Impossible de la rejoindre sur son cellulaire. Je la soupçonne de filtrer ses appels. Si je ne peux aller vers elle, elle viendra vers moi. Mais avant tout, une bonne nuit de sommeil. Je dois être au sommet de ma forme dans les prochains jours.



Le téléphone sonne. L'afficheur indique que l'appel provient de ma mère. Je réponds :

— Richard, c'est affreux.

— Quoi?

— Tu connais Colin, le fils d'Émilie?

— Oui.

— Il avait des maux de tête pis de la grosse fièvre. Émilie a dû partir à l'hôpital avec lui pis les médecins l'ont gardé en observation. Ils disent que ça pourrait être la leucémie.

— Oh!

J'acte mon désarroi face à l'événement. Elle ne pourra me tenir rigueur de ne pas être solidaire à ma famille lorsqu'il arrive des malheurs.

— Tu t'imagines, le corps d'Éric n'a pas encore été rapatrié au Canada pis le petit qui tombe malade en plus.

— Je suis infiniment triste.

— Ton père est allé la voir, ça serait peut-être une bonne idée de l'imiter.

— Bien sûr. Où c'est qu'elle est?

— Au CHUL, au Centre mère-enfant. Demande le numéro de la chambre là-bas, j'ai pas pu rejoindre Colette pour le savoir.

— Merci.

J'embarque dans ma Ferrari et je me dirige vers le boulevard Laurier, en direction de l'hôpital.



En marchant dans les couloirs de l'hôpital, j'éprouve un profond sentiment de désolation envers tous ces enfants et tous ces parents qui doivent vivre avec la maladie infantile. J'ai un grand respect pour le combat que livrent ces petits êtres qui se battent pour vivre ou pour guérir. Cependant, faire un vœu pour rendre le fils de ma cousine souffrant m'apparaissait comme la seule solution possible. Il est, en quelque sorte, un dommage collatéral. Je m'arrête devant le numéro de chambre indiqué par l'infirmière de l'étage.

Dans la pièce, outre Émilie, il y a Josée, Colette et Armand. Je les salue, ils semblent ravis de ma présence. J'embrasse les trois femmes sur la joue, je serre la main de mon oncle et caresse les cheveux du garçon couché sur le lit. Je lui chuchote des paroles réconfortantes. Dans un même élan, je lui donne une

copie de mon album avec mon autographe à l'intérieur. Je compte surtout sur l'effet que ce geste va provoquer pour sa mère.

Par politesse et compassion, je leur pose des questions d'usage et je m'informe donc de choses comme la gravité de la maladie, le traitement nécessaire et la durée de la convalescence. Pleine d'espoir, Émilie me répond selon le peu d'informations qu'on lui a donné.

— Les tests débutent, on ne sait pas grand-chose, ajoute Josée.

Je m'assieds sur une chaise et j'écoute les discussions sans m'interposer. Ce que j'attends, en réalité, encore une fois, c'est d'être seul avec Émilie pour la consoler et lui offrir mon soutien.



Je dois patienter jusqu'à l'heure du souper avant de voir ma tante partir avec les deux autres. Comme je m'en doutais, Émilie reste au chevet de son fils. J'ai appris que le corps de son chum sera rapatrié au pays vendredi. Des obsèques militaires auront lieu le mardi suivant.

Je commence à avoir ras-le-bol des cérémonies religieuses et des enterrements. J'ai trop flirté avec la mort, la mienne, celles de Johanne et de Nathalie. Ce caporal-chef devient un dommage collatéral dans ma mission pour conquérir l'amour de ma cousine.

J'assiste au triste spectacle de la maman qui tente de rassurer son garçon en lui assurant que tout va bien s'arranger et qu'il sera de retour à la maison rapidement.

Pour augmenter la vraisemblance de ma compassion, j'imagine ma fille atteinte de cette maladie. Cette pensée me permet d'avoir un visage navré plus convaincant.

Enfin, je l'espère...

Je m'approche d'Émilie et la serre dans mes bras. Je l'embrasse sur le front. Elle se laisse faire, sans prononcer un mot.

— Je suis vraiment désolé pour ton chum.

Aucune réponse. Je sens ses larmes imbiber ma chemise. Je caresse ses cheveux et cherche ce qui pourrait être le geste adéquat à poser en pareilles circonstances.

Me taire semble être la meilleure solution. Le silence provoquera son effet.

Colin trouve enfin le sommeil. Je convaincs Émilie de quitter l'hôpital, qu'il n'a rien à craindre ici et qu'elle pourra revenir demain matin.

— J'ai faim, dit-elle. J'ai rien mangé de la journée.

— Où tu veux aller?

— N'importe quoi de vite fait.

En route pour le fast food.



Émilie avait la mine basse et n'avait pas le goût de jaser. Je l'ai laissée chez elle en espérant que le temps jouera en ma faveur. Quand elle vivra ses derniers moments avec son chum, je serai là. Lorsque son fils débutera les traitements de chimiothérapie, je serai là. Elle s'apercevra de ma bienveillance dans son malheur et de ma disponibilité pour la soutenir dans cette épreuve. Avec l'élimination de toutes les sources nuisibles à la conquête de son coeur, l'amour viendra de lui-même.



Une fois de plus, rendez-vous à l'église, entouré de soldats, de mes proches et de ceux du militaire tombé au combat. Un drapeau canadien recouvre le cercueil et une photo du défunt est mise en évidence tout près de l'autel. Quelques personnes armées de caméras patientent à l'extérieur et espèrent réussir à capter sur le vif la sortie de la famille afin d'avoir une ou plusieurs réactions. Comme une marionnette, je marche avec les endeuillés, partageant avec une indifférence masquée leur chagrin. Vite, que ça finisse.



Émilie est à bout de souffle. Elle a les yeux cernés et rougis par la fatigue et la tristesse. Sa mère lui propose de la remplacer au chevet de Colin, le temps

qu'elle récupère et fuit l'environnement morne des hôpitaux. Au début, elle ne voulait pas, mais sa santé lui a fait comprendre la nécessité d'accepter. J'attends la journée de relève de ma tante pour inviter ma cousine à venir se divertir chez moi. Elle accepte. Je sens ses réticences diminuer et ouverte à accepter mon aide.

— Tu as une belle maison, complimente-t-elle après la visite des lieux.

— J'ai eu de l'aide pour l'aménagement et la déco, mais ce sont mes idées et mes goûts.

— J'aime bien. Où as-tu caché le poteau? me demande Émilie avec un léger rictus.

Je pouffe de rire. Elle trouve quand même le moyen de blaguer. Une chance que Rebecca a pris son congé, ça aurait eu l'air louche. Je lui réponds :

— Le poteau est en bas, si tu veux l'essayer!

Ma cousine conserve son joli sourire. Elle évite de répliquer à mon humour. J'en profite pour changer de sujet :

— Tu as soif?

— Un peu.

— Bière, liqueur, jus, eau?

— Liqueur.

Je lui tends une canette. Pour ma part, je m'en tiens à ma traditionnelle Molson Ex. Nous nous dirigeons vers la cour arrière. C'est l'occasion de lui proposer une façon de se détendre :

— Que penses-tu de faire un tour dans le spa?

— J'ai pas mon costume de bain.

Je pourrais lui offrir un de ceux oubliés par les filles emmourachées de moi qui sont venues me visiter, mais je ne crois pas que ça serait une bonne idée.

— Pas grave, personne ne peut nous voir.

Émilie comprend très bien mon insinuation. Trop épuisée pour répliquer, elle m'explique qu'elle va se contenter d'une des chaises longues.

— On se reprendra une autre fois. Juste relaxer au soleil, ça ira, conclut-elle.

Tu ne perds rien pour attendre, Émilie Couture.



La pizza arrive pour le souper. Je suis nul comme cuisinier et, en l'absence de ma domestique, mieux vaut faire des choix simples et faciles. Collés l'un contre l'autre, nous écoutons un film commandé grâce à la télé numérique. Émilie baye aux corneilles. Elle a très peu dormi ces derniers jours. Je lui offre de coucher chez moi.

— Tu es gentil, répond-elle, je me sentirais trop seul, sans Colin pis Éric à la maison.

— Je vais te montrer ta chambre.

— Pas besoin, j'ai vu où est située la chambre d'amis. Je peux y monter toute seule. Lève-toi pas pour rien.

Elle vient de me couper l'herbe sous le pied. Je voulais l'inviter à passer la nuit avec moi dans mon lit. Malgré les circonstances, elle conserve toute sa tête.



Le lendemain matin, je la rejoins dans la cuisine pour le déjeuner. Bol de céréales ou de gruau, rôties, confitures de framboise, beurre de peanuts, café et jus d'orange pour nous deux.

— Je te remercie de ton hospitalité, mais comme tu as dû le remarquer, j'ai pas le goût de jaser ni de m'amuser.

— Je comprends, tu as vécu des événements difficiles. Je suis là pour t'aider.

— Je l'apprécie, mais je préfère m'organiser avec ma mère ou celle d'Éric.

Éric est six pieds sous terre, beauté!

— Pis si elles ne peuvent pas?

— Je m'arrangerai. Je ne veux pas t'accaparer ou avoir des comptes à te rendre.

Elle aurait dû dire : « Je sais que tu ne penses qu'à coucher avec moi et te voir rôder autour de moi comme un animal le ferait autour d'une carcasse morte me dérange. » Dans mon irritation, je mastique mon pain avec colère et je réfléchis à une stratégie pour l'amener vers moi. Déterminée à quitter (je la soupçonne de planifier son plan depuis hier soir), Émilie continue :

— Viens-tu me reconduire ou j'appelle un taxi?

Elle est si pressée de se débarrasser de moi?

— Je finis mon café pis j'y vais.

— Merci. Je savais que tu respecterais ma décision.

La situation est comparable à une fille qui, dans un bar, prétexterait qu'elle va rejoindre ses amies, à un gars crédule qui l'attendrait naïvement. Évidemment, la fille ne revient jamais. Ce truc est vieux comme le monde et tous les gars ont goûté à cette médecine à un moment ou un autre. Ma cousine utilise la même tactique, mais avec un scénario différent. Quand elle m'a engueulé, au bar, je me sentais mal, mais la déception était moindre. Je compris à ce moment ce qu'il ne fallait plus faire pour renverser la vapeur. Je pige, dans sa voix calme et posée, qu'elle veut couper les ponts avec moi une bonne fois pour toutes.

Elle a deviné mes ambitions et les repousse.

Est-ce que ma sœur lui a dit de se tenir loin de moi? Si c'est le cas, c'est un puissant coup de poignard dans le dos.

Réfléchis, Richard. Quelle autre possibilité as-tu pour conquérir Émilie et l'amener dans ta toile amoureuse?

Parce qu'on ne parle plus seulement de relation physique; je vaux mieux que ça.

Les révélations

— Comme vous me l'avez demandé, voici les documents susceptibles de répondre à vos questions.

Magella Dubé dépose cinq boîtes de carton fermées par du ruban adhésif sur la table de la cuisine. Il arrache le ruban qui entoure l'une de ces boîtes et en ouvre le rabat. Elle contient des notes écrites à la main, des photocopies de pages de livres ou de vieilles photos originales, des cassettes VHS, des CD de données et des DVD avec titres et dates inscrites au feutre. Bref, un beau fouillis.

Je remets le chèque promis à Monsieur Dubé. Comme j'avais versé un acompte au début de l'investigation, considérons la facture réglée. Il jette un œil au montant inscrit sur le chèque avant de l'insérer dans son portefeuille.

— Je vois que vous avez bien rempli votre mandat. Sans aucune explication, ces documents ne sont qu'un ramassis d'informations.

— Lorsque vous avez fait appel à mes services pour éclaircir vos doutes au sujet de la société *Le Désir*, précise le détective, j'étais sceptique. Je trouvais bidons vos théories sur l'existence et la raison sociale de cette entreprise. Au fur et à mesure que l'enquête avançait, j'ai découvert des éléments surprenants.

Cette organisation oeuvre si discrètement que personne ne sait qu'elle existe. Personne ne me croit non plus quand j'en parle. En examinant le contrat

avec attention, je n'ai découvert aucun numéro de service à la clientèle ou d'adresse de siège social. Impossible pour moi de rejoindre l'individu qui me l'a fait signer. D'ailleurs, je ne connais pas son nom. Il me faut des réponses à mes questions, comprendre dans quelle galère je me suis embarqué.

Je propose à boire à l'enquêteur. Il accepte un café. Je lui apporte son breuvage et me débouche une bière. Dubé en a profité pour retirer son ordinateur portable de sa mallette et a étalé certains papiers sur la table.

— Comme je vous le disais, enchaîne-t-il, mes recherches m'ont amené aux quatre coins de la planète. J'ai visité des milliers de bibliothèques et de musées et vérifié autant d'archives. Mes efforts demeurèrent infructueux jusqu'à ce que je tombe sur ceci.

Dubé pige dans la poche de son pantalon et en sort une loupe. Il la dépose à un endroit précis sur une photo. C'est une photocopie en noir et blanc d'un livre d'histoire en espagnol ou en italien, allez savoir!

— Regardez bien comme il le faut. Ça en vaut la peine, insiste-t-il.

J'éloigne la lentille de quelques centimètres de l'image et examine l'homme à la moustache et au chapeau haut de forme. Il est en train de consulter une carte. Juste à côté de lui, une feuille détériorée, aux coins déchirés et à l'aspect ondulé. Elle ressemble à mon contrat comme deux gouttes d'eau. Ahuri,

je lève les yeux vers l'enquêteur. Il se racle la gorge et dit :

— Howard Carter est le célèbre égyptologue qui a découvert le tombeau de Toutankhamon, dans la vallée des rois, en Égypte. En 1922, année où son commanditaire a refusé de continuer le financement des fouilles, Carter a trouvé la pièce renfermant le corps du pharaon et divers objets d'art. Vœu ou chance?

— Le gars était compétent, je suppose.

— Certes. Cependant, l'intervention de cet homme à l'imperméable que vous m'avez décrit a certainement influencé la direction de ses recherches. J'ai bien fait de faire une copie de votre contrat, cela m'a permis de les comparer. On voit peu de détails à l'œil nu. Avec un agrandissement, c'est un peu mieux.

— Est-ce la seule image du genre que vous avez dénichée?

L'enquêteur hoche la tête avant de porter la tasse à ses lèvres. Toujours dans l'abstrait, jamais rien de concret. Je commence à me lasser de ce processus que je ne contrôle pas, même si celui-ci m'a apporté tout ce que je possède.

— En Angleterre, poursuit Dubé, j'ai rencontré la veuve d'un vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Elle racontait qu'avec une poignée d'hommes, piégé dans un village en France, son défunt mari s'était défendu contre les nazis alors qu'ils étaient cinq fois plus nombreux.

— Il n'y a pas juste du mauvais dans ce don.

— Là n'est pas la question! Ce monsieur a nié l'intervention de la chance ou l'arrivée de renfort. Il disait qu'un étranger en imperméable se baladait paisiblement dans les ruines du village. Il le cherchait pour lui octroyer ce pouvoir. J'ai demandé à voir le contrat. Elle a accepté. Son époux l'avait caché dans un coffre-fort qu'il n'avait plus ouvert depuis une dizaine d'années.

— Ça ressemblait au mien?

— Je l'ignore, il avait disparu.

Parti... envolé dans la nature! Était-il identique à celui que j'ai signé? Ai-je le même contrat que cet homme? Est-ce que c'est la même copie que l'homme sert aux gagnants? Des quidams comme moi ont-ils écrit le passé en modifiant les événements à leur avantage? Les témoins ont expliqué ce qu'ils ont aperçu avec les connaissances de l'époque. Et si un soldat de l'Armée rouge avait fait le souhait de vaincre les Allemands à Stalingrad, quand la bataille semblait perdue? Un membre de l'équipage d'Apollo 13 avait-il souhaité revenir indemne sur Terre? Frontenac aurait-il repoussé les Anglais de cette façon? L'Histoire a-t-elle été façonnée à coup de vœux? Du plus grand dictateur au plus inconnu des humains, en passant par des scientifiques, des militaires ou des criminels, y a-t-il vraiment d'autres personnes que moi qui ont possédé ce pouvoir que j'ai?

Je termine ma bière d'un trait et m'en ouvre une autre sans attendre. Pourquoi je ne me souviens pas de cette maudite rencontre? Je tiens dans mes mains l'objet responsable de cette amnésie. Plus question de m'en priver. J'en ai trop besoin. Je remarque un extrait de journal.

— C'est quoi, cette page? je demande.

— Ça, c'est le *Boston Globe* de 2004. Rappelez-vous, les Red Sox de Boston tiraient de l'arrière trois à zéro dans un quatre de sept contre les Yankees de New York. On parlait encore du *Curse of the bambino* et de leur incapacité à gagner la série mondiale depuis l'échange de Babe Ruth. Leur suite infructueuse a duré quatre-vingt-six ans. Ils ont remonté un déficit de trois défaites pour se rendre en finale et battre les Cardinals de Saint-Louis. La malédiction provenait d'une blague journalistique, mais le souhait, lui, était bien réel. Jetez un œil sur le petit article que j'ai broché dans le coin droit.

Il s'agit d'une petite annonce parue dans le même quotidien. Un fan remercie l'homme à l'imperméable parce que son vœu a été exaucé. Ça ressemble à une publication pour faveur obtenue. Complètement débile!

— C'était peut-être une façon d'exprimer sa joie.

— J'en doute, j'ai réussi à rencontrer la veuve de cet homme. Son récit s'apparente au vôtre. Vous verrez dans ces documents que l'histoire de l'humanité nous donne des centaines d'exemples.

Je ne m'attendais pas à autant de résultats. Au contraire, je n'aurais pas été surpris qu'il m'appelle pour abandonner l'enquête, faute de preuves.

— Vous souvenez-vous de la Bible? demande-t-il en terminant son café.

— Un peu.

— Imaginez-vous que chaque miracle provenait, en réalité, d'un vœu. La multiplication des pains, la pêche miraculeuse, la marche sur les eaux, la guérison des malades. Jésus aurait pu souhaiter la résurrection quand il était sur la croix en sachant très bien qu'il allait mourir.

— Votre théorie est invérifiable.

— En effet, mais les autres faits ont tous été vérifiés.

Dubé dépose la tasse sur la table et conclut :

— Je vous laisse le plaisir de parcourir le fruit de mes recherches. J'ai écrit des commentaires et ajouté les références nécessaires en rapport avec le texte.

— Je tiens à vous rappeler vos obligations liées à la signature de notre entente, que j'insiste.

— Ne vous inquiétez pas, dès que j'aurai passé cette porte, pas un mot ne franchira mes lèvres.

Dubé se lève de son siège. Je le remercie pour son travail minutieux.

Je range la boîte au même endroit que le contrat. Je les consulterai à un moment donné.

Le désir

Il y a un homme à qui je me suis juré de rendre visite. Le moment est arrivé.

Un seul changement pour ce soir, je roule dans ma Corvette noire 1975 décapotable, si bien rafistolée qu'on la croirait directement sortie de la chaîne de montage. Et ce grondement de moteur, quelle belle musique!

Ce cher Duval sera surpris de me revoir. Je me demande comment ce crotté va réagir. Il a peut-être fait le lien quand j'étais la coqueluche artistique de l'heure avec ma face dans toutes les revues à potins. Je doute toutefois que ce genre de littérature l'intéresse.

Je me parade dans le stationnement de *L'Armée de Minois* de la même manière que je l'ai fait avec une limousine, quelques années plus tôt. Je roule lentement devant l'entrée principale, avec de la musique rock dans le piton. Le même portier est planté devant la porte d'entrée où rayonne une lumière bleue. Encore une fois, il n'a aucune réaction. Je paie le placier et m'assois à la place qu'il me désigne. Une serveuse avec un porte-jarretelles blanc vient me voir. Je commande une bière et tourne mon regard vers la scène. À la fin de la seconde partie de son spectacle, une femme noire sculptée au couteau dandine son postérieur galbé. Elle se couche sur une couverture et entre trois doigts dans son sexe, au grand plaisir des messieurs. Quoique séduit par une

telle prestation, le but de ma visite ne comprend pas le voyeurisme.

La barmaid m'apporte mon inséparable Molson Ex. Je crois qu'une danseuse m'a reconnu. Elle a une longue crinière blonde qui tombe aux omoplates, une poitrine ferme et des sandales à talons aiguilles. Je la regarde avec indifférence. *Je dois focaliser sur mon plan.* Elle s'assied sur la chaise libre à côté de moi. Nous discutons quelques instants. Je cède et j'accepte de la faire danser.

En éclaircur, j'observe subtilement les lieux et je tente de voir si le deuxième étage ressemble toujours à ce que j'ai connu. Malgré le peu de temps que j'ai pour considérer les lieux, je remarque quelques changements. Les rideaux des isoloirs n'ont plus une apparence rosée, ils tendent plutôt vers le bourgogne. Le plafonnier est devenu un *black light*. La seule modification d'importance se situe dans le coin du bureau où une porte sans vitre empêche les curieux de voir ce qui se passe à l'intérieur.

Elle aurait beau avoir un mètre d'épaisseur, rien ne modifierait mes intentions.

Tanya, mon hôtesse, constate ma distraction. Elle me prend la main et m'entraîne dans une cabine. Elle me pousse dans l'alcôve, se déshabille, embarque sur moi et insère ses mamelons dans ma bouche.

Juste quatre ou cinq chansons et je fonce.



Impossible de me contrôler. J'ai caressé Tanya pendant une quarantaine de minutes. Rassasié, j'insiste pour qu'elle termine. Elle m'embrasse sur le front et retourne au rez-de-chaussée. Ah, ce que la célébrité peut faire, même quand on est un *has been*!

Je demeure le seul client non accompagné de l'étage. Je croise une danseuse et son bonhomme, un quinquagénaire avec une moumoute affreuse. Ils disparaissent derrière un rideau. Bruno, cet imbécile de gros tas, surveille le va-et-vient devant la porte. Il observe chacun de mes mouvements et semble se demander pourquoi je ne suis pas descendu avec mon hôtesse. Je m'avance vers lui. Ça m'amuse de le provoquer, qu'il me croit une cible facile. Il lève un sourcil. Se souvient-il de moi? La dernière fois qu'on a bavardé, il m'a logé une balle dans la tête. Avec un air de défi, je répète la fameuse phrase prononcée lors de notre dernière rencontre :

— Je viens discuter affaires avec Duval.

Ses yeux s'écarquillent, il m'a reconnu.

— Toi...vivant?

Peu habitué à dialoguer avec un ressuscité, le gorille s'apprête à me défoncer la mâchoire d'un crochet de la droite.

— Non, Bruno. C'est moi qui donne les ordres maintenant. Je veux que tu ailles te battre avec Serge Duval.

La scène devient surréaliste. J'ai l'impression de vivre dans l'univers des personnages de Bugs Bunny. Son poing s'immobilise à une dizaine de centi-

mètres de ma joue et malgré des efforts considérables, il ne réussit pas à compléter son geste, comme s'il tentait de remuer un mur invisible. Bruno grogne sa frustration, ce qui ne change rien à la situation. La sueur perle sur son crâne rasé et sa bouche se déforme. Un peu d'écume coule au bord de ses lèvres.

— Arrête de lutter contre ma volonté, gros lard, va le tuer tout de suite.

Encore quelques gémissements de protestations et Bruno abandonne son élan. Comme un automate dont on viendrait de modifier la programmation, il se retourne, ouvre la porte avec fracas et entre sans aucun avertissement. Je m'approche afin d'observer et d'entendre chaque détail de l'action. Comment Duval réagira-t-il à l'arrivée de son homme de main? Fort heureusement, les haut-parleurs dans le bureau ont été placés de façon à atténuer la musique. Le tenancier doit contrôler le volume à même son local. De plus, les isolements possèdent un système dissimulé dans la doublure du banc qui étouffe le son.

Duval s'entretient avec l'invitée du mois : la starlette du *porn* Shawna Lenee. L'entrée du bar est tapissée d'affiches dévoilant le corps athlétique et les seins refaits de l'actrice. Les yeux de la femme s'agrandissent à la vue du gorille. Duval remarque sa stupéfaction. Il se retourne et aperçoit Bruno foncer sur lui.

— Je t'avais ordonné de ne pas me déranger, clame Duval, contrarié.

Bruno reste muet. Il repousse la starlette et attrape son patron à la gorge. Comme il l'avait fait avec moi, il enroule ses mains tout autour du cou de la victime. Les deux hommes tombent sur le tapis, l'employé sur l'employeur. La starlette s'éloigne de la bagarre en marchant à quatre pattes. L'incompréhension se lit sur son visage. Elle remet son soutien-gorge et son *string* blanc. Paralysée par la peur, elle se recroqueville dans un coin et ne bouge plus. J'observe la scène avec plaisir. Duval semble crier. Je dis « semble », car aucun son ne sort de sa bouche. Il suffoque et, s'il râle un mot, rien ne parvient jusqu'à moi. Il tente de tasser le mastodonte. Ses efforts demeurent vains. Shawna me supplie de faire quelque chose. Je m'exécute sans attendre : je l'embrasse entre les seins et caresse ses fesses. Elle me dit qu'elle ne me parlait pas d'une d'intervention comme ça. Je réponds : « *I don't speak english!* »

Coup de feu!

La musique stoppe net. Le D.J, dans le local voisin, a entendu la détonation. Je m'éloigne de l'actrice, incrédule. Est-ce qu'il l'a vraiment fait? Des clients et des danseuses quittent les isoloirs et s'approchent du bureau pour constater l'évidence : il vient d'y avoir un meurtre. Les gens au rez-de-chaussée regardent vers la mezzanine. Certains protestent contre ce silence soudain. Duval chasse la carcasse inerte de son ancien garde du corps. Sa chemise et le tapis sont imbibés de sang. Il est

confus. L'hébétude se lit sur le visage des témoins. Le tenancier se relève tant bien que mal et pointe son pistolet sur tout le monde avant de me choisir comme cible.

— Bruno t'avait descendu d'une balle dans la tête.

— Ça a l'air qu'il a manqué son coup.

Le visage de Duval se crispe. Il bouge son revolver plusieurs fois vers moi comme s'il cherchait à se convaincre. Il paraît incapable de répliquer quoi que ce soit.

— Faut tout faire soi-même, fulmine-t-il.

— Il a juste trouvé quelqu'un plus futé que lui.

Il essuie son front avec la manche de sa chemise. J'entends un client composer le 9-1-1. Inutile, mon pauvre, je contrôle tout. Il enjambe le cadavre et s'avance.

— T'es qui au juste?

— C'est à toi d'y répondre.

Mon sourire narquois fait augmenter la nervosité de mon rival. Il pointe le canon en direction de ma tête.

— Réponds avant que je te fasse sauter la cervelle, insiste Duval.

— Tu peux m'appeler ton pire cauchemar. Pour commencer, je veux ton bar.

Il s'esclaffe. Un rire angoissé et dubitatif. Il cherche son verre de martini sur la table. Il constate qu'il a chuté pendant l'assaut. Le regard ahuri du tenancier revient sur moi. Je demeure calme, les

mains dans les poches, la voix posée. Il aimerait comprendre ce qui arrive. L'incompréhension le paralyse. Pour la première fois de sa carrière, il n'a pas le contrôle de la situation et je suppose que cela lui fait plus peur que ma présence dans son bureau. La scène m'ennuie, je décide de mettre un terme à ce face-à-face.

— Assez joué, Duval. Je veux que tu te suicides.

Cette fois, pas de chance à prendre. Puisque Johanne est décédée parce que j'ai utilisé le mot « crève », dicter un synonyme pourrait être considéré comme identique, donc inefficace.

— Je sais pas pourquoi t'es revenu ici ni comment t'as survécu. Bruno n'a jamais manqué une *job* pis c'est pas un *tata* comme toi qui peux lui tenir tête.

— Je te l'ai dis, t'as sous-estimé ton ennemi. T'aurais dû accepter mon offre.

Son pistolet s'éloigne de mon visage. Ses yeux s'écarquillent, affolé par le mouvement inattendu de son bras. Il bégaie quelques jurons. C'est jouissif!

— Maudit chien, qu'est-ce que tu m'as fait? hurle-t-il. Personne ne peut faire ça. J'ai liquidé des trous de cul plus intelligents que toi.

Pas la peine de répondre, car Duval, lui, ne peut plus parler. Le canon pénètre dans sa bouche. Avec son autre main, il tente de repousser le bras rebelle. La situation est loufoque et théâtrale.

Coup de feu!

Le corps de Duval s'effondre par-dessus celui de Bruno. La panique générale gagne l'endroit. Les clients fuient le site à toute vitesse. Horrifiée, la starlette pousse les rares témoins présents dans l'encadrement de la porte et disparaît. Un homme régurgite avant de se rendre aux escaliers. Je m'approche de la rambarde de la mezzanine. Des morceaux de la cervelle de Duval ont éclaboussé jusqu'au rez-de-chaussée. Le sang dégoutte du plafond, où des mèches de cheveux sont collées. Je dis à la serveuse d'attendre que je quitte les lieux avant de téléphoner à la police. Elle m'affirme qu'ils ont été appelés dès le premier coup de feu.

Pauvre tarte, elle ne peut évidemment pas savoir que tant et aussi longtemps que je suis là, ils n'arriveront pas sur les lieux.



Tuerie dans un bar de danseuses.

Une photo de l'établissement avec l'enseigne bien visible accompagne la une du journal du lendemain. En page deux, le journaliste raconte que, d'après des témoins, le propriétaire Serge Duval a été attaqué par son garde du corps et a tué celui-ci avant de s'enlever la vie. On ignore, pour l'instant, les vrais motifs à l'origine de ce geste tragique. Il décrit la scène selon la version des témoins présents sur les lieux. Un porte-parole de la police municipale de Québec explique les premiers balbutiements de

l'enquête. Nulle part mon nom n'est mentionné comme suspect potentiel. Il est possible qu'un client ou la starlette ait parlé de ma présence passive dans le local, mais les autorités n'en tiendront pas compte. Dans l'article suivant, on peut lire :

Une vedette de rock acquiert le bar de danseuse L'Armée de Minois.

Avant de s'enlever la vie, le propriétaire, Serge Duval, avait cédé son établissement à la célébrité Richard Turbide.

Le journaliste formule des hypothèses sur les raisons de la vente et sur celles de mon achat. Pour moi, pas besoin d'une visite chez le notaire, tout est en règle et j'ai l'approbation écrite de Duval. Tout ça grâce à un simple vœu.

Je remarque le billet d'un éditorialiste se demande pourquoi on ne me suspecte pas ou, du moins, pourquoi on ne m'interroge pas puisque je suis un témoin visuel important dans l'affaire.



À cause des enquêteurs et des assurances, *L'Armée de Minois* reste fermé pour la semaine. Ils ont investi les lieux et limitent l'accès à la scène du crime. Cet autre aspect particulier de ce don m'amène à croire que, même si j'ai fait le vœu de ne plus vouloir de contacts avec la police, lorsqu'un événement majeur comme celui-ci survient, les flics peuvent imposer leur présence. Par contre, ils ne

m'interrogeront pas pour tenter de comprendre les évènements.

Dès la fin de l'investigation, une compagnie de nettoyage enlèvera le sang séché et de la peinture rafraîchira les murs sur lesquels ont éclaboussé les morceaux de la cervelle de Duval.

Je suis demeuré loin de ma nouvelle acquisition. Dès que j'arrivais proche des lieux, à environ deux rues de distance, mû par une espèce de force invisible, j'empruntais un chemin différent ou je faisais demi-tour. J'essayais pourtant de me concentrer à demeurer sur la bonne route, c'était peine perdue. Même en tentant de m'approcher de l'établissement de toutes les manières possibles, rien à faire! C'était comme si mon souhait de refuser de croiser les policiers m'empêchait de me rendre sur place pendant qu'ils y étaient.

De plus, chaque jour, j'ai tenté de rejoindre Émilie sur son téléphone portable. Les tentatives sont demeurées infructueuses.

Patience, elle viendra à moi...



La police a enfin quitté mon bar. Les rénovations ne sont pas réalisées assez vite pour me permettre d'ouvrir le week-end suivant. J'ai dû attendre sept longs jours additionnels. Finalement, le grand soir est arrivé.

Toutes les traces de l'incident Duval ont disparu. La couleur de la peinture a été changée et les tapis remplacés par de la céramique. Tous les meubles souillés ont été lavés avec soin. Je suis assis à la mezzanine, que j'ai baptisée *la loge* et je sirote une bière. Une baguette d'encens répand une odeur de myrrhe. Un nouveau fier-à-bras, Normand, une armoire à glace de cent trente-six kilos de muscles est posté devant la porte. Le spectacle de l'aguichante Kasha, une petite blonde avec un piercing sur le nez et aux atouts énormes me divertit, sans plus. Je fantasme sur le clou de ma soirée, impatient de voir de quelle manière mon vœu formulé la veille se concrétisera dans la réalité. L'endroit est complet. Je croyais qu'il y aurait une baisse majeure de la clientèle, surtout après la folie médiatique d'envergure provinciale qui a suivi les événements qui se sont déroulés dans mon bar. Au contraire, cette publicité gratuite a piqué les voyeurs. Je vois un journaliste de la télévision. Il a troqué son micro pour une bouteille de bière. Je reconnais un conseiller municipal. Sa face est régulièrement photographiée dans les quotidiens parce qu'il est pour ainsi dire le porte-parole de la ville. Kasha quitte la scène. La voix caverneuse du D.J. présente la prochaine fille :

« Messieurs, veuillez accueillir la charmante Mélodie pour la première partie de son spectacle. »

Les haut-parleurs crachent *Sweet Emotion*, un classique d'Aerosmith. Les premières notes éveillent en moi de lointains souvenirs. Il n'y a qu'une fille

dans ce bar qui accepterait de danser sur ce succès des années soixante-dix. Je m'approche de la rambarde et j'observe la beauté qui se pointe sur la scène. La voici, vêtue d'un corset et d'une petite culotte rouge, les cheveux coiffés en chignon avec une fleur blanche sur le dessus. Elle monte les trois marches et se déhanche d'un geste provocateur. Mon cœur bat à tout rompre.

J'avais raison, c'est une sélection musicale d'Émilie.

D'un élan gracieux, elle attrape le poteau et tourne autour en exécutant des mouvements séducteurs, comme de le coincer entre ses deux jambes en fléchissant légèrement les genoux. Elle caresse ses seins avec la main droite tandis que son autre main glisse sous son *slip*. Ma libido atteint son paroxysme. Émilie se promène d'une extrémité à l'autre de la scène et, avant de compléter sa première partie de spectacle, se couche devant un vieux bonhomme plissé. Elle feint, avec de vifs coups de bassin, le va-et-vient d'une relation sexuelle torride dont elle seule aurait le contrôle. L'homme est hypnotisé par ma cousine. Moi aussi, d'ailleurs. Je vide ma bière et m'en décapsule une autre sans détacher mon regard de la scène. Quel corps, quelle élégance, du bonbon! Un plaisir pour les yeux! J'ai des chaleurs! On dirait qu'elle a dansé toute sa vie.

Émilie retourne à l'arrière-scène. Le D.J. demande les applaudissements des clients et annonce

qu'elle va revenir, dans quelques instants, pour la deuxième partie de son spectacle.

Ça ne m'étonnerait pas d'entendre à nouveau Aerosmith. Émilie a toujours aimé ce groupe. Elle trouvait le chanteur, Steven Tyler, tellement beau et doté d'une si jolie voix. Elle devait mouiller sa culotte juste en regardant les pochettes d'album. J'ai vu Steven à un gala et elle aurait été déçue si elle y avait été, car le mec avait l'air magané.

La revoilà.

Évidemment, son choix s'est arrêté sur un autre classique : *I don't want to miss a thing* d'Aerosmith. Émilie a les cheveux détachés. Ils flottent sur ses épaules. Elle porte un soutien-gorge avec un *string* blanc, tout deux retenus par un mince fil transparent. Mon organe va éclater de désir. Cette fille ressemble à une déesse descendue sur Terre pour me combler. D'une démarche convaincante, elle s'adosse au poteau et s'y frotte les fesses en penchant sa tête vers l'avant. Je risque la syncope! Heureusement, je ne peux pas mourir! Avec avidité, mes yeux contemplent chaque geste exécuté. J'ai chaud. Je déboutonne ma chemise. Une intense envie de caresser Émilie brûle en moi. Elle retire son soutien-gorge. Ses seins, un joli bonnet C, démontrent une fermeté saisissante. Ils bougent à peine sous le rythme des pas de danse et pourtant, je suis sûr qu'ils sont naturels.

Émilie enlève son *string*. Couchée sur les planches de la scène, elle joue avec son clitoris en simulant la masturbation. Ou peut-être ne simule-t-elle

pas vraiment. Mes soupçons se confirment; ma cousine est une petite vicieuse insatiable et perverse. Ses charmes m'appartiendront bientôt. Elle lance sa lingerie au fond de la scène et continue son spectacle. À l'époque où je vivais à fond dans le monde de la célébrité, j'ai vu des culs de toutes les formes et des corps sous tous les angles. De la starlette de la porno à la fille de bonne famille, aucune d'elles n'était parfaite comme ma cousine. Comme toutes les danseuses, Émilie a rasé son sexe. Elle a toutefois conservé une fine ligne de poils presque invisible qui s'arrête au-dessus de la vulve. Elle termine sa représentation sous un déluge d'applaudissements. Le D.J. annonce la beauté suivante. J'ordonne à Normand d'aller chercher Mélodie et de l'amener dans *la loge*. Il acquiesce et descend au rez-de-chaussée.

Je ne me suis jamais senti aussi nerveux; plus que j'ai pu l'être devant une foule hystérique entassée dans un stade obsolète. Mes jambes tremblent, je dois m'asseoir. Des gouttes de sueur perlent à mon front. Mes vêtements sont collés sur ma peau. Je fais sauter le bouchon d'une bouteille de *Dom Perignon* que j'avais pris soin d'apporter et dépose deux flûtes à champagne sur la table. J'en verse un peu dans chaque verre. Je n'entends plus la musique. Seul le bruit des jointures du portier frappant sur la porte de bois parvient à mes oreilles.

— C'est ouvert.

Normand tourne la poignée. Émilie-Mélodie pénètre dans *la loge*. Elle porte son ensemble blanc. C'est à peine si elle me regarde. Normand referme derrière elle. Je m'approche de ma cousine et lui tends un verre.

— T'es pas enceinte, cette fois?

Émilie secoue la tête. Elle accepte la coupe et nous trinquons à nos retrouvailles. Elle trempe ses lèvres dans l'alcool. J'avale le contenu d'un trait. À ma grande surprise, c'est elle qui lance la conversation.

— Je ne suis pas très fière d'aboutir ici.

— T'as pas à avoir honte, tu es la plus belle des filles.

— C'est pas de ça que je te parle, me répond-elle sèchement en levant les yeux vers moi. En un mois, je suis passée de commis à l'esthétique à quelques semaines de se marier à danseuse nue veuve. Sans oublier Colin. Fallait en plus que tu achètes la place. Ce hasard me déprime.

Je pourrais lui fournir des explications quant à mes pouvoirs ainsi que les motifs de mon geste, mais elle ne me croirait pas. Tout en buvant son champagne, Émilie observe la pièce avec curiosité. Elle fixe les vieux *posters* des invitées de Duval que j'ai gardés sur les murs ainsi que les prix reçus pour mes ventes d'albums et de chansons. Tant qu'à laisser les disques platine ramasser la poussière à la maison, je les expose. Je m'assois sur le divan dans le coin et lui fais signe d'approcher.

— Je ne t'ai pas demandé de monter pour rien. J'ai le droit à un privilège, non?

Le visage d'Émilie affiche un dédain évident. Je pourrais sûrement lire dans ses pensées un truc du genre: « Tu attendais ce moment, hein, profiteuse? »

Mon intense désir fait battre mon cœur à toute vitesse. Émilie soupire. Elle avance vers moi avec son fameux déhanchement. Cela fait naître à nouveau une érection, à peine disparue lors de notre banale discussion. Elle se sait prise au piège, sans aucune fuite possible. Son *job* consiste à procurer un plaisir sensuel aux clients et je suis un consommateur bien avant d'être un propriétaire. Avant de m'enfourcher, elle retire sa petite culotte et pendant que mes mains se posent sur ses fesses, elle détache son soutien-gorge. Je mordille ses mamelons et pétris ses seins avec vigueur.

Ma cousine n'est pas à son aise. Chaque caresse l'horripile. La mince estime qu'elle avait de ma personne vient de fondre comme neige au soleil. Elle a peut-être beaucoup d'amertume envers moi, je ne regrette nullement cette occasion.

Je ferme les yeux pour mieux m'abandonner à la joie tactile. J'oublie toutes les nanas qui ont visité ma loge après mes spectacles. Rien ne peut égaler cet instant de sensation exaltante. Sa peau douce m'enivre, elle sent si bon. Elle se penche sur moi et colle sa poitrine sur ma bouche. Ses cheveux me chatouillent le visage. Elle écarte mes jambes et frot-

te mon membre surexcité avec sa cuisse. Je lui dis, presque en bégayant :

— Émilie, ma belle Émilie, si tu savais depuis combien de temps j’attends ça.

— Mélodie. Ici, Émilie n’existe plus.

Émilie ou Mélodie, je m’en contrebalance. Seuls les gestes et celle qui les exécute comptent vraiment. Elle aurait pu choisir Georgette comme nom de scène, elle ne perdrait pas de son charme.

Je parcours chaque courbe avec volupté. Il m’en faut davantage, je veux que la chaleur de nos corps soit brûlante. Mes doigts caressent son abdomen, où mes baisers suivent l’instant d’après. Je faufile ma main dans l’entrecuisse et caresse les lèvres de son sexe. Elle éloigne ma main et chuchote :

— Non, tu dois le savoir, pourtant.

Oui, je le sais, ce n’est pas important. Je désire faire l’amour immédiatement. Ça me brûle jusqu’aux entrailles. J’entre deux doigts à l’intérieur de sa chatte et je commence un mouvement de va-et-vient. C’est si doux et étroit, j’imagine la jouissance extrême que cela me procurerait s’il s’agissait de mon pénis.

Émilie me gifle et se relève.

— Je t’ai pas donné la permission de jouer là, crie-t-elle en fronçant les sourcils. T’as pas le droit d’abuser de moi durant mon travail pis de profiter de ta position. Je suis ton employée, mais je suis avant tout une femme qui mérite d’être respectée. T’as pas d’affaire à me traiter de même.

Je bondis de mon siège. Interloquée, elle recule de quelques pas et se bute contre le mur. Elle s'aperçoit vite de l'exiguïté de la pièce.

— Laisse-moi partir, ordonne-t-elle.

Je suis écœuré de languir dans l'espoir qu'elle passe enfin à l'action. Jamais on ne m'a tenu tête aussi longtemps. Au début, ça m'a charmé et le défi m'apparaissait intéressant, mais le match a assez duré. Elle tente de se faufiler par la droite. J'attrape son bras et je la ramène devant moi. Je l'empoigne à la gorge et serre les doigts. Ses yeux deviennent ronds comme des trente sous. Elle me fixe, épouvantée. Je revois Johanne. J'efface cette vision de mon esprit. J'avance mon visage à quelques pouces du sien et dis :

— Tu préférerais te faire baiser par ton petit merdeux de militaire?

— Tu me fais mal, souffle-t-elle.

— Réponds, pétasse.

— Tu perds la boule.

J'augmente mon emprise et je continue :

— C'est moi qui ai voulu la mort de ton chum pis c'est moi qui ai décidé que ton fils serait malade. Tu ne peux rien faire contre ma volonté, comprends-tu?

Elle essaie de desserrer la main qui l'étouffe. Je l'écrase sur le mur avec tout mon poids.

— Tu es à moi, Émilie Couture, à moi seulement. Tu vas me donner ton joli petit cul pour que j'en fasse mon jouet personnel.

Elle cherche son air. Elle tousse, sa respiration est saccadée. Je lâche un peu la prise. Elle réplique :

— T'es fru après moi parce que je suis la seule qui refuse de coucher avec toi pis n'est pas impressionnée par ton statut.

Cette affirmation me frappe comme si j'avais reçu mille coups de fouet. Cela m'étourdis. La pièce tourne, ma vision devient instable. Trois Émilie sont devant moi : la cousine habillée sexy, la danseuse en lingerie fine et l'épouse, mère de famille, la femme à la mode classique. Je les veux toutes pour moi. Je la secoue, sa tête cogne sur le mur. Elle grimace de douleur et tente de me repousser à nouveau. Je grogne. Si je ne peux pas l'avoir, personne ne l'aura. Je la jette violemment sur le sol.

— Tu vas m'aimer, je VEUX que tu m'aimes. Tu vas m'appartenir à jamais.

Au même moment, la porte ouvre. Normand entre vérifier quelle est la cause de tout ce boucan. Il voit Émilie étendue, nue et gémissante. Il comprend qu'il doit intervenir.

— Y a un problème, monsieur? s'informe-t-il.

— Mêle-toi pas de ça, *king kong*, c'est entre elle et moi.

Émilie tousse, se masse le cou et le supplie de l'aider. Normand hésite. J'avance vers elle en craquant chacun de mes doigts.

— Je suis l'homme de ta vie. Quand vas-tu accepter mes sentiments?

Normand s'interpose entre nous.

— Tasse-toi, le mutant.

Il reste de glace. Avec le micro de son talkie-walkie, il demande l'assistance d'un portier au rez-de-chaussée. Il en est à sa première nuit de travail dans mon club, il a en tête les événements connus de tous par les médias et il préfère avoir des témoins, au cas où la situation s'envenime.

— T'es un fou furieux, crache ma cousine. Mélanie m'avait prévenue, pis elle avait raison. Tu pen-
ses avec ta queue pis tu couches avec tout ce qui bouge. Ça marchera jamais avec moi. Enlève-toi ça de la tête. JAMAIS, m'entends-tu?

Encore ma sœur? Cette traîtresse brouille mes plans depuis le début. Avec Pat, elle était la personne la mieux placée pour révéler des détails au sujet de mon caractère, de mon attitude envers les femmes et de mon style de vie.

Carl, le portier blême de l'entrée, arrive sur les lieux. Il aide Émilie à se relever et lui redonne ses sous-vêtements. Je proteste, prêt à bondir sur Carl. Normand m'en empêche.

— Je crois que vous devriez quitter l'établissement pour cette nuit, propose-t-il. Vous n'allez pas bien.

— T'es dehors, épais. Je te donne ton bleu!

— Ça me dérange pas, mais vous ne la frapperez pas une seconde fois.

Normand exécute son boulot à la perfection. J'aurais aimé qu'il soit aussi bête que Bruno. Il me

talonne jusqu'à la sortie arrière et referme derrière moi.

Je suis en rogne. Nous devons concrétiser notre union ce soir.



Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, trop furieux de mon échec. Ce n'est pas vrai qu'un simple gorille peut m'empêcher d'avoir Émilie. J'ai réfléchi à une technique d'approche différente. Je gardais un revolver à la maison, au cas où il y aurait un pépin quelconque, par exemple une intrusion à domicile. Je ne songeais pas utiliser l'arme pour ce genre d'intervention, mais l'urgence de la situation m'oblige à le faire. Saint-Jean m'a apporté du *stock* pour m'aider à accuser le coup. J'ai licencié la domestique. Elle commençait à me taper sur les nerfs avec son maquillage tape-à-l'oeil et ses minijupes en latex. Sur le répondeur, Laurie me demande pour la énième fois de lui téléphoner. Elle dit qu'elle aimerait me voir, me parler et qu'elle s'ennuie. Elle ne pouvait pas choisir un pire moment pour se plaindre. Je la rappellerai demain...

Je consulte l'horloge murale : vingt-deux heures. Il faut me préparer et me présenter au bar. Je me rase, saute dans la douche, mange des chips et du fromage pour souper et quitte pour *L'Armée de Minois*. À mon arrivée, quelques clients sont déjà attablés et regardent Macha exécuter la deuxième partie

de son spectacle. Je monte à mon bureau. J'ouvre une des bières déposées cet après-midi par les serveuses dans mon petit réfrigérateur.

Les heures passent et aucune annonce de Mélodie. Je m'impatiente. Je vais voir le D.J. pour en savoir davantage.

— Elle est absente, me répond-il.

J'appelle sur son cellulaire. Aucune réponse. J'ai dû mal formuler mon vœu. J'ai dit : « je *veux* qu'Émilie travaille dans mon bar. » Elle l'a fait. Ma demande a été respectée. Ça devient énervant, toute cette complexité dans la formulation des souhaits. Je retourne à mon véhicule et me dirige chez la seule personne qui doit savoir où Émilie-Mélodie se cache : ma tante Colette.

À cette heure tardive, elle doit dormir. Il n'y a aucune lumière à l'intérieur. Cette fois, je ne cogne pas, je *varge* à grands coups de pieds. Je songe à briser un carreau de fenêtre et à entrer comme un voleur. Ça ne sera pas nécessaire, une silhouette s'approche. L'ampoule extérieure s'éclaire et peu après, la porte s'ouvre. Ma tante me reconnaît.

— Richard? s'exclame-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ici?

— Où est Émilie?

— Je l'ignore.

— Menteuse.

Je ne lui laisse pas la chance de répliquer. Je la pousse à l'intérieur et la plaque contre le mur. Je sors mon pistolet, qui est fixé à la ceinture dans mon

dos. Je lui mets le canon sous le menton. Armand est réveillé. Il avance lentement, à moitié endormi. Je retiens ma tante avec la main gauche et pointe l'arme dans sa direction.

— Bouge pas, mon oncle.

Sans lunettes et avec comme seule source de lumière celle qui éclaire le porche à l'extérieur, Armand voit des ombres, sans plus. Il comprend vite que sa femme est en danger.

— Qu'est-ce qui se passe? demande-t-il.

— T'inquiète pas, je discutais avec Richard.

— Richard?

Armand s'approche de quelques centimètres.

— J'ai dit de pas bouger, mon *câlice*!

Il conclut qu'il n'a guère de choix de m'obéir et s'immobilise. Je remets le canon sous le menton de ma tante.

— Pour la seconde fois, je le répète gentiment, où est Émilie?

— Je le sais pas, je te le jure.

Elle pleure comme un bébé à qui on aurait enlevé la suce. Je tire deux coups en direction du plafond. Du plâtre tombe sur nos têtes. Ma tante devient hystérique. D'une voix calme et posée, mon oncle intervient :

— Richard, écoute, Émilie est une grande fille. Elle ne nous dit pas toujours où elle va.

— Ta gueule.

Je pointe l'arme vers lui et presse la gâchette. Il s'effondre comme un pantin dont on aurait coupé les cordes. Il gigote un peu et râle de douleur.

— Armand! hurle Colette. Pourquoi t'as fait ça? me crie-t-elle.

Je positionne à nouveau le canon fumant sous son menton et demande froidement, en pesant chacun de mes mots :

— Pour la dernière fois, où est Émilie?

— Je sais pas, je sais pas, répond-elle en brailant. Peut-être chez Josée ou au chalet, je sais pas, je te jure, je sais pas, je sais pas!

Ma tante sanglote d'effroi, elle semble au bord de la crise de nerfs. D'un ton menaçant, j'exige :

— Dis-moi où reste Josée pis comment me rendre au chalet.

— Oui, oui, laisse-moi t'écrire ça.

Je la relâche, trouve un interrupteur de la lumière afin qu'elle puisse inscrire les informations sur un bout de papier. Une fois terminée, elle accourt auprès de son mari blessé tandis que moi, je retourne à mon *char*. Je dépose le revolver sur le siège du passager et quitte la pédale d'accélérateur écrasée au plancher.

Chez Josée, personne ne répond à la porte. Là non plus, aucune lumière à l'intérieur. Puisque je sais qu'il s'agit d'un complot pour cacher Émilie loin de moi, je casse un carreau de la fenêtre et j'inspecte la maison, à la recherche d'indices. Rien.

Il ne me reste plus qu'à me taper la 138 en direction de Charlevoix.



Saint-Aimé-des-lacs. Presque deux heures de route quand on roule en pépère. Quand on roule le pied au plancher, le trajet peut être fait en une heure et quart. Comme c'est le cas pour bien des municipalités du Québec, je constate que rien n'a vraiment changé là-bas. Si ma mémoire est exacte, le chalet se trouve juste avant la sortie du village.

Mes phares éclairent un petit chemin de terre qui mène dans le bois. C'est ici. J'aperçois un véhicule stationné au loin. J'éteins les lumières et je coupe le moteur. Si Émilie est là, je ne veux pas qu'elle puisse réagir ou se sauver. Je prends la lampe de poche dans le coffre à gants et referme doucement la portière.

Dans ce noir d'encre, seule ma torche électrique permet de me guider pour ne pas trébucher. Je monte les marches et vérifie si la porte est verrouillée. Elle l'est. Au diable la surprise, je cogne avec force. Personne ne répond. Je crie pour qu'on sache ma présence :

— Émilie, arrête de fuir, ça ne sert à rien, tu ne peux pas m'échapper. Si j'ai décidé que tu étais à moi, tu n'as pas le choix. Viens m'ouvrir pis j'oublie tout ce que tu m'as fait hier.

Pas pire comme discours. J'ignore si ça va produire l'effet escompté. J'attends. C'est trop long. Je frappe plus fort. Enfin, j'entends quelqu'un manipuler la serrure. Josée? Les cheveux en bataille, les paupières à demi closes, elle ne peut cacher son étonnement.

— Richard?

— Émilie est là?

— Ben non.

— Laisse-moi vérifier par moi-même.

— C'est que...

J'en ai rien à *crisser* de sa réponse. Je la pousse hors de mon chemin et j'entre. Je trouve l'interrupteur. Mes souvenirs sont identiques à ceux de mon enfance : la table en contreplaqué et aux pattes en aluminium avec quatre chaises brunes aux sièges rembourrés, le divan en tissu orange aux accoudoirs en bois, les murs de lambris, le poêle et le frigidaire jaunes. À ma droite, au-dessus de la télévision, un vieux cadre poussiéreux représentant un lac et une montagne et, le plus risible, le téléphone à roulette. À gauche, la toilette, le lavabo et le bain bleu pâle ainsi que les deux chambres : une pour les parents et l'autre pour les deux sœurs.

— Écoute, t'es venu pour rien, ma sœur n'est pas là.

— Où c'est qu'elle se cache?

— Je sais pas.

J'avance mon visage à deux pouces du sien.

— Pense pas me fourrer si facilement. Je vois clair dans votre jeu.

Les yeux de ma cousine ne peuvent camoufler sa crainte et une certaine appréhension des événements. Toutefois, elle me répond avec flegme :

— Je l'ignore. Qu'est-ce que tu veux savoir de plus?

J'entends des pas. Quelqu'un s'enfuit de la maison. *Fuck*, j'ai laissé mon gun dans le char! Pas le temps d'aller le chercher. De toute façon, je ne veux pas tuer Émilie, je veux juste qu'elle m'aime. J'examine le contenu des tiroirs de la cuisine, à la recherche d'une arme quelconque — un couteau, pour ne pas le nommer. En voici un qui a de l'allure, la lame est longue et flexible. Josée s'approche de moi, anxieuse.

— Arrête ça tout de suite. Ne lui fais plus de mal.

Avec un sourire carnassier, je brandis le couteau dans les airs et réponds :

— C'est juste pour la convaincre.

Elle s'abstient d'intervenir. La peur l'a paralysée. Je quitte le chalet par la porte arrière.

À la sortie du boisé, il y a le lac. Un chemin de terre descend jusqu'au quai en bois. En tout cas, c'était comme ça dans ma jeunesse. J'allume la lampe de poche et je contourne les arbres. Le soleil se lève, ça va m'aider. Les oiseaux gazouillent leur chant matinal, mais cela ne gêne pas mon audition. Émilie pourrait faire un bruit quelconque. Et ce bruit

— une brindille qui craque — ne tarde pas à parvenir à mes oreilles. Je dirige le faisceau vers la gauche, je la vois déguerpir dans cette direction. Je la poursuis.

J'ai de la misère à retrouver mon souffle. Je ne suis pas en forme et trop d'obstacles nuisent à ma course. Je risque de trébucher à chaque pas. Je m'arrête et porte attention aux sons environnants. Rien d'intéressant. J'avance un peu et écoute à nouveau.

J'entends ma cousine gémir. Elle vient de tomber. Je dois saisir cette chance. Je m'avance en direction des cris et lance :

— Émilie, sauve-toi pas, tu fais ça pour rien.

À l'exception des oiseaux qui pépient, silence complet. Je ne m'attendais pas vraiment à avoir une réponse. Je continue :

— Dis-moi où tu es et nous allons retourner chez moi. Demain, je préparerai les dispositions pour le mariage. Je t'aime, Émilie, comprends-tu ça?

Pourquoi ne répond-elle pas?

Finies, les aventures sexuelles. Je décide que je recevrai de l'amour. Pas celui d'une dépendante affective comme Nathalie, mais celui d'une femme avec qui je pourrais faire des bébés dans une maison remplie de bonheur.

Johanne n'est plus qu'un souvenir.

D'autres enfants? J'ai déjà une fille et je ne m'en occupe pas.

Je chasse cette pensée de ma tête. Je me soucierai de Laurie après, quand Émilie sera ma femme. Je pointe le faisceau de lumière vers ma cousine blessée. Elle est agenouillée, dos à moi, incapable de fuir.

— Calme-toi, beauté, je viens t'aider.

Je range le couteau et la lampe de poche à ma ceinture. Ne pas l'effrayer, surtout, car elle semble s'être vraiment fait mal. Je me sens comme Super Mario au secours de la princesse! Je l'enlace et l'embrasse dans le cou. Elle réplique en me lançant de la terre au visage. Je jure sur la tête de tous les saints du ciel et réussis quand même à la retenir par la taille. Elle tente de me faire lâcher prise avec des coups de pied. Je demeure intraitable. La lampe de poche tombe de mon pantalon et se fracasse contre une roche. Vite, que le soleil nous éclaire de ses rayons!

— Arrête! Laisse-moi tranquille, rugit-elle, d'une voix paniquée.

— Je vais arrêter quand tu vas avoir compris.

Je la retourne. Elle voudrait me donner des coups de poing. Je neutralise ses poignets avec mes mains. Elle secoue la tête en hurlant : « Non, non, non! Arrête! T'es malade! »

Je la gifle et lui ordonne de fermer sa gueule.

Elle se remet à crier comme une folle.

Je la frappe encore afin qu'elle se taise.

Elle dresse un genou dans mes parties. Je me plie en deux en me lamentant. Elle prend la fuite en

boitant. Je sors mon couteau et pars à sa poursuite. J'endure la douleur et je réussis à la poursuivre sans trop de misère. J'aurais tellement besoin d'une bonne bière. Je la rattrape à nouveau et la saisis par le bras. Je l'approche de moi et la colle contre un tronc.

— Le jeu est fini, Émilie, tu es à moi maintenant.

Elle me crache au visage.

Je lui donne un coup de poing dans le ventre. Elle se recroqueville en gémissant.

— Pourquoi tant d'agressivité? De quelle façon vas-tu comprendre?

Je laisse tomber mon arme sur le sol. Elle ne m'est d'aucune utilité. Ce que je veux n'est pas douloureux. Je baisse mon pantalon et juste de penser à l'idée de faire l'amour à Émilie provoque mon érection. Je la relève et l'embrasse. Elle lutte pour échapper à ma langue. Je lui arrache sa chemise de nuit et regarde avec convoitise ce corps qui me revient.

— Richard, s'il te plaît, laisse-moi partir, pitié, se plaint-elle.

— Tu vas m'aimer comme moi qui suis amoureux de toi.

— Je t'en supplie, arrête.

— N'aie pas peur, ma chérie, tout est fini. Nous sommes ensemble pour la vie.

Je lui lève légèrement la jambe gauche et après quelques essais, je réussis à introduire mon membre en elle. En aucun moment, lors de mon vedettariat,

je ne me suis senti aussi bien. Cette chaleur qui enveloppe mon gland est sublime. Mon nez dans sa nuque, ses cheveux sur mon visage, je jouis comme jamais. Elle sanglote.

— Je t'aime, Émilie, est-ce que tu m'aimes?

Au lieu de me répondre, elle pleure. J'écrase sa tête sur l'écorce d'un arbre et redemande :

— Est-ce que tu m'aimes?

— Oui... je... je t'aime.

Avec cette réponse, ma jouissance atteint son apogée. J'ai enfin conquis son cœur. Je lui chuchote au fond de l'oreille :

— Abandonne-toi comme je m'abandonne en toi. Vis ce précieux moment, nous ne nous quitterons plus.

Plus je donne de grands coups de bassin, plus Émilie se lamente. Pas des cris de plaisirs, mais des pleurs qui ne cessent pas. Pour moi, c'est tout simplement l'éden.

— Je t'aime Émilie, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime!

J'essaie de me retenir pour ne pas venir trop vite en elle. Peine perdue, j'ai éjaculé.

Émilie se recroqueville et fond en larmes. Je me laisse choir sur le sol, indifférent aux roches et aux branches qui m'égratignent le dos. Je souris. Un sourire synonyme d'une joie dont je me suis trop longtemps privé.

Enfin, ma cousine ne pleure plus. A-t-elle enfin compris mes sentiments et retrouvé la raison? Notre

union officielle n'est plus qu'une simple formalité. J'imagine les journaux à potins offrir des millions pour les photos du mariage et la surenchère que cela va provoquer. Les paparazzis prendront des clichés de notre voyage de noces et de nos enfants. Je pourrais tenter de relancer ma carrière musicale, grâce à ma nouvelle épouse.

Il n'y aura pas de routine. Avec Émilie, je désire vivre à cent milles à l'heure, toujours le pied écrasé sur le champignon. Faire l'amour au sommet des pyramides, pédaler en vélo sur la grande muraille de Chine, descendre l'Amazone en kayak, voyager dans l'espace à bord de *Soyouz*, n'importe quoi d'original. Tout doucement, je lui murmure :

— Viens me rejoindre, ma chérie, colle-toi sur moi.

Je me retourne afin de contempler ma future femme. Je vois soudain une ombre sur le sol qui s'avance vers moi et qui tient un gros objet entre ses mains, au-dessus de sa tête. J'attrape le couteau et d'un mouvement vif, je roule vers l'avant. Je mets un genou à terre et d'un petit coup sec, je fais pénétrer la lame dans l'abdomen de mon agresseur.

Je devrais plutôt dire mon « agresseuse ».

C'était Josée qui tentait de m'assommer avec une roche. Elle appuie ses mains sur son ventre et s'agenouille. Ses doigts s'imbibent de sang. Elle me lance un regard horrifié avant de s'étendre en geignant. Elle trouve tout de même la force de me demander :

— Richard, quel monstre es-tu?

Mon geste était accidentel. Je devais me défendre. Facile de deviner qu'on ne m'invitait pas à jouer au Parcheesi!

— Tu voulais faire quoi, là? Pourquoi t'as essayé de me tuer?

— T'es juste un salaud, souffle-t-elle. T'es en train de nous détruire avec tes niaiseries.

— C'est pas vrai! Si Émilie avait accepté d'être ma femme, rien de tout ça ne se serait produit.

— Elle te déteste plus que tout. Avant, elle parlait toujours de toi comme d'une fleur fragile à protéger, maintenant, tu es une mauvaise herbe qu'il faut exterminer.

Elle grimace de douleur et dépose sa tête sur les feuilles. Sa respiration devient haletante. Je lance un regard circulaire, je ne vois pas Émilie. Josée m'a diverti pour couvrir sa fuite.

— Dis-moi où est partie Émilie?

— Va chier.

— Dis-le-moi pis j'appelle du secours dès que j'arrive au chalet.

Josée ferme les yeux. Elle préfère souffrir en silence. Je remets mon pantalon et mes chaussures. Je n'obtiens rien de plus. J'appellerai quand même une ambulance, je ne laisserai pas mourir ma cousine et future belle-soeur. Je rejoins le chalet au pas de course.

— Bouge pas, Richard!

J'obéis. Émilie se tient sur le balcon et me pointe avec un revolver.

— Où est Josée? demande-t-elle.

— Ça ne va pas bien, elle agonise dans le bois.

— Quoi? Quelle saloperie t'as encore fait?

— Écoute, on perd du temps. Elle saigne beaucoup. Elle a besoin d'un médecin.

— Je m'organiserai. Va-t-en pis tente plus jamais de me revoir.

— Tu sembles pas comprendre l'urgence de la situation.

Émilie demeure interdite. Sa confiance augmente avec ce pistolet dans les mains. Elle ignore mon souhait d'immortalité. Je suis nullement effrayé, elle m'a surpris, c'est tout. J'essaie une approche humaine, pour qu'elle sache qu'il y a du bon en moi :

— Je la ramène ici pis je la transporterai à l'hôpital, OK?

— Non, je t'ai dis de foutre le camp!

Des larmes coulent sur ses joues. J'aimerais tellement les essuyer.

— Combien de temps crois-tu rester là, immobile?

— Le temps qui faudra.

— Tu penses avoir le courage de tirer sur moi?

— Je sais me servir d'une arme.

— Mais t'as jamais tiré sur quelqu'un.

Émilie secoue la tête et frotte ses yeux avec le revers de sa main. Est-ce l'inquiétude, la tristesse ou

une soudaine compassion à mon égard? Elle ne me déteste pas à ce point, j'en suis sûr.

— Tu ne me donnes pas le choix. Tu comprends rien pis la menace semble être la seule façon pour que ça t'entre dans le crâne. Je n'en peux plus de vivre dans la peur. De te voir fantasmer sur mon cul. Tu peux avoir toutes les filles de la planète, pourquoi t'acharnes-tu sur moi?

Simple. Tu es la seule qui m'a résisté et la première que j'ai aimée. Je te désire plus que tout. Tu es un amour d'enfance revenu dans ma vie. Les autres conquêtes voulaient juste se vanter d'avoir couché avec une vedette internationale, mais pas toi. Mon statut t'indiffère. J'avance de quelques pas, je tends la main et murmure :

— Oublie le passé pis viens avec moi.

Coup de feu!

En plein dans l'épaule droite. La bouche de ma cousine demeure béante. A-t-elle appuyé par accident? Elle semble aussi surprise que moi par son geste.

— Je...je suis désolée. Je... Va-t-en, s'il te plaît.

— C'est pas grave, ma chérie, ça va guérir. Je suis immortel.

Émilie ne parle pas. Ses traits expriment une incompréhension évidente, elle croit que je délire. La balle est expulsée hors de l'orifice et la plaie se cicatrise sous ses yeux. Le sang séché reste, le sang coagulé s'efface. Le trou se referme de la même façon

que les trous du *T1000* dans *Terminator 2*. Émilie fige de stupeur. Ses mains tremblent, des gouttes de sueur perlent le long de son délicat visage. Ce ne sont pas des larmes. Je marche vers ma cousine. Apeurée, elle regarde dans toutes les directions.

— Inutile de résister. J'oublie cet incident si tu pars avec moi.

— Arrête, je t'en prie, bouge plus!

J'avance toujours et tonne :

— Voici mes conditions : tu vas satisfaire toutes mes exigences, quand je le veux, de la manière que je veux et tu ne te plaindras jamais. Tu ne rouspéteras plus et accepteras mes fantasmes et mes excès. Tu m'honoreras comme un homme doit être honoré.

Émilie fait feu une, deux, trois fois. Elle tire jusqu'à ce que le « magasin » soit vide.

Les trous se referment instantanément. La douleur ressemble à une piqûre de guêpe. Elle a seulement réussi à augmenter ma colère. Elle doit payer afin de comprendre que dorénavant, personne ne désobéira à Richard Turbide. Ma cousine court chercher refuge dans le chalet. Je la rattrape avant qu'elle n'échappe à ma vue. Je lui secoue le poignet qui tient l'arme. Elle résiste. C'est assez! Je lui assène un coup direct au visage. Elle tombe sur la lampe du salon. Un filet de sang coule d'une narine, cette chute lui a fait mal. Le revolver a glissé sous le divan. Pas important, il ne sera plus utile. Elle gémit et se relève difficilement. Elle a une longue ecchymose

dans le dos, sa peau est lacérée et son gilet est déchiré. Elle tâte son nez ensanglanté.

— Richard, me supplie-t-elle, arrête. Tu m'as pété le nez.

Non, je n'arrête pas. A-t-elle obéi quand je lui parlais calmement? Je propulse la lampe à l'autre extrémité de la pièce avant de soulever Émilie par les aisselles et de la balancer sur la table de la cuisine. J'ai mal calculé mon tir. Elle tombe cul par-dessus tête sur une chaise et se cogne la tête sur un coin du comptoir de la cuisine. Elle demeure étendue sur le plancher.

— Debout, *tabarnak*, si t'es capable de menacer quelqu'un avec une arme, t'es capable d'en prendre plus que ça.

Aucune réponse. Émilie reste inerte sur le pré-lart. Je grogne ma frustration. Je la relève par les cheveux pour qu'elle me regarde droit dans les yeux. Son beau visage est maculé de sang. Sa chevelure auparavant magnifique ne ressemble qu'à une vieille moppe sale et son sourire, si radieux et enchanteur, est troué par une dent cassée. J'ai fendu sa lèvre supérieure et elle enfle.

— T'es un trou du cul, souffle-t-elle, la voix frémissante. Parce que j'ai refusé de coucher avec toi, tu vas me tuer. Tu es le pire des *losers*.

Hors de moi, je la frappe plusieurs fois de toutes mes forces. Sur la face, dans le ventre, derrière la tête.

Jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus.

Je cesse de bouger net. Pas possible! J'ai perdu la raison. Je m'acharne sur la plus belle femme de la planète.

— Émilie, ma chérie, dit quelque chose.

Aucun son. Même pas celui d'une respiration pénible et sifflante. À ce moment-là, j'ai la certitude de l'avoir tuée. Je le ressens au plus profond de mes tripes.

— Oh non, qu'est-ce que j'ai fait?

Ça a toujours été ma réalité. Mon existence se résume ainsi : j'abuse. De toutes les femmes que j'ai connues, seule Émilie m'a affronté. Poliment au début et brusquement vers la fin. Peut-être m'aurait-elle avoué qu'elle trouvait mes allusions charmantes, jamais elle n'aurait voulu aller plus loin. Elle m'appréciait comme un membre de sa famille, comme cela devait se passer. Ce n'était pas suffisant pour moi. Mon déséquilibre a commencé avec l'avortement de Valérie et se termine avec le meurtre d'Émilie. Entre les deux, j'ai réussi à détruire Johanne, Mélanie, Nathalie, Josée, ma marraine Colette qui m'aimait comme son propre fils et mon oncle Armand. Toutes ces femmes, sauf ma mère, avec qui je n'ai aucun contact depuis des mois, ont connu un destin tragique. Un lien les unissait toutes : moi.

Tout n'est pas perdu. Il me reste toujours ma fille.

Je dois reprendre ma relation avec elle. La gâter au maximum. Lui montrer combien je l'adore. J'ai tellement à rattraper.

Que faire avec les corps de mes cousines? Josée est-elle morte? Et Émilie? Je n'ai pas osé vérifier son pouls. Je compose le 9-1-1. Juste au cas où il y aurait de l'espoir. Je suis soulagé, quelqu'un répond. Je donne l'adresse et demande deux ambulances. La dame à l'autre bout du fil insiste pour connaître mon nom et pour que je demeure sur les lieux et en ligne avec elle. Je pourrais aider les blessées en attendant les secours.

Je raccroche.



Je retourne à Québec à vitesse grand V. Mon esprit est submergé de pensées sombres. Ma jeunesse parsemée d'excès, de drogues et de boisson. Grâce à ces mélanges, je trouvais le courage de parler aux filles et, un coup qu'elles étaient gelées, j'espérais les envoûter afin qu'elles finissent la soirée dans mon lit. Quelquefois, je sortais avec l'une d'entre elles, mais pas très longtemps. J'essaie de me déculpabiliser en me rappelant les consommations de *pot* de ma sœur. Je peux toutefois compter ses folies sur une main. Moi, je n'ai jamais su m'arrêter. J'ai eu un *break* avec Johanne, je l'ai aimée, enfin je crois... j'ignore ce qu'est l'amour.

Batteur de femmes et meurtrier.

JE SUIS UN BATTEUR DE FEMMES.

JE SUIS UN MEURTRIER.

Je me réveille en sursaut, les roues de l'auto frottent sur l'accotement. Je baisse la fenêtre, mets de la musique avec le son au maximum.

Ne plus penser. Ne plus revenir dans le passé. J'ai besoin d'une bière froide.



Pas question de retourner chez moi. Je voudrais discuter avec ma fille. Il est tôt, je doute que ça la dérangera. Elle sera contente de me voir, depuis le temps qu'elle essaie de me rejoindre. Nous déciderons d'une activité à faire ensemble. Je stationne mon *char* tout croche et cours vers la résidence. Je sonne, je cogne. J'appuie sur la sonnette jusqu'à ce qu'elle montre le bout de son nez. Réveille-toi, ma puce, papa est ici. Enfin, quelqu'un arrive. Cécile Rondeau ne peut cacher son étonnement. Je me fiche de son air surpris et de ses allures de pimbêche.

— Je viens parler à Laurie!

— Elle est couchée, répond-elle bêtement.

Pour qui se prend-elle? Peu importe ses préjugés, aujourd'hui, je vais discuter avec ma fille. Exaspérée, elle continue :

— T'as pas vu l'heure?

— J'insiste.

— T'as l'air d'une loque à matin.

Cécile m'a toujours accusé de la mort de Johanne. Je jette un coup d'œil dans le reflet de la fenêtre. J'ai le visage meurtri par les événements précédents : les traits tirés, des poches énormes sous mes yeux rouges, les cheveux en bataille et une barbe de quatre jours. Mon linge est froissé et je sens mauvais. J'ai un peu de sang sur mes mains. J'espère ne pas en avoir ailleurs.

— Papa?

Un frisson me parcourt l'échine. Laurie se pointe derrière sa grand-mère. Elle a tellement grandi et changé. Elle a les cheveux au milieu du dos et ses grands yeux bleus brillent plus que jamais. J'ai l'immense privilège d'avoir une enfant. Elle est si adorable, si parfaite... si Johanne. C'est sa mère tout craché. Je prends l'initiative de lui avouer ce que je ressens au fond de mes tripes.

— Je suis heureux de te voir. Tu es tellement belle.

— C'est quoi tu veux?

— Je suis venu te chercher. Ça fait un bout, non?

— Mamie, j'aimerais être seule avec mon père.

Mamie hoche la tête et s'éclipse à l'intérieur. Laurie sort en prenant soin de bien refermer la porte. Elle me regarde de la tête aux pieds. Je peux deviner ce qu'elle pense de moi : un multimillionnaire qui ressemble à un clochard.

— C'est quoi la raison de ta visite?

— J'ai une surprise : nous partons en voyage, tous les deux.

Improvisation totale, je devais trouver le motif de ma visite surprise et surprenante. Laurie fronçe les sourcils et enchaîne :

— Tu viens me chercher une fois par année pis tu t'imagines que je vais te sauter dans les bras.

— T'es pas contente?

— Étonnée serait plus juste.

Ma tête aurait servi de sac de sable à la communauté internationale de boxe que ça aurait été moins douloureux. Qu'est devenue l'innocente fillette qui adorait son père? Est-ce possible qu'à seize ans, elle ait déjà compris quel insignifiant je suis? N'est-ce pas irréal que ma propre fille soit indifférente à ma présence? Donne-moi une petite chance, Laurie, une seule pour me remettre sur le droit chemin.

Après tout le mal que j'ai fait, je mérite peut-être un traitement semblable. Non, il faut oublier. Tourner la page et regarder vers l'avenir.

— Alors, on part?

— Non.

J'ai mille questions à lui poser, une seule parvient jusqu'à mes lèvres :

— Pourquoi?

— Pourquoi? T'es sérieux? Tu me demandes ça pour vrai?

Qu'est-ce que je peux répondre? Que son père a assassiné des gens et qu'on doit le tenir responsable

de la mort de sa mère, même si son geste n'était pas intentionnel? Elle prend le contrôle de la discussion :

— Tu m'as laissée tomber quand maman est morte. J'avais besoin de toi pis tu venais jamais me voir. Je t'appelais tous les jours pis tu retournais jamais mes appels, toujours trop intéressé à faire autre chose. Ma tante Mélanie m'expliquait que tu avais des occupations bizarres pis c'était mieux que je vive avec ma grand-mère. Tu n'aurais jamais su comment t'occuper de moi. Malgré ça, je t'attendais, j'essayais de te rejoindre et j'espérais. Je ne pouvais pas parler de mes émotions à ma mère ni à mon père.

Je demeure silencieux, incapable de placer un mot.

— Mon chum connaît ton existence que par ta musique.

J'ai honte de moi. Laurie a trouvé l'amour et j'étais absent pour m'assurer que tout allait bien. Que puis-je dire, à part me fondre dans les regrets?

Laurie fait la lippe et tonne :

— Tu ne t'es jamais préoccupé de moi.

Je la coupe. Je ne peux plus la laisser frapper sur le clou de mon inaction :

— Ta grand-mère était là, au moins.

— T'as jamais pensé que je voulais habiter avec mon père plutôt qu'avec ma grand-mère? Mais non, tu étais occupé à faire plaisir aux autres. Tu te donnais pour tes *fans*, pendant que ta propre fille séchait. J'étais heureuse quand tu m'envoyais des ca-

deaux, jusqu'à ce que je comprenne que tu te subtilisais derrière ces objets. J'avais besoin de toi, comprends-tu ça, papa?

J'avance la main pour lui caresser la joue.

— C'est fini, ma puce, dorénavant, nous serons ensemble.

Laurie recule et clame :

— Touche-moi pas!

Je fais la statue, j'aurais préféré disparaître sous terre tellement mon malaise est grand.

— J'ai cru en toi pis tu m'as toujours déçue. J'espérais sans cesse que tu m'appelles pis que tu m'invites à déménager chez toi, dans ta grande maison.

— J'ai changé, je te le jure.

— Il est trop tard pour ça. Je ne veux plus entendre tes menteries. Ça fait trop mal.

Laurie essuie ses yeux avec les manches de son pyjama. J'aimerais la consoler, mais quelques minutes auparavant, elle a repoussé mon approche.

— Adieu, papa. Un jour, peut-être, on se reverra.

Laurie pleure à chaudes larmes. Moi aussi, d'ailleurs. Je ne peux pas la laisser faire ça. Je refuse qu'elle m'abandonne.

— Attends!

Elle tourne la tête. J'ouvre les bras et dis :

— Ne t'en va pas, j'ai besoin de toi. Je peux corriger mes erreurs. Laisse-moi une chance.

Aucune réponse. Elle entre dans la maison et court dans sa chambre en braillant. Cécile Rondeau se pointe et me regarde d'un air accusateur :

— C'est quoi tu lui as fait, trou du cul?

— Rien... rien pantoute.

— Maudit menteur, maudit hypocrite. Reviens plus jamais ici, compris?

Elle claque la porte violemment.

Me revoilà seul au monde.

Je retourne, dépité et démoli, vers mon auto. Je ne me sens pas bien, pas bien du tout. J'ai des palpitations dans le ventre. Je suis étourdi, mes jambes n'arrivent plus à supporter mon poids. Mes mains et mes pieds sont engourdis. Mes bras pèsent deux tonnes. Ils sont si lourds que j'ai peur qu'ils se séparent de mon corps.

Soudainement, toutes les couleurs disparaissent, sauf le blanc et le noir. Les feuilles des arbres, mes vêtements, le soleil et les nuages sont noirs. Le ciel, la pelouse et les maisons sont blancs. Ma vision s'embrouille comme si j'avais ouvert les yeux dans l'eau.

Que se passe-t-il? Suis-je en train d'avoir une attaque?

Une douleur insupportable naît dans mon épaule et dans ma tête, aux mêmes endroits atteints par des projectiles. Mes membres saignent. À nouveau. Du sang noirâtre. Le pire est la blessure au crâne. Cela m'empêche de penser. Je titube. De longs filets d'hémoglobine ruissellent sur mes joues. Ça entre

dans ma bouche. Je suis trop faible pour recracher tout ce sang. Mes côtes me font souffrir, j'ai de la misère à retrouver mon souffle. Une odeur de putréfaction plane dans l'air. Dégueulasse! Est-ce moi qui pue la décomposition?

L'entrejambe me pique. Une démangeaison insoutenable. Qui a mis un cactus dans mes culottes?

Ce sang noir coule par terre comme une vraie chute. J'en ai plein les mains. Ça s'écoule entre mes doigts.

Mes genoux fléchissent, je tente de me retenir sur le capot de mon *char*. Rien à faire, je chute sur l'asphalte. Je suis incapable de remuer un seul de mes membres. Je voudrais crier, demander de l'aide. Ma mâchoire demeure paralysée.

— Bonjour, monsieur Turbide.

Enfin du secours! Oublions les politesses, j'agonise sur le sol. Je tourne la tête : l'homme à l'imperméable!

Il tient contre sa poitrine le contrat et mon manuscrit que je voulais faire publier.

— Vous allez bien?

C'est une blague? J'ai peut-être un infarctus ou de quoi de plus grave. Qu'attend-il pour appeler une ambulance?

— Je vois que vous avez rédigé le livre de votre vie. J'ai parcouru quelques pages. Très intéressant. Permettez-moi de compléter les dernières lignes pour vous.

On s'en moque de l'histoire! Aidez-moi. Pourquoi ne fait-il rien? Mes jambes sont ankylosées, ça picote partout, je ne sens plus mes orteils. Une légère brise effleure mon visage. Ça m'incendie la peau. Quelqu'un m'attaque-t-il au lance-flamme? Tente-t-il de m'incinérer vivant?

— Je reprends le contrat puisqu'il était valide jusqu'à votre mort.

L'écœurant veut me laisser crever, il l'a avoué. Pourquoi personne d'autre n'intervient?

L'étranger retire ses gants en tirant sur chacun de ses doigts. De longs doigts squelettiques. Ce n'est pas le temps de s'amuser. Il les glisse dans la poche intérieure de son manteau et déclare :

— Je comprends votre scepticisme. Vous avez droit à quelques explications. Au fil des siècles, bien des insensés ont eu ce pouvoir entre les mains. Vous l'avez exploité de façon, comment dire... particulière.

Un autre qui me fait la morale. Tous mes muscles sont crispés, j'avais pourtant demandé de ne plus jamais souffrir. Injectez-moi dix litres de morphine, si ça peut calmer ma douleur!

— Aussi bizarre que cela puisse paraître, personne n'avait fait le vœu de devenir immortel comme un dieu. Des hommes violents, des alcooliques et des toxicomanes ont eu le pouvoir que vous avez pu détenir, mais aucun d'eux n'a jamais souhaité avoir le don d'immortalité. Nous avons surveillé vos actions avec grand intérêt. Vous ne pouviez plus mou-

rir, mais vous avez négligé un léger détail : qu'arrive-t-il à une divinité quand plus personne ne croit en elle?

Franchement, je ne suis pas un dieu, j'ai dit ça sur un coup de tête. Le gros Bruno allait me loger une balle entre les deux yeux.

Une minute, je ne rêve pas. Il sourit, le salaud! La seule et unique partie de son visage que je vois et il me rit dans la face. L'étranger jouit de ma souffrance. Sa peau est blanche comme de la craie. Si blême, qu'on la croirait superposée au décor. Les gothiques connues en tournée avaient l'air de ceintures fléchées à côté de lui. Est-ce ma vision qui me joue un tour?

— Il meurt, monsieur Turbide. Un dieu qui disparaît de la conscience collective, meurt. Et s'il perd tous ceux qui croient en lui, il s'éteint. L'Histoire est remplie d'exemples, de l'Antiquité jusqu'à nos sectes modernes. Votre fille était la dernière à avoir foi en vous. Une bonne discussion avec votre sœur l'a convaincue qu'il n'y avait aucune issue possible. Ne leur en voulez pas, elles ignoraient votre pouvoir. L'exercice était légitime. Votre sœur espérait vous brasser un peu pour vous ramener à la réalité.

Mélanie est derrière ça. Combien de fois a-t-elle déblatéré dans mon dos?

— Elle n'a jamais bavardé contre vous. Elle vous aimait beaucoup et rêvait que vous repreniez le droit chemin, surtout avec votre enfant.

Cet homme lit dans mes pensées. Je regrette de n'avoir jamais pris au sérieux l'enquête que j'avais demandée sur cette organisation.

— Ne vous posez pas tant de questions. La société *Le Désir* demeure l'un des grands mystères de l'humanité. Parlons plutôt de vous. Vous connaissiez vos faiblesses et en aucun moment vous n'avez songé à les faire disparaître d'un simple vœu. Les drogues ou l'alcool sont de bons exemples. En les bannissant de votre existence, vous auriez gardé l'esprit clair et vos décisions auraient été plus sensées.

Qui n'a pas de défauts?

— Avant de mourir, monsieur Turbide, aimeriez-vous avoir des nouvelles de vos cousines?

Comment peut-il savoir, pour Émilie et Josée?

— Les ambulanciers sont arrivés à temps pour les amener à l'hôpital et les transférer à Québec. C'était un beau geste de votre part d'avoir laissé une note sur la table pour qu'ils trouvent votre cousine dans les bois. Les deux femmes sont toutes deux hors de danger. Josée guérira, même si elle a perdu beaucoup de sang. Émilie restera marquée toute sa vie, physiquement et mentalement.

J'aimerais me relever et lui faire payer son arrogance. Son indifférence devant ma douleur m'enrage.

— Je crois que nous nous sommes tout dit.

Un instant. Et moi, dans tout cela? Je l'avoue, je suis un irresponsable chronique, il n'est jamais trop

tard pour se ressaisir. Mes intentions sont bonnes avec Laurie. J'ai besoin d'une autre chance.

— Il fallait y penser avant, monsieur Turbide.

Oui, c'est vrai, je n'ai laissé aucune chance à Johanne, à Nathalie, à Émilie et à Valérie. Je jure que je vais arrêter de consommer et devenir un type bien. J'obtiendrai la garde de ma fille. Je travaillerai pour des œuvres humanitaires. Je ne veux pas mourir.

L'homme à l'imperméable gribouille dans mon manuscrit puis le referme. Mon cœur cesse de battre au moment où il me lance :

— Merci d'avoir fait affaire avec la société *Le Désir*. J'espère que vous avez été entièrement satisfait.

L'auteur remercie Simon Bergeron pour ses critiques et son implication active dans le projet. Michel Gingras pour ses critiques, son œil de lynx et l'emprunt des personnages de Serge Duval, Bruno et Paul-Émile. Luc Picard, Jonathan Reynolds, Colombe Jourdain, Émilie C. Lévesque et Nathaly Pageau pour leurs critiques constructives. Sébastien Aubry pour l'aide au chapitre 2 avec le sergent-déetective. Maxime Pouliot pour ses tests avec son iPad!



Benoit a fondé Soleil Noir éditions afin de donner une voix électronique aux auteurs et auteures de la littérature de l'imaginaire. Natif de Québec, où il réside toujours, son véritable métier est facteur. Avant la littérature, il a composé un album sous pseudonyme et l'un de ses clips est demeuré numéro 1 pendant 7 semaines consécutives. Il a écrit une chanson pour le groupe franco Les Pistolets Roses. Il se concentre maintenant sur l'écriture de récits fantastiques et son projet Soleil Noir. Il a quelques publications dans les revues Brins d'éternité, Katapulpe et Virages. Le désir est son premier roman.

Le désir est le premier titre publié par
Soleil Noir Éditions.